'Avant-Scène

femina-théâtre

212

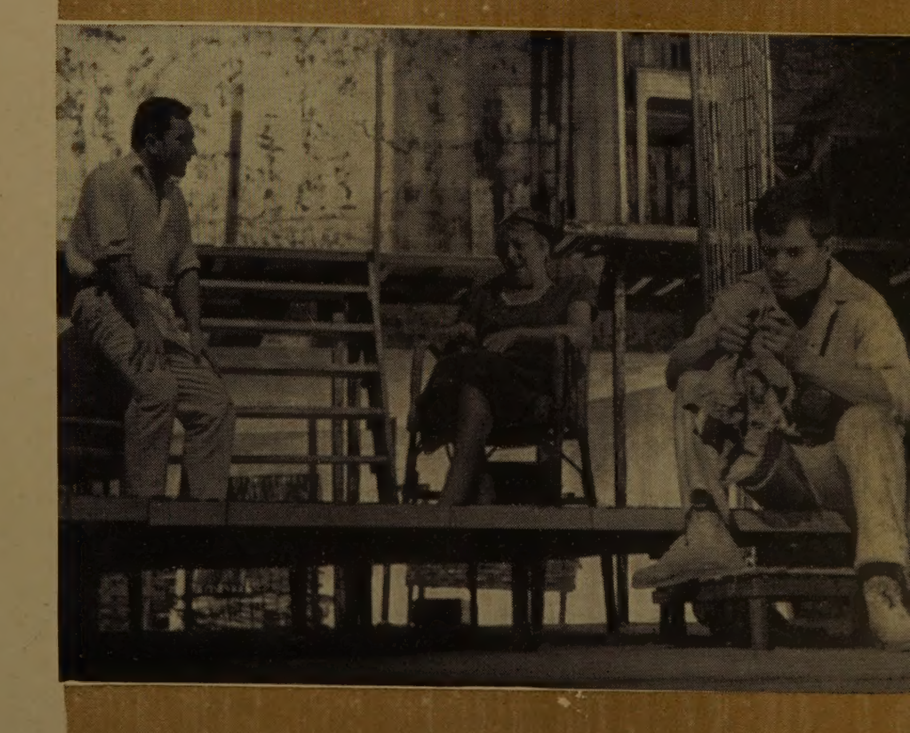
mmaire

BARRAGE CONTRE
PACIFIQUE
Geneviève Serreau
près Marguerite Duras

CHEVAL ARABE
acte de Julien Luchaire

es Darriet raconte :
SOLEIL DE MINUIT ''
Claude Spaak

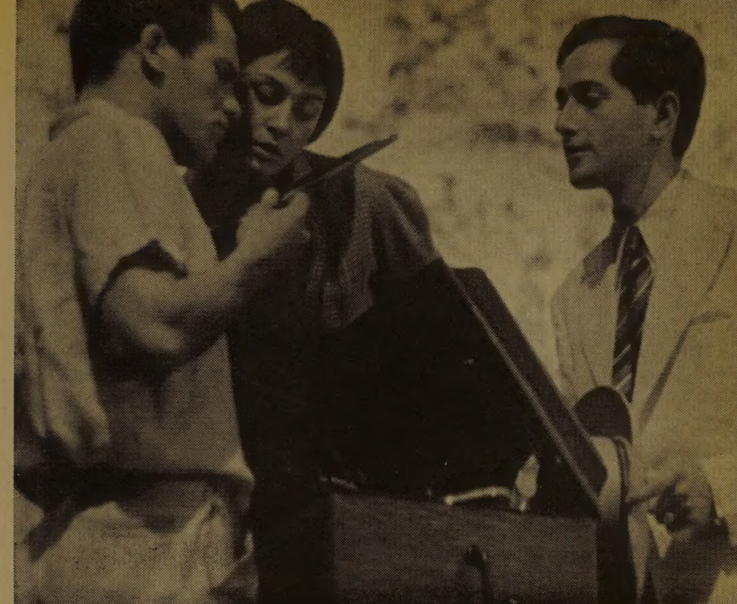
quinzaine dramatique
r André Camp



BI-MENSUEL ● 15 JANVIER 1960



QUELQUES SCÈNES DE “ UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE ”



Bernard Fresson, Sylvie Favre, Michael Goldmann.

JOSEPH (*Bernard Fresson*) : « C'est des conneries... ! Mais le phono, il est formidable ! »



Michael Goldmann, Sylvie Favre.

MONSIEUR JO (*Michael Goldmann*) : « C'est rien... C'est seulement ces petits cheveux, là à la naissance de votre nuque. »

Annie Cariel, Sylvie Favre.

LA MÈRE (*Annie Cariel*) : « La vérité ! Je veux que ma fille me dise la vérité ! »

SUZANNE (*Sylvie Favre*) : « Je n'ai pas couché avec lui, maman ! »



Sylvie Favre dans le rôle de « SUZANNE »
Photo Pic

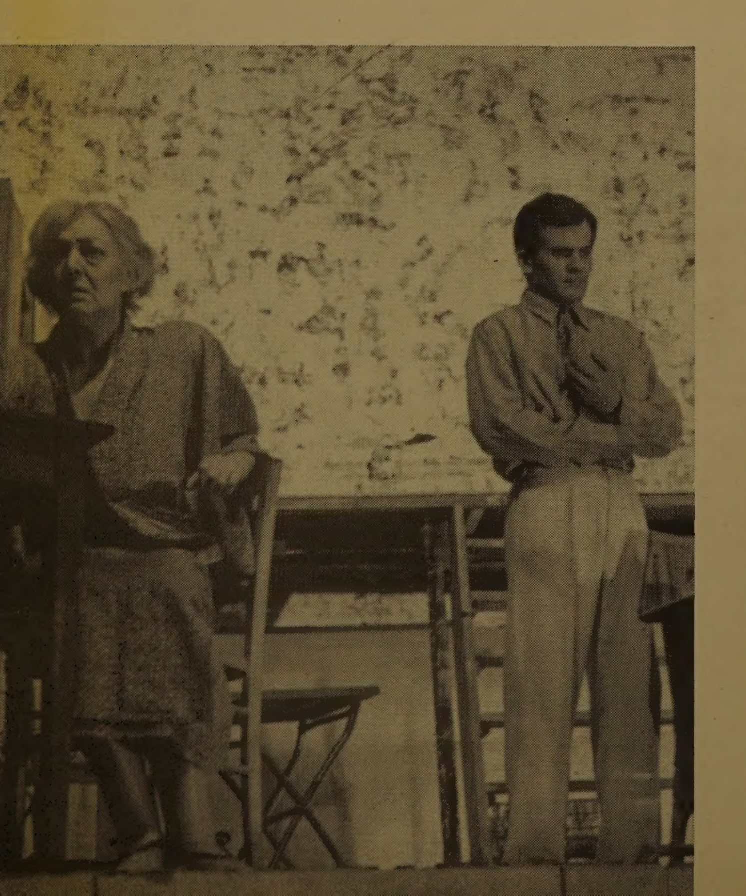
Reportage photographique : Pic
Maquette de couverture : Acquart-Fernau



Fréderique Ruchaud, Sylvie Favre.
SUZANNE (*Sylvie Favre*) : « Il se fout bien de nous, Joseph ! »
CARMEN (*Fréderique Ruchaud*) : « Mais, ma petite amande, c'est bien normal. »



Sylvie Favre, Gilles Léger.
AGOSTI (*Gilles Léger*) : « Ce qu'on peut être fauchés, tout de même... »





Sylvie Favre, Paul Crauchet.
SUZANNE (*Sylvie Favre*) : « Vous la trouvez comment, ma taille ? »

Annie Cariel, Bernard Fresson.
JOSEPH (*Bernard Fresson*) : « Je pars, maman, je peux pas faire autrement... »

"Théâtre-Club" présente
au Studio des Champs-Élysées
(Direction : Maurice Jacquemont)

Pièce en huit tableaux et un prologue
de Geneviève Serreau
d'après le roman de
Marguerite Duras

Mise en scène de Jean-Marie Serreau

Décors et costumes de André Acquart

UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Le Caporal, *vieux serviteur malais*	J.-M. Serreau
Une Femme annamite	Edwine Moatti
La Mère	Annie Cariel
Joseph, *son fils*, 20 *ans*	Bernard Fresson
Suzanne, *sa fille*, 17 *ans*	Sylvie Favre
Agosti	Gilles Léger
Monsieur Jo	Michael Goldmann
Un agent du Cadastre	Gilles Léger
Carmen, *tenancière de l'Hôtel Central*	Frédérique Ruchaud
M. Burner	Paul Crauchet

« Un barrage contre le Pacifique » a été créé à Paris le 6 janvier par le « Théâtre-Club » et le Studio des Champs-Elysées.

Marguerite Duras

BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE

Marguerite Duras BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE

nrf

GALLIMARD

LE LIVRE

Barrage contre le Pacifique est un très grand roman. L'intention de Marguerite Duras était sans doute d'aller au-delà de l'aventure sans issue de « la mère », de Joseph et de Suzanne aux prises avec une concession incultivable, et c'est bien cette intention qui nous vaut le procès de la colonisation présent tout au long de ce livre.

Tout est dit de ce qui devait être dit : la beauté cruelle du pays et son indicible misère, l'exploitation des indigènes et les enfants qui meurent : « *Les enfants retournaient simplement à la terre comme les mangues sauvages des hauteurs, comme les petits singes de l'embouchure du Rac. Ils mouraient surtout du choléra que donne la mangue verte, mais personne dans la plaine ne semblait le savoir. Chaque année, à la saison des mangues, on en voyait perchés sur les branches ou sous l'arbre, qui attendaient affamés, et les jours qui suivaient il en mourait un plus grand nombre. Et d'autres, l'année d'après, prenaient la place de ceux-ci sur ces mêmes manguiers, et ils mouraient à leur tour, car l'impatience des enfants affamés devant les mangues vertes est éternelle.* » Et la spéculation des colons enrichis sur les « compartiments pour indigènes », petites maisons mitoyennes et mal abritées qui offrent leurs chances à la peste et au choléra. « *Des centaines de milliers de travailleurs indigènes saignaient les arbres de cent mille hectares de terres rouges, se saignaient à ouvrir les arbres des cent mille hectares des terres rouges, avant d'être la possession des quelques centaines de planteurs blancs, aux colossales fortunes. Le latex coulait, le sang aussi. Mais le latex seul était précieux, recueilli, et, recueilli, payait. Le sang se perdait. On évitait encore d'imaginer qu'il s'en trouverait un grand nombre pour venir un jour en demander le prix.* » Tout est dit encore dans la lettre de « la mère » à l'agent du cadastre, lettre qui est à elle seule le plus bouleversant réquisitoire qui ait jamais été écrit contre les administrations coloniales : « *Vous ne le savez peut-être pas, mais il meurt tellement de petits enfants qu'on les enterre à même la boue des rizières, sous les cases, et c'est le père qui, avec ses pieds, aplatit la terre à l'endroit où il a enterré son enfant. Ce qui fait que rien ne signale ici la trace d'un enfant mort et que les terres que vous convoitez et que vous leur enlevez, les seules terres douces de la plaine, sont grouillantes de cadavres d'enfants...* »

Autour du *Barrage contre le Pacifique*, s'impose l'odeur du riz sec, du poisson séché et des peaux qui durcissent au soleil. Bien sûr, Marguerite Duras ne parle ni des bons colons ni des bons médecins, ni même des bons missionnaires, mais il va de soi aussi que les personnages de son roman ne les ont jamais rencontrés. Que ce roman témoigne bien plus en faveur des opprimés que contre les oppresseurs, il n'y a là rien de surprenant, et c'est ce qui fait qu'il est au drame indochinois ce qu'était l'*Idiot* à la misère humaine.

Monique LANGE

Extrait de L'Observateur du 29 *juin* 1950



Mme Dufresne et Suzanne dans une scène du film.

LE FILM

Scénario de René Clément et Irvin Shaw (*Columbia Films*) avec Silvana Mangano (*Suzanne Dufresne*), Anthony Perkins (*Joseph*), Richard Conte (*Michael*), Jo Van Fleet (*Mme Dufresne*), Alida Valli (*Claude*), Nehemiah Persoff (*Albert Legros*), Yvonne Sanson (*Carmen*), Shu Sha Chusn (*le domestique*).

Le scénario, par rapport au roman, a été conventionalisé ; mais tel quel il offrait encore un beau sujet et surtout des personnages qui pouvaient être passionnants. Pourquoi donc ne s'y attache-t-on pas plus ? La direction, par René Clément, des acteurs qui lui sont échus est d'abord en cause : elle a manqué de force, d'unité. Jo Van Fleet, interprète de la mère, joue le mélodrame avec force tics et veut trop en dire. Silvana Mangano, au contraire, a un jeu tout intérieur, très retenu, que l'on aime, même si l'on n'est pas tout à fait sûr qu'elle soit le personnage. Anthony Perkins semble souvent dépaysé et ne pas savoir qu'il doit se tendre ou se laisser aller. On se demande comment ces deux-là sont frère et sœur, ce qui ne laisse pas, par curieux détour, de souligner le côté un peu trouble, un peu inceste refoulé, des relations entre les deux personnages. Mais il y a autre chose que ces insuffisances dans la direction d'acteurs, quoique celle-ci soit un facteur capital de la réussite d'un film. Clément avait presque fait jusqu'alors la conquête d'un style qui semble s'être complètement dissous dans son dernier travail — et ce n'est pas l'élimination des enchaînés qui lui en donne un autre. Certaines scènes, celles des danses, celles des rires d'ivresse débouchant sur les pleurs de la mère, celle des vers tombant sur la table et dans la tasse de café, celle de la boîte de nuit, ont toujours un point de départ plein de promesses pour aboutir très vite au seuil de la banalité, de la maladresse, dans un étrange malaise d'expression ; celle de l'enterrement est d'un pittoresque inutile qui n'est pas dans le ton du film, celle de la promenade d'amour en barque, enfin, toute de convention, dans son principe, son déroulement et sa fin : l'homme qui s'endort profondément et la fille qui se sauve sans bruit.

Que s'est-il passé ? « J'ai fait un film international », dit Clément. Hélas oui ! Ce qu'on appelle un style international, c'est souvent plus de style du tout. René Clément — il n'est pas le seul — a été dévoré par le Moloch de la supercoproduction cosmopolite, bien que cette explication soit un peu trop sadouliste à mon gré, car d'autres, les plus grands, ont su vaincre : Renoir (*Le Carrosse d'Or*), Visconti (*Les Nuits Blanches*). Mais réconfortons-nous : cette expérience est faite. « Je l'ai fait exprès », dit Clément ; et maintenant il annonce *Le Communiant*, œuvre qui sera conçue, disent les communiqués, dans l'esprit de *Jeux Interdits.*

René GILSON

Extrait de Cinéma 58, *n° 28*

LA PIÈCE

Un Barrage contre le Pacifique *c'est l'histoire d'une longue injustice, sans cesse présente au centre de l'action et contre laquelle viennent butter — qu'ils l'insultent, la fuient ou meurent — les trois personnages principaux : la Mère et ses deux enfants, Joseph et Suzanne.*

Cette injustice, naguère pratiquée par l'administration coloniale de l'Indochine française, tout système colonial en a usé, en use encore, avec des variantes, mais toujours selon le même principe de l'exploitation d'une race dite inférieure par une race dite supérieure. Ceux qui subissent ici cette injustice sont de la race des maîtres : de petits colons, attirés à la colonie par le mirage de la vie facile et de la fortune rapide, qu'une certaine littérature et une certaine propagande s'appliquaient à répandre en France au début du siècle.

La Mère, une ancienne institutrice, qui a acheté une concession de cent hectares, incultivables, s'acharne à défendre son droit, au sein d'une misère grandissante, incapable de renoncer à l'espoir, fût-il imbécile et sans lendemain, écrasée à chaque instant par un « système » dont elle est la dupe pour avoir voulu en être la bénéficiaire — ainsi Mère Courage, dépouillée par la guerre dont elle a fait son gagne-pain.

Tout autour de cette plantation désolée qu'elle se tue follement à maintenir et que le Pacifique envahit chaque année, la misère — celle des indigènes — est infinie, sans commune mesure avec la sienne. La Mère le sent et le sait, mais son propre malheur la dévore à la façon d'un cancer. Englués dans ce malheur particulier et dans ce malheur général comme des mouches prises au piège, les enfants cultivent, en marge de la vie réelle, leurs propres mythes : le départ et l'amour. Sur un vieux phono l'enivrante rengaine de Ramona, *l'antique Citroën B* 12 *qui « s'en va de partout », la chasse sur les plateaux et les bains dans l'eau des racs ne font qu'exaspérer en eux le sentiment de leur solitude, de leur jeunesse, leur désir effréné de « vivre ».*

Un Barrage contre le Pacifique *c'est aussi l'histoire de l'affrontement, mis à vif par un commun dénuement, de deux générations.*

Geneviève SERREAU

●

L'action se passe sur une plantation isolée au bord du Pacifique, en Indochine, vers 1925. La scène représente l'intérieur d'un modeste bungalow monté sur pilotis, et non encore tout à fait achevé. Une relative fraîcheur règne dans la pièce principale ; derrière, c'est la plantation sous le soleil, et la piste qui va de Ram à Kam et où passent de temps en temps l'auto d'un chasseur, des camions, le car deux fois par jour. Au fond une cabine de douche. Au centre un escalier mène au premier étage où est la chambre de la mère : un lit, une table et, épinglée au mur, une grande carte Vidal-Lablache de l'Indochine française.

prologue

Bruit du ressac. Joseph et Suzanne sont déjà en scène, immobiles et invisibles encore. La scène s'éclaire progressivement pendant le prologue, les projecteurs étant d'abord dirigés sur la chambre de la mère qui dort, puis sur le Caporal et une femme annamite, assise de profil, son enfant attachée dans son dos.

Les répliques s'échangeront en contrepoint : d'un côté les voix off, de l'autre le Caporal et la femme.

VOIX D'INSTITUTRICE, *off.* Dixième leçon : L'Indochine française. Qu'est-ce que l'Indochine française ?

VOIX D'UN ÉLÈVE, *off.* L'Indochine française est un beau domaine de 730.000 km2 qui groupe 23 millions d'habitants. Ainsi se trouve associé à notre destin l'un des grands peuples asiatiques parmi les plus raffinés, les plus polis, doux et laborieux.

LE CAPORAL, *ton du récit objectif.* Ce pays-là au milieu des rizières, c'est là que je suis né. C'est pourquoi ma peau n'est pas tout à fait blanche. Tout petit j'avais le gros ventre et toujours faim, et une vilaine maladie de la peau, mais je n'en suis pas mort.

VOIX DE L'ÉLÈVE, *terminant la réponse.* L'Indochine n'est pas une colonie de peuplement, mais une colonie d'exploitation où 40.000 Français tout au plus encadrent les indigènes et dirigent leurs travaux.

VOIX DE L'INSTITUTRICE. Pourquoi et comment a été conquise l'Indochine française ?

VOIX DE L'ÉLÈVE. C'est dans la deuxième moitié du XIXᵉ siècle que s'est précisée pour nous la nécessité absolue d'un empire économique.

LE CAPORAL. A vingt ans je suis devenu sourd et personne ne veut plus m'embaucher nulle part.

LA FEMME ANNAMITE, *même ton neutre que le Caporal.* Sa femme fait la putain dans la plaine, pour quelques sous, pour un peu de poisson séché : les paysans ne sont pas riches.

VOIX DE L'ÉLÈVE. ...d'un empire économique garantissant à notre industrie et à la défense nationale les matières premières. Une vaste part de ce domaine fut conquise pacifiquement : l'épopée militaire a été complétée par une épopée civile aussi grandiose.

LE CAPORAL. Un jour la France a dit : « Il faut construire une piste pour aller de Ram à Kam en voiture ! » Ils embauchent des bagnards, enchaînés quatre par quatre pour défricher, empierrer, pilonner... Moi je dis au chef de la piste : « Prends-moi volontaire avec les bagnards. »

LA FEMME ANNAMITE. Il dit : « Tu es marié ? — Oui. — Alors on te prend, il faut des femmes pour les miliciens qui surveillent. »

VOIX DE L'ÉLÈVE. Le rôle généreux et éducatif de notre armée n'a cessé de se caractériser plus lumineusement aux derniers siècles : Le maréchal Gallieni prescrivait de montrer la force pour ne pas avoir à l'employer : « Le matin, par des tirs habiles, écarter les bandes armées, pénétrer dans le village en rassurant femmes et enfants, à midi, ouvrir un marché, le soir, un hôpital, le lendemain, une école. »

LE CAPORAL, *toujours très objectif.* Seize heures par jour on travaille. Moi, des fois, ils m'enchaînent avec les bagnards, sans faire attention. S'ils croient que tu es bagnard, alors tout va bien, ils te donnent à manger, c'est le règlement.

LA FEMME. Les miliciens couchent avec sa femme, en sorte qu'elle aussi a de quoi manger. Seulement, toujours enceinte, toujours. Comment nourrir tant d'enfants ? Ils meurent très vite.

VOIX DE L'ÉLÈVE. Au début de ce siècle fut inaugurée une habile politique de collaboration intime et d'amitié avec les indigènes ; on développa aussi chez eux le sens de l'épargne et le goût de la culture moderne.

LE CAPORAL. La nuit je me lève et je creuse des petites fosses pour les enterrer, les enfants des miliciens.

VOIX DE L'INSTITUTRICE. Quelle est l'œuvre de la France en Indochine ?

VOIX DE L'ÉLÈVE. Nombreux furent les Français qui — véritables pionniers — consacrèrent toutes leurs forces, dès le début de la conquête, au développement économique de l'Indochine.

LE CAPORAL. Dix ans on a mis pour terminer la piste, les bagnards et moi. Une belle piste, droite, longue.

LA FEMME. Belle, longue, des kilomètres et des kilomètres...

LE CAPORAL. Et tous les jours il y avait de quoi manger.

LA FEMME, *en écho.* Tous les jours de quoi manger.

VOIX DE L'ÉLÈVE. Des millions et des millions ont été dépensés pour le mieux-être et le mieux-vivre du paysan qui cultive la moindre parcelle du sol avec tant de soin.

LE CAPORAL. Mais la piste finie, adieu ! Il faut trouver du travail ailleurs.

La femme. Il faut trouver à manger.

Voix de l'élève. La France a créé près de 30.000 km. de routes et 3.400 km. de voies ferrées. Elle a asséché ou irrigué les deltas. Grâce à elle, la population indochinoise...

Le caporal. J'ai gardé les buffles de temps en temps.

La femme. Ramassé le poivre de temps en temps.

Le caporal. J'ai fait l'épouvantail à corbeaux dans les champs de riz.

Voix de l'élève. ...la population indochinoise est passée de 11 millions à 23 millions en l'espace de 50 ans.

Le caporal. Je fouillais la nuit les dessous des cases.

La femme. Ils fouillaient les tas d'ordures à l'entrée des villages.

L'élève. De plus, en ressuscitant les beautés des civilisations anciennes enfouies sous la paresse et l'ignorance, la France est parvenue à inculquer à l'indigène le sens des plus hautes valeurs humaines (1).

Le caporal. Alors, il y a cinq ans, une dame blanche est venue s'installer par ici avec ses deux enfants, et je lui ai dit : « Je travaillerai pour toi et tu me donneras à manger. » J'ai pensé : « A présent Caporal, tu mourras de vieillesse et de rien d'autre », et j'étais content. C'est que les pensées courent si vite, courent comme les autos sur la piste qui soulèvent la poussière, et puis plus rien.

La femme. La poussière retombée, plus rien...

(Le Caporal et la femme disparaissent. La scène s'éclaire en entier, découvrant Joseph et Suzanne en train d'écouter le disque de « Ramona ».

tableau 1

Suzanne, à demi-étendue sur le divan, feuillette un magazine de cinéma. Joseph, allongé devant le phono, démonte une pièce de moteur. « Ramona » s'arrête.

On entend au dehors chanter le Caporal, en mélopée.

Voix de la mère, *criant.* Joseph, si tu mets encore une fois « Ramona », je rentre et je casse le phono.

(Joseph va au phono et remet « Ramona » sans ostentation.)

Joseph, je t'ai dit que...

Joseph, *crié.* Si tu as le malheur de toucher à ce phono, maman, je quitte la maison immédiatement pour toujours.

Suzanne, *pour elle-même.* Et tu auras raison.

Joseph, *à Suzanne.* Je ne te demande pas ton avis.

Suzanne. Et moi, je te le donne.

(Joseph se lève. Il arrête le disque.)

Joseph. Bon. Il faut que je m'occupe de la voiture. Surveille le phono, Suzanne.

Suzanne. N'aie pas peur. Elle n'y touchera pas.

(Joseph, pour finir, ferme le phono, le range et sort. On entend, venue de la plantation, la voix du Caporal qui chante, puis la voix de la mère.)

Voix de la mère. Remets-le ton « Ramona », Joseph... Tu es sourd, je te dis de le remettre.

Suzanne, *crié.* Joseph n'est plus là.

Voix de la mère. Où est-il encore ?

Suzanne, *crié.* A la remise. Il répare la B 12.

Voix de la mère, *qui se rapproche.* Mon Dieu, mon Dieu, quelle saleté d'enfants j'ai là, une vraie misère !... Et toujours ces biches en train de pourrir sous le bungalow ! Caporal, va me jeter les biches dans le fossé de la piste, impossible de respirer ici... Ah ! bon Dieu, je n'en peux plus... *(Elle entre, énorme comme la marée, suivie du Caporal, et se laisse tomber dans un fauteuil. A Suzanne.)* Trois rangées en deux heures. *(Au Caporal.)* Pas la peine de me suivre, je t'ai dit de jeter les biches, ça pue. Oui, les biches ! *(Pour elle-même.)* D'ailleurs le carbure, c'est encore pire.

Le caporal. Bien, Madame.

La mère. Trois rangées de canas depuis ce matin, ça c'est quelque chose !... *(Hurlé.)* Caporal, Caporal... *(Normal.)* Ça me tue de hurler comme ça. *(Hurlé.)* Caporal, n'oublie pas le guau. *(Normal.)* Il y a même des jours où je me demande s'il ne le fait pas exprès. *(Hurlé.)* Arrose le guau avant le coucher du soleil..., le guau !

Caporal. Ah ! le guau, oui. *(Il sort.)*

La mère. Il devient de plus en plus sourd.

Suzanne, *toujours allongée.* Pourquoi tu plantes des canas ? C'est trop sec ici, ils crèveront.

La mère. Je sais, je sais... Tantôt c'est trop sec, tantôt c'est noyé... On se tue de travail quinze ans pour acheter ça, cent hectares de vent et d'eau salée... Parce que les bonnes terres il faut les payer deux fois, tu comprends... ce n'est pas quinze ans, c'est trente ans de ma vie qu'il fallait y laisser... Deux fois : une fois le prix demandé, et puis une autre fois, en dessous, aux agents, la même chose... Passe-moi mon papier à lettres, Suzanne.

Suzanne. Tu vas encore leur écrire ?

La mère. Sais-tu combien ils en ont chassé avant nous sur cette même concession... Quatre ! Je me suis renseignée. Quatre imbéciles comme moi qui avaient payé comme moi... Mes lunettes ! Oui, je vais écrire à ces chiens du cadastre... Où est Joseph ?... J'ai des droits et je les ferai valoir. Donne-moi l'encrier. Je n'ai pas fini de me battre.

Suzanne. Ils s'en moquent bien, au cadastre, tiens !

La mère. Le jour où mes barrages tiendront, ils ne s'en moqueront plus.

Suzanne. Cesse donc de rêver, maman.

La mère, *saisit la plume et commence à écrire.* N'aie pas peur, j'ai mon plan. Et d'ailleurs c'est mon droit.

(Le Caporal rentre.)

Le caporal. Je ne trouve pas le guau.

La mère. Quoi ?

Le caporal. Y'a plus de guau.

La mère. Qu'est-ce qui s'est passé ?... Plus de guau...

---

(1) Le texte de l'élève est entièrement emprunté au manuel de Jean-Brunhes, Delamarre et Marius Ary Leblond (membre de l'Académie des Sciences Coloniales) intitulé : *La France dans le Monde* (Mame 1946), ouvrage couronné par l'Académie française.

SUZANNE. C'est peut-être le cheval de Joseph qui l'a mangé.

LA MÈRE, *au Caporal qui retourne vers la plantation.* Continue avec les canas. Je viens.

SUZANNE. C'est peut-être pour ça qu'il est malade, ce cheval.

LA MÈRE. Non, attends-moi, Caporal, il faudrait...

SUZANNE. Hier c'était le cheval, aujourd'hui c'est le guau, demain ce sera les canas... Moi, je vais sur la piste. (*Elle sort.*)

LA MÈRE, *se lève.* Suzanne ! Suzanne ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour... ? Caporal, où est ma lettre ? J'avais commencé une lettre...

(*Le Caporal est revenu sur ses pas et lui tend la lettre.*)

Suzanne ! Suzanne !

JOSEPH, *entrant.* Ne crie pas comme ça, maman.

LA MÈRE. Ah ! Joseph. Ecoute, Joseph, tu iras porter cette lettre aux agents de Kam, avec la B. 12.

JOSEPH. Le Caporal leur en a déjà apporté une hier, et une il y a trois jours, et une autre avant...

LA MÈRE, *passant outre.* Ce qu'il faut, c'est demander très peu, presque rien, mais alors fermement... (*Lisant.*) « Messieurs les agents du cadastre, je suis décidée à ne plus vous importuner si seulement vous m'accordez à titre définitif... » (*Finissant d'écrire et lisant à haute voix au fur à mesure.*) «... à titre définitif... les cinq hectares qui entourent mon bungalow... » Les cinq hectares à sec, un point c'est tout. Cinq hectares sur les cent, ça, ils ne peuvent pas me le refuser.

JOSEPH. La B. 12 ne marche pas.

LA MÈRE, *agacée.* Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? Répare-la. Ou alors, prends le cheval.

JOSEPH. Il est malade.

LA MÈRE. Aussi a-t-on idée d'acheter un cheval ! Avec une carriole par-dessus le marché... Tout ça pour faire du « transport en commun », mon pauvre garçon, dans ce pays où tout le monde marche à pied depuis 1 000 ans, depuis 2 000 ans, depuis... la création du monde ! Mon Dieu, que je suis fatiguée !... Qu'est-ce que tu penses de ma lettre ? Pas assez ferme, peut-être. Attends ! (*Elle fouille dans la corbeille, repêche une boule de papier froissé qu'elle déplie, et lit :*) « Je me suis tuée de travail pour acheter cette concession, une concession incultivable... » (*Criant presque.*) in-cul-ti-vable... (*Bas.*) Comme s'ils ne le savaient pas, les chiens.

JOSEPH. Forcément, tu penses...

LA MÈRE, *comme pour elle-même.* Ils le savaient, et ils me l'ont vendue, 40.000 francs !... Et chaque année la marée de juillet emporte la récolte, et ils le savaient. Et moi j'ai construit un barrage contre le Pacifique avec des rondins de palétuvier, et les crabes les ont rongés, et ils le savaient. Et la grande marée a tout balayé d'un coup, et ils le savaient. Ils savaient tout, tout.

JOSEPH. Calme-toi, maman...

LA MÈRE. Et encore s'ils me l'avaient réellement vendue, s'ils étaient à moi ces cent hectares de sable salé, mais non, même pas... « accordée à titre provisoire et à condition qu'elle soit en culture. » Ça, c'est vraiment drôle. Cultiver l'eau de mer, tu te rends compte !...

JOSEPH. Ecoute, maman...

LA MÈRE. Et si tu n'y arrives pas, on t'enlève la concession. Nettoyé. Fini. Ah ! il aurait mieux valu... (*Dans un brusque accès de timidité presque insupportable.*) Joseph, tu crois qu'ils me répondront une fois ? Une seule fois, même pour m'injurier ; il me semble que je mourrais plus tranquille. (*A nouveau perdue.*) Tout de même j'ai des droits, non ? Dix ans institutrice dans une école indigène, et puis quinze ans à travailler comme une enragée pour vous élever, pour ramasser un petit pécule... Ah ! Ah ! Ton père et moi on avait cru qu'on deviendrait millionnaires au bout d'un an ! Millionnaires... « Jeunes, allez aux colonies, la fortune vous y attend », c'est ce qu'ils disaient sur leurs affiches. Et puis ton père est mort. Voilà. Mais moi, j'ai vingt-cinq ans de colonie, à présent ; vingt-cinq ans, ça compte ? J'irai jusqu'à Saïgon s'il le faut...

(*Entre Agosti.*)

Tiens, Agosti. Voilà longtemps qu'on ne t'avait vu.

AGOSTI, *après avoir salué Joseph et la mère.* J'ai appris que vous aviez été malade ?

LA MÈRE. C'est depuis... c'est à cause des barrages...

AGOSTI. Vous allez mieux ?

LA MÈRE. Mieux ? Non. Seulement, de temps en temps j'oublie, voilà tout. Je gratte la terre, j'écris des lettres... C'est les nuits qui sont terribles. Le bruit dans la tête, tu sais, le bruit des barrages qui s'écroulent... Et chez toi, ça va ?

AGOSTI. Ma foi, oui, on se débrouille.

LA MÈRE. Toujours ton trafic de pernod ?

AGOSTI. Oui. Je fais ma pelote tout doucement. Un jour je filerai sans crier gare. Je suis jeune, je ne vais pas moisir à la colonie toute ma vie.

LA MÈRE. Tu as raison, oui. (*Avec effort.*) Moi, ce n'est pas pareil, tu comprends. Quand on a des droits.... (*Violente soudain, tournée vers Joseph qui ne dit rien.*) Parfaitement, des droits ! (*Plus doucement.*) Et puis il m'est venu une idée pour les barrages. Tiens, je serais contente d'en parler avec ton père un de ces jours. Ce qu'il faut, ce sont des poutrelles en ciment armé.

AGOSTI, *atterré.* Vous voulez recommencer les barrages ?

LA MÈRE. Je n'ai pas fini de me battre.

AGOSTI. Oui. Mon père disait la même chose il y a dix ans.

(*Un temps.*)

LA MÈRE. Pour les barrages, les autres, n'aie pas peur, cette fois, je prendrai mes précautions. Un projet à long terme. D'abord réunir les capitaux... Tu crois qu'ils marcheraient, ceux de la banque ?

AGOSTI, *sceptique.* Le cadastre et la banque, tout ça se tient.

LA MÈRE. Ou alors une hypothèque... mais sur quoi ? Je n'ai plus que ma chemise à hypothéquer... Il faudrait... Ah ! je suis fatiguée, fatiguée...

JOSEPH. Ecoute, maman, tu vas prendre tes pilules et monter te reposer.

LA MÈRE. Non, non, pas de pilules, je n'en veux pas ; je ne les prendrai pas.

JOSEPH. Tu dis toujours ça, et tu les prends pour finir.

LA MÈRE. Mais puisque je ne suis pas énervée du tout.

AGOSTI. Je vais prendre une douche, tu permets ?

JOSEPH, *apportant pilules et verre d'eau. A Agosti.* Oui, oui, vas-y. (*A la mère.*) Tiens, après tu te sentiras mieux.

LA MÈRE. Tu crois ?

JOSEPH. Sûr.

LA MÈRE. Bon... Mais si je m'endors, tu n'en profiteras pas pour filer à la chasse comme l'autre jour ?

JOSEPH. Ne t'occupe pas de ça. Si j'ai envie, j'irai.

LA MÈRE, *dans un mouvement de subite colère.* Vous me bourrez de pilules à m'en rendre gâteuse, pour que je dorme, pour que je vous fiche la paix... Mais je suis solide, moi, je n'ai pas sommeil, je retourne sarcler mes canas. (*Elle fait mine de se lever.*)

JOSEPH. Oh ! Eh bien, vas-y !

LA MÈRE, *calmée.* Non... d'abord je vais écrire cette lettre. Suzanne ! Qu'est-ce qu'elle est encore allé faire dehors !...

JOSEPH. Et qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse dedans ?

LA MÈRE, *subitement désespérée, bas.* Dehors ou dedans, ici ou ailleurs, c'est vrai, sur la piste ou dans l'eau des racs, rien, rien, il n'y a rien à faire dans ce pays. Tu as raison, Joseph.

JOSEPH, *déviant.* Je voulais te dire, pour le guau, ce n'est plus la peine de le chercher. Je l'ai arraché.

LA MÈRE. Alors, c'était toi... Ça, j'aurais dû m'en douter... Qu'est-ce qu'elle t'avait fait cette plante ? Hein, dis-le... C'est exprès, c'est pour m'enlever petit à petit tout ce qui me reste. (*Soudain geignante :*) Je ne peux pas, Joseph... C'est plus fort que moi... je ne peux plus lâcher...

JOSEPH. Arrête de geindre. Moi, les arbres qui mettent cent ans à pousser, ça me rend fou de les voir tout le temps.

LA MÈRE. Oui, je sais... Mais c'est à cause du bois. Il paraît que ça se vend très cher le bois de guau, n'est-ce pas, Agosti ?

AGOSTI, *qui vient de sortir de la douche.* Le bois de guau ? Ah ! oui, pas mal cher.

JOSEPH. Tu n'as qu'à planter quelque chose qui pousse vite... Tiens, des bananiers...

LA MÈRE. Des bananiers, tu crois ?

JOSEPH. Ou autre chose.

LA MÈRE. Peut-être des bananiers... oui. Ça rapporte les bananiers, hein, Agosti ? Une plantation de bananiers ?

AGOSTI. Ma foi, oui, les bananiers, ça peut rendre.

LA MÈRE, *se levant et montant au premier.* J'en parlerai avec le Caporal... Je monte m'étendre... Et Suzanne qui n'est pas revenue... Elle est tout le temps partie, elle me laisse toujours toute seule...

JOSEPH. Alors, tu n'es pas venu en Renault ?

AGOSTI. Si, bien sûr.

JOSEPH. Où tu l'as arrêtée ? Je ne l'ai pas vue.

AGOSTI. Juste avant le pont.

JOSEPH. Tu te méfiais.

AGOSTI. Je n'ai pas envie que tu files dessus comme l'autre jour.

JOSEPH. Tu as encore de la chance que je sois revenu, cette fois-là.

AGOSTI. Toujours des ennuis avec la B. 12 ?

JOSEPH. Elle s'en va de partout. De temps en temps je démonte le moteur. Et puis après je le remonte.

AGOSTI. Pourquoi faire ?

JOSEPH. Hein ?... Pour rien... ça passe le temps.

AGOSTI. Oui.

JOSEPH. Faudrait changer toutes les pièces.

AGOSTI. Ça reviendrait cher.

JOSEPH. Oui. (*Un temps mort.*) Y a du neuf à Ram ?

AGOSTI. Non.

JOSEPH. Des filles ?

AGOSTI. Les mêmes.

JOSEPH. Tu as toujours ta chambre louée à la cantine ?

AGOSTI. Oui. Si tu en as besoin, tu n'as qu'à t'en servir.

JOSEPH. Je sais. Fais voir ton fusil. Un vieux modèle.

AGOSTI. C'est celui de mon père. Il s'enraye une fois sur trois.

JOSEPH, *examinant le fusil.* Tu crois peut-être que je n'en suis pas capable ?

AGOSTI. Capable de quoi ?

JOSEPH. Capable de les descendre, les agents de Kam.

AGOSTI. Bah !... Il en viendra toujours d'autres.

JOSEPH. Il suffirait d'une occasion..., une bonne occasion.

AGOSTI. De toutes façons, tu ne peux pas les tuer tous.

JOSEPH. Tu n'es pas au courant.

AGOSTI. Non, quoi ?

JOSEPH. Ils en ont tué un l'autre jour.

AGOSTI. Non ! Un inspecteur ?

JOSEPH. Ramassé au bord de la piste.

AGOSTI. Qui a fait le coup ?

JOSEPH, *hausse les épaules.* Un type comme moi, mais qui n'avait pas peur... Un type avec rien qu'un couteau. Et moi, j'ai une carabine ici, et... (*Avec rage.*) je ne sais tuer que des oiseaux.

AGOSTI. Ça les avance, tiens ! Les policiers ne trouveront rien, ils brûleront le village le plus proche, et voilà tout.

JOSEPH. Si seulement ils pouvaient brûler tout... Comme ça, personne n'aurait plus rien d'autre à faire qu'à leur donner la chasse comme à des bêtes puantes.

AGOSTI. Laisse tomber, va... La saloperie des agents de Kam c'est aussi grand que le Pacifique. Personne ne peut en venir à bout.

SUZANNE, *entrant.* Elle m'a appelée ?

JOSEPH. Oui.

AGOSTI. Bonjour, Suzanne.

SUZANNE. Bonjour. J'étais au pont. Il en est passé trois. Je vais y retourner.

AGOSTI. Trois quoi ?

SUZANNE. Trois chasseurs. Une citroën et deux torpédos. Trois en une heure, c'est rare.

AGOSTI. C'est ça que tu fais toute la journée, guetter des autos ?

SUZANNE. Pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'il y a d'autre à faire ?

AGOSTI. Je ne sais pas.

JOSEPH. Ce qu'il faut à ton fusil, c'est un bon graissage.

SUZANNE. Elle n'a pas besoin de moi. Pas du tout. La prochaine fois je ne reviendrai qu'à la nuit. Elle veut seulement qu'on reste là à gémir avec elle.

AGOSTI. Tu as toujours ton phono, Joseph ?

SUZANNE. Tu imagines Joseph sans son phono, toi ! Allez, on met un disque, Joseph ? (*Elle va au phono.*)

JOSEPH. Laisse, touche pas. Il est à moi, non !

AGOSTI. Tu as combien de disques ?

JOSEPH. Cinq.

AGOSTI. C'est toujours ça.

JOSEPH. Mais on n'en joue qu'un. Il est usé jusqu'à l'os. (*Il met « Ramona ».*)

AGOSTI, *fredonnant avec le disque.* « Ramona, j'ai fait un rêve merveilleux, Ramona... etc. »
Tu viens, Suzanne, on danse !

(*Ils dansent un moment. Joseph sort avec le fusil vers l'extérieur. Agosti parle tout en dansant. Dialogue lent et coupé de silences.*)

Qu'est-ce que tu attends comme ça sur la piste, à regarder passer les voitures ?

SUZANNE. Peut-être qu'un jour il y en a une qui s'arrêtera. Un riche planteur du Nord en panne dans le désert entre Ram et Kam... Ou alors une pour Joseph. Oui, d'abord Joseph. Je ne pourrais pas supporter de trouver avant Joseph, tu comprends ?

AGOSTI. Oui. (*Il rit avec gentillesse.*) Tu es belle, tu sais.

SUZANNE, *c'est une vraie question.* Tu crois ?

AGOSTI. Ça a beau être le désert ici, je m'y connais en filles... Tu ne seras pas fâchée si je t'embrasse ?

SUZANNE, *bas, sans coquetterie.* Non.

(*Agosti l'embrasse doucement sur la bouche, sans presque s'arrêter de danser.*)

AGOSTI. C'est la première fois ?

SUZANNE. Oui.

AGOSTI. Tu es une drôle de fille...

JOSEPH, *rentrant, toujours avec le fusil et avec des outils.* Le démonter, c'était rien. Mais pour le remonter, alors ça !... Je vais le garder. Je te le ramènerai un de ces jours.

AGOSTI. Si tu veux. Et moi, il faut que je rentre. Tâchez donc de venir un soir. Il y a un bon phono à la cantine. On danserait.

JOSEPH. Tu verras, tu ne le reconnaîtras pas.

SUZANNE, *qui est remontée au fond de la scène vers l'extérieur depuis l'arrivée de Joseph.* Oh ! Joseph, viens voir !

JOSEPH. Quoi ?

SUZANNE. Le cheval, regarde. On dirait qu'il est venu te chercher.

JOSEPH, *lâche son fusil et se lève vivement. Tous se joignent à lui, y compris le Caporal et examinent en silence le cheval invisible pour le spectateur.* Ça fait deux jours qu'il ne mange plus.

SUZANNE. C'est peut-être un cheval tuberculeux. Ça existe.

JOSEPH, *avec tendresse.* Mange donc, imbécile. Même les pousses de riz, il n'en veut pas.

SUZANNE. Oh ! regarde, le voilà qui se couche.

AGOSTI. Il va crever, c'est sûr.

JOSEPH. Bon Dieu, je... (*Il disparaît en direction du cheval.*)

SUZANNE, *appelant.* Maman, maman...

LA MÈRE, *criant d'en haut.* Qu'est-ce qu'il y a encore ?

SUZANNE. Le cheval de Joseph, maman, il est en train de mourir.

LA MÈRE, *descendant pour venir voir.* Je le lui avais bien dit... Deux mille francs pour un cheval à moitié crevé... Tout est pourri dans ce pays, tout... (*Elle regarde à son tour, se détourne, face au public.*) Et puis, fini avec ce cheval ! J'en ai assez, des catastrophes... Vous voulez que je retombe malade ?... Enterrez-le, votre cheval, mais ne venez pas m'en parler, ne venez pas me le montrer, vous entendez... Je ne peux plus, je ne peux plus... Foutez le camp, tous... !

tableau 2

Même décor. La scène est vide. La lumière a baissé. On entend le bruit d'un camion au loin sur la piste. Des cris d'oiseaux.

VOIX DE MONSIEUR JO, *appelant de dehors, d'une voix de tête, pointue.* Il y a quelqu'un ? (*Se rapprochant.*) Il y a quelqu'un ? (*Soulevant le rideau de perles.*) Il n'y a personne ?

SUZANNE, *arrivant du fond.* Si. Moi.

MONSIEUR JO. Oh ! excusez-moi, Mademoiselle, je ne vous avais pas vue...

SUZANNE. Vous êtes planteur ?

MONSIEUR JO. Oui, enfin, je...

SUZANNE. Dans le Nord ?

MONSIEUR JO. Heu... oui.

SUZANNE. Vous êtes en auto, naturellement ?

MONSIEUR JO. Ma voiture est arrêtée avec mon chauffeur devant votre bungalow.

SUZANNE. Une panne ?

MONSIEUR JO. Oui... Oh ! pas grand-chose.

SUZANNE. Ça y est, c'est ça. C'est justement ça. (*Regardant le pitoyable M. Jo.*) Enfin... c'est ça, quoi.

MONSIEUR JO. Je m'excuse, Mademoiselle, de faire ainsi irruption dans votre bungalow...

SUZANNE. En temps ordinaire, vous habitez Paris ?

MONSIEUR JO. Tantôt Paris, tantôt la colonie. Je suis venu à Ram pour surveiller un embarquement de latex.

SUZANNE. Qu'est-ce que c'est que vous avez au doigt ?

MONSIEUR JO. Au doigt ? Ce que j'ai au doigt ?... Ah ! ça... C'est un bijou de famille, un diamant...

SUZANNE. Ça doit valoir très cher...

MONSIEUR JO. Oui... Je ne sais pas.

SUZANNE, *elle tourne autour de lui.* Il se voit de loin. Et vous vous habillez toujours comme ça ?

MONSIEUR JO. Ma foi, aux colonies... le tussor, c'est l'idéal... Léger, infroissable...

SUZANNE. Ça revient cher, un costume comme ça ?

MONSIEUR JO. Oh !... Eh bien, je ne sais pas.

SUZANNE. Si, si, moi je sais, enfin, j'imagine... Je n'ai qu'une robe et pas en tussor.

MONSIEUR JO. Jeunesse et beauté se passent de parure.

SUZANNE, *rire sans méchanceté.* Ça, c'est des conneries, comme dirait mon frère.

MONSIEUR JO. Oh !...

SUZANNE. Il est très grossier. Il s'appelle Joseph.

MONSIEUR JO. Et vous, Mademoiselle ?

SUZANNE. Moi, Suzanne.

MONSIEUR JO. Eh bien, Mademoiselle Suzanne, je ne m'attendais pas, n'est-ce pas, dans ce désert... c'est merveilleux...

SUZANNE. D'habitude, personne ne s'arrête jamais.

MONSIEUR JO. Me ferez-vous l'honneur de me présenter à vos parents ?

SUZANNE. Je n'ai que ma mère. Elle dort.

MONSIEUR JO. Seriez-vous assez gentille, Mademoiselle Suzanne, pour m'apporter un verre d'eau ?... Je meurs de soif.

(*Suzanne y va.*)

Cela ne vous dérange pas au moins ?

SUZANNE, *sortant de la cabine de douche*. Ça n'est pas très frais, mais on n'a pas de glace. Tenez.

MONSIEUR JO. Merci. La plus humble boisson servie par une belle main vaut mieux que... D'ailleurs, j'évite plutôt les alcools. Aux colonies, il est préférable de rester sobre, d'une façon générale, vous ne croyez pas ?

SUZANNE. Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé.

MONSIEUR JO, *qui ne sait quoi dire*. Eh bien... je crois que je vais jeter un coup d'œil à ma voiture. Mon chauffeur doit avoir terminé.

SUZANNE. Ça m'étonnerait si Joseph ne lui avait pas donné un coup de main.

MONSIEUR JO. Votre frère... mais...

SUZANNE. Il est peut-être même en train de démonter le moteur.

MONSIEUR JO. Le moteur de *ma* voiture ?

SUZANNE. Oh ! pour la nôtre, c'est déjà fait. Mais ça ne l'intéresse plus beaucoup, il la connaît trop.

MONSIEUR JO. Mais voyons, mon chauffeur n'a nullement besoin que...

SUZANNE. Il ne peut pas s'en empêcher, Joseph.

MONSIEUR JO. Mon Dieu... Je ferais mieux d'aller voir tout de même.

SUZANNE. C'est quelle marque ?

MONSIEUR JO. Une Maurice-Léon-Bollée.

SUZANNE, *acharnée comme une mouche*. Combien ça coûte, une Maurice-Léon-Bollée ?

MONSIEUR JO. Celle-ci est un modèle spécial, commandé à Paris. Elle m'a coûté 50.000 francs.

SUZANNE. 50.000... C'est formidable ce que c'est cher...

MONSIEUR JO, *inquiet pour sa voiture*. Si vous permettez, je crois que je...

VOIX DE LA MÈRE, *d'en haut*. Suzanne, Suzanne, qui est-ce qui parle avec toi ?

SUZANNE. C'est ma mère. Elle descend.

MONSIEUR JO. Je serai ravi de faire sa connaissance. Appelez-moi Monsieur Jo.

VOIX DE LA MÈRE, *qui se rapproche, tandis que la mère descend pesamment l'escalier*. C'est l'heure du dîner bientôt. Et moi qui voulais faire un ragoût d'échassier... (*Elle voit M. Jo, a un mouvement pour rajuster sa robe et sa natte.*) Oh ! mon Dieu, mais il y a quelqu'un...

MONSIEUR JO. Pardonnez-moi, Madame, je...

SUZANNE. Maman, c'est Monsieur Jo, qui est planteur dans le Nord. Il a eu une panne sur la piste.

LA MÈRE, *mondaine*. Enchantée, Monsieur... Excusez le négligé de ma tenue... Je m'étais endormie... Ainsi votre voiture est en panne, j'espère que ce n'est pas grave... Il fallait m'appeler, voyons, Suzanne. Ma fille vous a offert des rafraîchissements, au moins ?

MONSIEUR JO. Merci... Mademoiselle votre fille est charmante.

LA MÈRE, *dubitative, sincère*. Vous trouvez ?

MONSIEUR JO. Absolument charmante.

LA MÈRE. C'est un diamant que vous avez là au doigt ?

MONSIEUR JO. Oui... un souvenir de famille.

LA MÈRE. Ainsi vous êtes planteur ?

MONSIEUR JO. Mon père plus exactement ? C'est quelqu'un d'extrêmement actif, mon père, un businessman. Moi, je serais plutôt du type rêveur, si vous voyez ce que je veux dire... Je tiens de ma mère.

LA MÈRE. Je vois. Suzanne, apporte les verres et le sirop d'ananas. Et votre père a fait fortune aux colonies ?

MONSIEUR JO. Oui. Il a commencé par acheter des terrains et faire construire. C'est lui qui a inventé la formule des maisons à bon marché, vous savez, les « compartiments pour indigènes »... Il y en a un peu partout maintenant.

LA MÈRE. En effet. Attends, Suzanne, je vais t'aider. (*Bas.*) Pourquoi fais-tu cette tête d'enterrement ? Tâche d'être un peu aimable pour une fois. (*Retournant à M. Jo.*) Eh bien ! vous voyez, nous, nous avons fait construire ce bungalow...

MONSIEUR JO. Mes félicitations, c'est très bien, charmant... N'est-ce pas, Mademoiselle Suzanne ?

SUZANNE. Oui.

MONSIEUR JO. Et si frais...

SUZANNE. Il n'est pas fini.

LA MÈRE. Pas fini... pas fini... On y vit bien tout de même...

MONSIEUR JO. Mon père s'est mis ensuite aux plantations de caoutchouc.

LA MÈRE, *aimable*. Prenez donc un verre de sirop.

MONSIEUR JO. Puis il a lancé une entreprise d'exportations, et... je l'aide de mon mieux. D'ailleurs, moi, j'adore les voyages, je suis ainsi.

SUZANNE, *comme pour elle-même, mais haut*. Tout le monde adore les voyages.

LA MÈRE, *bas*. On ne te demande rien... (*A M. Jo.*) Une entreprise d'exportations ?...

(*Bruit de pas.*)

JOSEPH, *entrant, avec une parfaite insolence*. Elle est à vous, cette auto ?

SUZANNE, *vivement à Joseph*. C'est une Maurice-Léon-Bollée !

JOSEPH. Je sais. J'ai vu.

LA MÈRE, *conciliante*. Joseph, viens donc boire un verre de sirop avec nous.

JOSEPH. C'est vous, le propriétaire ?

SUZANNE. Oui. Il est planteur dans le Nord.

MONSIEUR JO, *à la mère*. C'est Monsieur votre fils, Madame ?

LA MÈRE. Oui. C'est Joseph.

MONSIEUR JO. Enchanté, Monsieur.

JOSEPH. Elle fait combien de chevaux ?

MONSIEUR JO. Combien de chevaux ? Vingt-quatre.

JOSEPH, *toujours tendu et précis*. Merde alors, vingt-quatre chevaux... ! Quatre vitesses, hein ?

MONSIEUR JO. Oui, quatre.

JOSEPH. Ça tient la route ?

MONSIEUR JO, *s'animant un peu*. A 80 dans un fauteuil. Mais j'ai un roadster deux places avec lequel j'arrive à 100 comme rien.

JOSEPH. Combien de litres au cent ?

MONSIEUR JO. 15 sur route, 18 en ville. Et la vôtre, c'est quelle marque ?

JOSEPH, *rire*. La nôtre ? Oh ! la nôtre... (*Brusquement hilare, avec un regard vers Suzanne.*) Ce n'est pas la peine d'en parler...

LA MÈRE. C'est une Citroën, une bonne vieille Citroën... Pour la piste c'est bien suffisant.

MONSIEUR JO. Les Citroën sont d'excellentes voitures... Mon père vient de leur commander leur dernier modèle. il est très au point... Mais moi je reste fidèle à ma Léon-Bollée, je ne voudrais pas...

JOSEPH. Et le roadster ?

MONSIEUR JO. Comment ?

JOSEPH. Combien au cent, le roadster ?

MONSIEUR JO. Un peu plus, 18 sur route... Les Citroën consomment moins, n'est-ce pas ?

JOSEPH, *hilare*. La nôtre, elle consomme 24 au cent, mais... ça s'explique...

MONSIEUR JO. 24 !... Ça me paraît beaucoup, vraiment beaucoup...

JOSEPH. 24 au lieu de 12... mais c'est que le carburateur, ce n'est plus un carburateur, c'est une passoire.

LA MÈRE, *riant à son tour*. Ah ! Ah ! oui, une passoire, tu as raison, Joseph.

JOSEPH. Et s'il n'y avait que ça, ce ne serait rien...

LA MÈRE. C'est vrai, s'il n'y avait que le carburateur...

SUZANNE. Dis donc, Joseph, parle-lui un peu du radiateur...

JOSEPH. Un record, ça, le radiateur !

SUZANNE. Dis combien, Joseph, dis-le...

JOSEPH. Il a fait jusqu'à 50 litres au cent.

LA MÈRE. Ah ! c'est rare, ça, 50 litres au cent.

JOSEPH. Et encore, s'il n'y avait que ça, le carburateur et le radiateur.

LA MÈRE. C'est vrai, s'il n'y avait que ça, ce ne serait rien...

SUZANNE. Devinez avec quoi on roule dans nos pneus ?

LA MÈRE. Cherchez, cherchez bien...

MONSIEUR JO, *essayant de se mettre au diapason*. Eh bien ! je ne sais pas, moi, avec des chambres à air de moto...

SUZANNE. Vous n'y êtes pas du tout.

JOSEPH. Des feuilles de bananier... On les bourre de feuilles de bananier.

MONSIEUR JO. Ah ! ça, par exemple... ça, c'est original, c'est « marrant », comme on dit à Paris.

JOSEPH. Nous, quand on part en voyage, on attache le Caporal sur le garde-boue avec un arrosoir à côté de lui.

SUZANNE. Et on lui fixe une lampe de chasse sur le front, pour remplacer le phare.

LA MÈRE, *étranglée de rire*. Ah ! j'étouffe, Joseph... Tais-toi... Tais-toi...

JOSEPH. Et les portières... on ne peut plus les ouvrir... elles tiennent au fil de fer.

LA MÈRE, *riant*. Tais-toi, je n'en peux plus. Je vais avoir une crise.

MONSIEUR JO, *suant d'amabilité, mais complètement dépassé*. C'est agréable, vraiment agréable... de tomber sur des gens comme vous, enfin... aussi gais que vous...

LA MÈRE, *qui a cessé de rire*. Hein ? Quoi ? Aussi gais que nous...

SUZANNE. Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'on est gais, nous ?

JOSEPH. Oui, on dirait qu'il dit qu'on est gais.

SUZANNE. Ça alors, c'est drôle.

JOSEPH, *rejaillissant*. Et encore... s'il n'y avait que ça... le réservoir, les phares, les portières... s'il n'y avait que ça...

SUZANNE, *ton un peu interrogateur*. Oui, s'il n'y avait que ça... ?

JOSEPH. S'il n'y avait que l'auto...

LA MÈRE, *dans l'expectative, mais riant déjà*. Ce ne serait rien, rien du tout...

JOSEPH. Il n'y a pas que l'auto... Figurez-vous qu'on avait des barrages... oui, des barrages...

(Cris de satisfaction hilare de Suzanne et de la mère.)

LA MÈRE. Ah ! les crabes... les crabes...

SUZANNE. Ça, c'est à mourir de rire, les crabes nous les ont mangés.

LA MÈRE. On voulait arrêter le Pacifique, ni plus ni moins...

JOSEPH. Eh bien ! le Pacifique, il nous les a proprement foutus en l'air...

LA MÈRE. Ah ! ah ! oui... comme tu dis... foutus en l'air, les barrages... rongés par les crabes, nettoyés en une nuit... Vous vous rendez compte...

(*Hilarité générale.*)

MONSIEUR JO, *affreusement noyé, cherchant à tenir sa partie*. Ça alors, par exemple, c'est original..., c'est incroyable !...

JOSEPH. Il faut vous dire que ce n'est pas de la terre, ce qu'on a acheté.

SUZANNE. C'est de la flotte.

LA MÈRE. C'est de la mer.

JOSEPH. C'est de la merde.

SUZANNE. Une idée qui ne serait venue à personne, une idée de fou...

LA MÈRE, *brusquement en colère*. Tais-toi, ou je te donne une gifle.

MONSIEUR JO, *extrêmement mal à l'aise*. Pourrai-je vous revoir, Mademoiselle Suzanne ? J'en serais si heureux...

SUZANNE. Si vous voulez.

MONSIEUR JO. Merci, merci beaucoup. Merci à tous... Quel charmant accueil... ! Je reviendrai... Au revoir... By, by... !

(*Toute la famille, immobile, le regarde partir.*)

tableau 3

L'intérieur du bungalow, comme aux deux premiers tableaux.

M. Jo frappe à la porte de la cabine de douche, où Suzanne se douche tout en chantant.

MONSIEUR JO. Suzanne, ouvrez-moi... Rien qu'une seconde... le temps de vous voir.

SUZANNE, *de l'intérieur de la cabine*. Non. Je n'ouvre pas.

MONSIEUR JO. Dire que vous êtes toute nue là derrière...

SUZANNE. Et alors !... Vous parlez d'une affaire !

MONSIEUR JO. Je ne vous toucherai pas. Je ne ferai pas un pas. Je vous regarderai, c'est tout... Votre mère est dehors avec le Caporal. Ouvrez-moi.

SUZANNE. Je n'ai pas envie d'ouvrir.

MONSIEUR JO. Et moi j'ai tellement envie de vous voir... C'est à force de rester près de vous toute la journée, depuis quinze jours, je n'en peux plus... Rien qu'une seconde...

SUZANNE, *plus faiblement.* Non, non, je ne veux pas.

MONSIEUR JO. Je vous en supplie...

SUZANNE, *faiblissant encore.* Ça vous fait si envie que ça ?

MONSIEUR JO. J'en meurs d'envie, là, derrière la porte. (*Un temps, silence.*)
Ecoutez, ma petite Suzanne, j'ai une surprise pour vous, une belle, vous verrez... Je vous l'apporte... demain. Ouvrez-moi une seconde.

SUZANNE. Qu'est-ce que c'est votre surprise ?

MONSIEUR JO. Le phonographe, voyons. Un magnifique « La Voix de son Maître ». C'est la meilleure marque. Ouvrez, ma Suzanne chérie.

SUZANNE, *faiblement.* Vous êtes une ordure, vous achetez tout.

MONSIEUR JO. Rien qu'une seconde... une petite seconde.

SUZANNE. Je voudrais que Joseph vienne ; il est fort, Joseph, d'un coup de pied il envoie les gens dans la rivière.

MONSIEUR JO. Votre frère ne me fait pas peur, vous savez.

SUZANNE. Oh ! que oui, il vous fait peur.

MONSIEUR JO. Vous êtes bien la plus méchante fille que je connaisse.

SUZANNE. Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas méchante.

MONSIEUR JO. Si, vous me torturez..., vous prenez plaisir à me torturer, et moi je ne cherche qu'à vous être agréable...

SUZANNE. Vous êtes sûr qu'il n'y a personne ?

MONSIEUR JO. Non, non, personne... Vite !
(*Suzanne ouvre rapidement la porte. Puis la referme en claquant. Jo, suffoqué.*)
Oh !... Oh !... Suzanne !

SUZANNE, *de l'autre côté de la porte.* Allez lire votre journal, Monsieur Jo.

MONSIEUR JO. Mon Dieu... Suzanne... par pitié... je ne sais plus... (*Il prend le journal et va s'asseoir en tremblant.*)

VOIX DE JOSEPH, *au dehors.* Et il a encore esquinté le petit pont... Il ne peut pas la laisser sur la piste sa 24 chevaux !

MONSIEUR JO, *d'un ton faux et mal assuré, s'efforçant de garder la face.* Les nouvelles sont excellentes, ce matin... Ce n'est pas vrai, je ne l'ai pas seulement frôlé, le petit pont.

SUZANNE, *sort de la cabine en peignoir.* Alors, on s'en va à Ram ? Je vais les prévenir.

MONSIEUR JO. Non, Suzanne, attendez, ce n'est pas l'heure encore, d'habitude...

SUZANNE. Eh bien, on va décider qu'aujourd'hui, on part plus tôt. (*Criant vers l'extérieur.*) Maman, Joseph, on va à Ram... Dans un quart d'heure...

VOIX DE LA MÈRE. On ira si je veux. Et si je ne veux pas, on n'ira pas.

SUZANNE, *revenant à M. Jo.* Elle dit ça, mais elle y a pris goût, elle aussi, à sa petite promenade quotidienne à Ram.

MONSIEUR JO. Vous êtes belle, Suzanne. Belle et désirable.

SUZANNE. Joseph dit que ce n'est pas vrai, que vous n'avez pas l'intention de m'épouser.

MONSIEUR JO. Je suis terriblement amoureux de vous, Suzanne. Mais il faut laisser à mon père le temps de s'habituer à la perspective de ce mariage, vous comprenez ?

SUZANNE. Elle a trop attendu. Elle ne peut plus attendre.

MONSIEUR JO. Ce que je voudrais, c'est que vous m'aimiez, Suzanne. (*Il lui prend la main.*)

SUZANNE. Quelle auto j'aurai si on se marie ?

MONSIEUR JO. Ça fait dix fois que vous me posez la question, Suzanne. Vous aurez celle que vous voudrez, je vous l'ai déjà dit.

SUZANNE. Et Joseph ?

MONSIEUR JO. Je ne sais pas du tout si je donnerai une auto à Joseph... ça je ne peux pas vous le promettre, vous le savez bien.

SUZANNE, *fermée brusquement, retirant sa main.* Ah ! bon...

MONSIEUR JO. Suzanne, ma petite Suzanne, laissez-moi votre main et ne me regardez pas comme ça... Je la lui donnerai, Suzanne...

SUZANNE. Oui ? Je crois qu'il deviendra fou, Joseph, si on lui donne une auto. (*Elle se laisse reprendre la main, puis le bras.*)

MONSIEUR JO. Il l'aura, mon trésor, il l'aura.

SUZANNE. Je la lui amènerais la nuit sous le bungalow. J'attacherais au volant une petite pancarte : « Pour Joseph. »

MONSIEUR JO, *progressant le long du bras.* Tout ce que vous voudrez, ma chérie...

SUZANNE. Moi je me cacherais derrière un pilier... (*Riant toute seule.*) Non, la tête qu'il fera, Joseph.

MONSIEUR JO. Je suis absolument fou de vous.

VOIX DE JOSEPH, *proche.* Moi, j'en ai assez, je prends mon fusil et je pars à la chasse.

MONSIEUR JO, *inspiré.* Ecoutez, Suzanne, je vais vous le chercher... Il est ici, dans ma voiture. Une seconde, mon amour, je reviens tout de suite. (*Il sort.*)
(*Suzanne reste un peu abasourdie, puis commence à se farder les lèvres, lentement.*)

JOSEPH, *rentre.* Qu'est-ce qu'il a, ton amoureux ?

SUZANNE. Je ne sais pas.

JOSEPH. Tu ne sais pas te farder. Tu as l'air d'une putain.

LA MÈRE, *rentrant sur les derniers mots.* C'est bien ce qu'elle est, aussi... Mon Dieu, ce soleil !... (*Elle s'affale dans le fauteuil.*) Ça fait du bien de s'asseoir ! On va à Ram ?

SUZANNE. Je ne sais pas.

LA MÈRE. Si jamais je m'aperçois de quelque chose, je le force à t'épouser dans les trois jours.

SUZANNE. Ne t'en fais pas, je ne suis pas assez bête, je sais bien...

LA MÈRE. Tais-toi. Tu ne sais rien du tout. Donne-moi du café. Mon Dieu que j'ai chaud !

SUZANNE, *prend sur le buffet le litre de café froid et en verse une tasse à la mère, la lui apporte.* Tiens, c'est du froid, ça rafraîchit mieux.

LA MÈRE, *prenant du café.* Je n'en peux plus (*Elle boit deux gorgées.*) Ça fait du bien... Donne-moi mes pilules. (*Suzanne les lui donne.*) Bon. Passe-moi mes lunettes. (*Suzanne obéit.*) Et maintenant, arrive un peu ici, que je te voie.

SUZANNE, *gênée.* Eh bien, quoi... ?

LA MÈRE. Tu lui en as parlé ?

SUZANNE. De quoi ?

LA MÈRE. Du mariage.

SUZANNE. Je ne fais que ça.

LA MÈRE. Et alors ?... ça ne peut pas durer comme ça. Je lui parlerai, moi. Je lui donne une semaine pour se décider, pas un jour de plus.

SUZANNE. Ce n'est pas de sa faute. C'est son père qui ne serait pas d'accord pour une fille comme moi.

JOSEPH. Moi, je me douche. On verra après. (*Il rentre dans la cabine.*)

LA MÈRE. Une fille comme toi !... Voyons, une fille riche, une fille qui a le choix ne voudra jamais de lui, c'est évident. Il faut être dans notre situation pour qu'une mère...

SUZANNE. Je lui parlerai encore.

LA MÈRE, *après un silence.* Tu n'as rien fait avec lui, c'est vrai ?

SUZANNE. Rien. D'abord, je n'en ai pas envie.

LA MÈRE, *timide et sincère, la regardant.* Et comment tu feras, s'il marche ? Hein, comment tu feras, ma Suzanne ?

SUZANNE. Bah ! je me débrouillerai bien... Tu parles comme je me débrouillerai, ne t'en fais pas pour moi.

LA MÈRE. Tu sais, on peut encore tout lâcher et l'envoyer promener. Tout ça, c'est de ma faute...

SUZANNE. Tais-toi, ne dis pas de bêtises, c'est la faute de personne. C'est la déveine, voilà tout.

LA MÈRE. Non, non, tout de même, c'est vrai que c'est de ma faute...

SUZANNE. Tais-toi, maman, je t'en supplie, tais-toi. Allons à Ram.

LA MÈRE, *elle se lève et sort.* Oui, allons-y, c'est toujours ça de pris. Et ça vous fait tant de plaisir. Je monte me changer.

(*Elle monte l'escalier. Joseph sort de la cabine en s'ébrouant.*)

MONSIEUR JO, *rentre, ployant sous le poids du phono.* Il y a une voiture qui vient de s'arrêter. Une visite pour vous, je pense.

JOSEPH. Hein ?

LE CAPORAL, *entrant à son tour.* Inspecteur du cadastre venir inspecter.

JOSEPH, *bondissant à la porte.* Ça y est !

MONSIEUR JO. C'est grave ?

SUZANNE, *à M. Jo, tournée vers Joseph qu'elle rejoint.* Ne vous occupez pas de ça.

MONSIEUR JO. Je vais poser ça là en attendant. (*Il pose le phono et s'éponge.*)

VOIX DE L'AGENT, *dehors.* Votre mère est-elle là ?

JOSEPH, *sans la moindre courtoisie.* C'est vous l'inspecteur du cadastre ?

VOIX DE L'AGENT. Oui.

(*Le Caporal rejoint les deux à la porte.*)

JOSEPH. Et pourquoi voulez-vous voir ma mère ?

VOIX DE L'AGENT. Vous le savez bien : toutes les concessions font l'objet d'une visite, une fois l'an. Ordre du gouvernement colonial. Nous vérifions si les terres ont été réellement mises en culture, vous comprenez ?

JOSEPH. Et comment que je comprends ! Inspectez, inspectez, je vous en prie, il ne faut pas vous gêner.

VOIX DE L'AGENT. Mais...

JOSEPH. Allez-y ! qu'est-ce que vous attendez ? Vous n'avez pas besoin de ma mère pour qu'elle fasse votre travail, non ?

VOIX DE L'AGENT. C'est avec votre mère que j'ai l'habitude de traiter.

JOSEPH. Oui. Eh bien, maintenant c'est changé, ce sera avec moi.

SUZANNE. C'est avec lui maintenant !

JOSEPH. Et si vous voulez une barque, on ira jusqu'à vous la prêter.

SUZANNE. Vous entendez, on vous prêtera même une barque.

VOIX DE L'AGENT. Ecoutez. Je suis ici en fonctions. C'est cette année qu'expire l'avant-dernier délai accordé à votre mère.

JOSEPH, *suave.* Quel délai ?

VOIX DE L'AGENT. Le délai pour la mise en culture de la concession, faute de quoi la concession peut lui être retirée.

LA MÈRE, *qui est descendue à la dernière réplique de l'agent.* Qu'est-ce qui se passe ? (*Elle apparaît, se joint au groupe que forment Suzanne, Joseph et le Caporal, voit l'agent et commence après une lourde aspiration.*) Ah ! c'est lui ! Ah ! je vous reconnais, vous ! M'avez-vous assez fait attendre dans votre antichambre, hein ? Vous vous rappelez ?... Et des lettres, hein, si je vous en ai envoyé, des lettres...

JOSEPH, *interrompant avec une autorité absolue, sans violence.* Assez, maman, laisse-moi faire.

LA MÈRE. Mais... Joseph...

JOSEPH. Laisse, je te dis. (*A l'agent.*) Nos barrages, ils ont tenu, vous savez. On a une récolte formidable, une récolte comme vous n'en avez jamais vu de votre vie.

LA MÈRE. Oh ! Joseph... (*Et subitement son expression se renverse et devient celle d'un intense plaisir.*) Joseph !

VOIX DE L'AGENT. Je ne... saisis pas bien. On m'avait dit que vous n'aviez pas eu de chance...

JOSEPH. Eh bien ! voilà, c'est comme ça. On a plus de chance que vous. Vous, on le voit bien, vous n'avez pas de chance.

SUZANNE. Oui, ça, ça se voit tout de suite.

VOIX DE L'AGENT. Ecoutez, je voudrais que nous parlions sérieusement. Dans votre intérêt même...

LA MÈRE, *à Joseph et à Suzanne.* Dans notre intérêt... Vous l'entendez, mes enfants ? Il parle de notre intérêt !

JOSEPH. Nous, on parle tout ce qu'il y a de sérieusement. C'est vous qui n'êtes pas sérieux. Faites votre travail : allez visiter nos barrages.

LA MÈRE. Il ne faut pas plus de six heures pour tout inspecter.

JOSEPH. Et vous allez *tout* inspecter.

VOIX DE L'AGENT. Je sais bien, allez, que vous n'avez pas eu de chance... Tout se sait dans la région... (*A la mère.*) D'ailleurs je vous l'avais bien dit, Madame.

LA MÈRE. Hein ? Mais ils sont magnifiques, mes barrages. S'il y a un bon Dieu, c'est lui qui les a fait tenir, rien que pour nous donner l'occasion de voir la tête que vous feriez, vous autres, au cadastre.

JOSEPH. Et vous, vous êtes venu nous la montrer.

(*Rires des trois.*)

VOIX DE L'AGENT. Attention, vous savez que votre sort est entre mes mains.

JOSEPH, *menaçant.* Et le vôtre, de sort, vous croyez qu'il n'est pas entre nos mains ? Si vous ne descendez pas tout de suite aux barrages, je vous jette de force dans la barque.

LA MÈRE, *épanouie.* Et vous crèverez d'insolation.

JOSEPH. Maintenant, si vous préférez, vous pouvez déguerpir, mais alors, en vitesse.

VOIX DE L'AGENT. Tout cela fera l'objet d'un rapport, soyez-en sûrs.

JOSEPH, *criant et tapant du pied.* Venez le dire ici, venez-y !

SUZANNE. Regardez-moi ça comme il se sauve !

LA MÈRE, *criant.* Chien, voleur ! (*A Joseph.*) Ça fait du bien !... (*Criant.*) Voleur ! assassin !

JOSEPH. Tais-toi. Attends un peu ! (*Il court décrocher son fusil au mur.*)

LA MÈRE. Joseph ! Qu'est-ce que tu fais ?

MONSIEUR JO, *affolé.* Joseph, voyons !

(*Joseph revient à la porte et tranquillement épaule son arme, vise en prenant son temps.*)

VOIX DE L'AGENT, *à l'extérieur.* Halte là... Non... non !

(*Bruit d'une détonation.*)

LA MÈRE, *dans un cri.* Joseph !

SUZANNE. Ne t'en fais pas, maman.

(*Claquement de portière. Auto qui démarre.*)

JOSEPH, *bas, lentement.* J'ai tiré en l'air.

(*Le Caporal s'est accroupi dans un coin et rit silencieusement.*)

MONSIEUR JO, *en pleine détente nerveuse.* Tant mieux ! Bravo ! C'était juste pour l'effrayer, n'est-ce pas, pour le mettre en fuite, c'est très bien, très habile..., rusé en quelque sorte. Mais vous m'avez fait une belle peur... je l'avoue. (*Il se laisse tomber sur une chaise, les genoux coupés.*)

LA MÈRE. Remettez-vous, Monsieur Jo. Il ne l'a pas tué, pour finir.

JOSEPH. Non, je ne l'ai pas tué.

(*Un temps, pendant lequel le Caporal, toujours accroupi, mime le geste d'épauler et de viser, suivi d'un semblant de détonation. Il rit de nouveau presque sans bruit. Joseph, regardant son fusil, puis le Caporal.*)

La prochaine fois, c'est à lui que je le donnerai.

(*Il fait quelques pas dans la pièce, accroche son fusil et sort.*)

LA MÈRE, *à la fois pour faire diversion et par curiosité.* Tiens, qu'est-ce que c'est que ce paquet ?

(*M. Jo se lève, s'empare du paquet et s'avance vers Suzanne.*)

MONSIEUR JO. Vous voyez, Suzanne, je tiens mes promesses.

SUZANNE, *sans s'approcher.* Il est gros. C'est un gros paquet.

MONSIEUR JO. Lourd. Très lourd.

LA MÈRE. Posez-le donc, vous avez l'air éreinté.

MONSIEUR JO. L'émotion..., la surprise... Je n'ai pas l'habitude..., moi qui me faisais une fête de...

LA MÈRE. Vous pouvez rester à dîner, Monsieur Jo. Nous n'irons pas à Ram, ce soir. (*Elle sort vers la cuisine.*)

MONSIEUR JO. Je vous remercie, c'est très aimable à vous... Suzanne, le moment est venu, puisque nous voici seuls, nous allons... (*Il va vers le paquet pour l'ouvrir.*)

SUZANNE. Non, non, n'y touchez pas !... Il faut attendre Joseph.

MONSIEUR JO. Comment ?

SUZANNE. Il faut que Joseph soit là.

MONSIEUR JO, *accablé.* Joseph !... Décidément, je crois que je ne vous comprendrai jamais.

SUZANNE. Ça, c'est bien possible.

MONSIEUR JO. Rien ne vous touche, même pas mes intentions les plus délicates.

SUZANNE. Vous pourriez m'en donner dix de phonos, ce sera toujours comme ça.

MONSIEUR JO. Et voilà que vous me dites des méchancetés maintenant.

SUZANNE. Ils reviennent. (*Elle se lève et s'approche de M. Jo.*) Ne faites pas cette tête-là, voyons.

MONSIEUR JO, *l'attirant vivement à lui.* Je vous aime. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je n'ai jamais éprouvé ça pour personne. Laissez-moi vous embrasser, Suzanne.

SUZANNE, *se dégage, pensant à autre chose.* Il ne faudra pas que vous leur disiez ce que c'est. Je leur dirai, moi.

MONSIEUR JO, *découragé.* Je suis moins que rien pour vous, je le sens chaque jour davantage.

(*La mère, apportant le dîner, rentre tout en citant un fragment de la réplique de Joseph à l'agent.*)

LA MÈRE. « Et le vôtre, de sort, vous croyez qu'il n'est pas entre nos mains ?... ». (*Elle rit.*) Ça, par exemple, c'était envoyé.

SUZANNE, *entrant dans le jeu.* « Ils ont tenu... On a une récolte formidable ! » (*Elle rit.*) La tête qu'ils vont faire au cadastre !

JOSEPH, *rentrant, toujours sombre.* Je prends la B. 12 et je file à la cantine à Ram. (*Il tourne, sans pouvoir s'en empêcher, autour du paquet.*)

LA MÈRE. Le dîner est prêt, Joseph, il va faire nuit.

SUZANNE, *à M. Jo.* Vous voyez, c'était bête, il ne fallait pas l'amener aujourd'hui.

MONSIEUR JO. Mais, Suzanne, comment pouvais-je prévoir... ? (*Prenant son courage à deux mains.*) Bonjour, Joseph !

JOSEPH, *un temps.* Bonjour...

MONSIEUR JO. Vous n'auriez pas envie par hasard d'entendre un bon disque ?

JOSEPH. Hein ?

SUZANNE. Joseph, c'est un phono qu'il y a dans le paquet.

JOSEPH, *un arrêt net, il regarde le paquet en face ; tout le monde le regarde. Au bout d'un moment, lentement.* Un phono !... On en a déjà un, de phono.

MONSIEUR JO. Oui, mais celui-ci est... en quelque sorte, plus moderne.

SUZANNE, *va au phono, déchire les bandes de papier collant, extrait le phono de son carton, le prend avec précaution et le dépose au milieu de la table centrale ; elle soulève le couvercle.* « La Voix de son Maître », ça c'est une marque ! (*Joseph regarde intensément, sans s'approcher encore.*) Il y a aussi des disques tout neufs. (*Elle sort des disques du fond de la boîte, les dépose à côté du phono, puis, gauchement, commence à remonter l'appareil.*)

JOSEPH, *soudain réveillé, incapable de se retenir.* Laisse. Je vais le mettre moi-même. (*Il la pousse de côté, touche le phono, le remonte, et prend un disque. Déchiffrant le titre.*) « When the circus comes to town »... C'est de l'anglais.

SUZANNE. Tant pis !...

JOSEPH, *prenant les autres disques.* Ils sont tous anglais.

SUZANNE. Non, regarde : « Nuit de Chine. »

JOSEPH, *à Suzanne, sobrement.* C'est des conneries, mais ça ne fait rien.

MONSIEUR JO. J'ai choisi les dernières nouveautés de Paris. Le marchand m'a assuré que...

SUZANNE. Ne vous en faites pas. Ça ira quand même. (*Joseph met « Nuit de Chine », s'assied aussi près que possible de la table, le visage à niveau du plateau du phono qu'il ne quitte pas des yeux. On sent que c'est dorénavant sa chose. Le disque tourne. Joseph rit de plaisir. Suzanne et la mère autour de lui jouissent de son bonheur. M. Jo est oublié.*)

JOSEPH, *chuchoté.* Ah ! dis donc, s'il tourne bien !

SUZANNE, *de même.* Pas un grincement !

MONSIEUR JO, *à voix haute, essayant de placer un mot.* C'est ce qu'on appelle la valse anglaise, je crois...

SUZANNE, *le faisant taire comme un enfant.* Chut !... (*A Joseph.*) Alors, comment tu le trouves, Joseph ?

JOSEPH, *soulève le bras au-dessus du disque, laissant tourner un moment, puis remet au début.* Comme mécanique, c'est idéal ! (*Se moquant de la voix du chanteur.*) « Nuit de Chine, nuit de Chine ! »... Tu parles !

LA MÈRE. Eh bien quoi, elle est jolie, cette chanson. Ça change un peu de « Ramona ».

MONSIEUR JO. Oh ! des disques, j'en apporterai d'autres. C'était seulement pour essayer l'appareil.

LA MÈRE, *vaguement déçue.* Bien sûr, l'autre phono était vieux, mais pour ce qu'on en fait, dans le fond, il était suffisant. Moi, je vais mettre ma lessive à tremper. Quand vous serez décidés à venir à table, vous le direz. (*Elle sort vers la cuisine.*)

MONSIEUR JO, *allant vers Suzanne.* Alors, ma Suzanne, on est contente de la petite surprise ?

SUZANNE. Joseph dit qu'il marche admirablement.

LA MÈRE, *appelant.* Suzanne ! Suzanne ! Viens me donner un coup de main.

SUZANNE. Oui, j'arrive ! (*Elle sort.*)

(*Joseph n'a pas cessé de faire marcher le phono, essayant disque après disque. Il arrête le phono. Se redresse et à M. Jo.*)

JOSEPH. Vous savez, Monsieur Jo, entre nous, tout ça, ça ne trompe personne... On voit très bien où vous voulez en venir.

MONSIEUR JO, *allume une cigarette et se déplace avec nervosité.* Mais je ne saisis pas, vraiment...

JOSEPH. Ça fait bientôt trois semaines que vous venez ici jour après jour.

MONSIEUR JO. Je ne cache pas que j'éprouve pour votre sœur un sentiment profond..., très profond.

JOSEPH. C'est possible. Mais ça n'a rien à voir. Ce qui compte, c'est que vous l'épousiez... A moi, ça me plaît de moins en moins, mais c'est à cause de la mère.

MONSIEUR JO. Vous comprenez bien, n'est-ce pas, qu'un mariage ne se décide pas comme cela en quelques jours.

JOSEPH. Chez les gens riches on peut attendre deux ans, pas nous, nous on ne peut pas attendre... Encore huit jours, mais c'est tout.

MONSIEUR JO. Vous êtes durs... Vous êtes des gens... profondément immoraux. Je n'aurais pas cru le premier soir...

JOSEPH. Comprenez-moi bien : ce n'est pas qu'on l'empêche de coucher avec qui elle veut, mais vous, si vous la voulez, il faut que vous l'épousiez. C'est comme ça ! Voilà ! (*Il a remonté l'appareil, et mis « Ramona » qui commence à tourner. Il saute par-dessus le fauteuil, soudain heureux. Il appelle Suzanne.*) Viens, Suzanne ! Viens ! On va danser « Ramona » !

(*Suzanne arrive aussitôt. Ils dansent. La mère les regarde du seuil de la cuisine. M. Jo est relégué et malheureux. Passant tous deux à l'avant-scène Joseph demande, assez bas.*) Tu le lui avais demandé ?

SUZANNE. Je n'ai rien demandé du tout.

JOSEPH. Il te l'a donné... comme ça ?

SUZANNE, *à peine une hésitation.* Il me l'a donné comme ça.

JOSEPH. C'est un pauvre type. Mais le phono, il est formidable.

tableau 4

Suzanne et M. Jo sont assis à l'ombre du pont sur le talus qui borde le rac.
Il a mis un journal sous lui, il transpire beaucoup. Suzanne joue à attraper des brins d'herbe avec ses pieds.

Grand soleil implacable.

MONSIEUR JO. Et d'ici une demi-heure, il n'y aura même plus d'ombre sous le pont.

SUZANNE. Forcément, le soleil tourne.

MONSIEUR JO. Je suis resté toute la journée au soleil, Suzanne.

SUZANNE. C'est mauvais pour la santé.

MONSIEUR JO. Je risque une insolation... Je n'ai jamais été traité comme ça, jamais.

SUZANNE. C'est qu'elle pense que plus vous serez malade de soleil, plus vous vous dépêcherez de m'épouser.

MONSIEUR JO, *sans répondre à Suzanne.* Si je disais ça à mes amis, personne ne me croirait.

SUZANNE. Vous devriez vous plonger un peu dans le rac.

MONSIEUR JO. Les bains me sont interdits.

SUZANNE. Joseph et moi, on adore ça de se baigner.

MONSIEUR JO, *passant.* Faut-il que je vous aime pour m'incliner ainsi devant tous les caprices de votre mère.

SUZANNE. Ce n'est pas un caprice. Des caprices, elle en a, mais, pour cela, c'est autre chose.

MONSIEUR JO. Je fais l'impossible pour fléchir mon père, croyez-moi, Suzanne... Je lui écris... je lui télégraphie, je lui téléphone même... A la fin, je ne sais plus quoi faire, moi !

SUZANNE. C'est un entêté.

MONSIEUR JO. Si nous rentrions un moment dans le bungalow, ce soleil m'accable, juste un instant ?

SUZANNE. Elle nous chassera immédiatement. Ça ne sert à rien.

MONSIEUR JO. Non vraiment, je n'ai jamais été traité comme ça !

SUZANNE. C'est votre faute. Vous n'avez qu'à vous décider.

MONSIEUR JO. Et votre frère qui est toujours à rôder par là.

SUZANNE. Joseph ! allons donc. Il a autre chose à faire qu'à nous surveiller...

MONSIEUR JO. Et si ce n'est pas lui, c'est votre mère, et même ce Caporal...

SUZANNE. Il vous déshériterait, hein, votre père ?

MONSIEUR JO. Je n'ai pas perdu tout espoir de le convaincre, vous savez... Suzanne, vous avez réfléchi à ce que je vous ai dit ?

SUZANNE. Le petit voyage à la ville ? Elle ne voudra jamais. Combien de jours vous m'emmèneriez ?

MONSIEUR JO. Trois jours, ma Suzanne, seulement trois jours.

SUZANNE. Inutile d'y penser, je vous dis.

MONSIEUR JO, *soupirant.* Mon Dieu...

SUZANNE. Qu'est-ce qu'il y a ?

MONSIEUR JO. Rien. C'est seulement ces petits cheveux-là qui frisent à la naissance de votre nuque. (*Il va peut-être l'embrasser.*)

VOIX DE LA MÈRE, *sursaut de M. Jo.* Suzanne ! Où as-tu mis la corbeille à linge ?

SUZANNE. Sous le hangar.

MONSIEUR JO. Quand je vous dis qu'elle nous épie... Où est-il le temps où on pouvait rester dans le bungalow..., je ne connaissais pas mon bonheur... Mon Dieu que j'ai chaud ! Qu'est-ce que vous guettez là-bas sur la piste ?

SUZANNE. Rien... Les autos des chasseurs... Une vieille habitude...

MONSIEUR JO. En ce moment les programmes de cinéma sont excellents en ville.

SUZANNE. On irait tous les soirs au cinéma ?

MONSIEUR JO. Tous les soirs.

SUZANNE. Et aussi dans la journée ?

MONSIEUR JO. Aussi dans la journée.

SUZANNE. Et on dînerait dans des restaurants ?

MONSIEUR JO. Dans des restaurants à la carte, avec orchestre... On commande tout ce qu'on veut.

SUZANNE. Et après le cinéma ?

MONSIEUR JO. On irait danser. Tout le monde vous regarderait. Vous seriez la plus belle de toutes.

SUZANNE. C'est pas forcé. Et après ?

MONSIEUR JO. Après... On irait se coucher. Je ne vous toucherais pas.

SUZANNE, *brusquement hilare.* C'est pas vrai.

MONSIEUR JO. Suzanne, je vous jure que...

SUZANNE, *après un bâillement.* Quand est-ce qu'on se marie ? Il ne vous reste plus beaucoup de jours pour vous décider.

MONSIEUR JO, *patient.* Je vous le répète : donnez-moi une preuve de votre amour... Accordez-moi ce petit voyage à la ville. Sitôt de retour, je fais ma demande à votre mère.

SUZANNE, *qui rit de nouveau.* C'est pas vrai.

MONSIEUR JO. Pourquoi êtes-vous si méchante ?

SUZANNE. Et vous, pourquoi êtes-vous si riche ?

(*M. Jo à nouveau inspiré, tire de sa poche un mouchoir de soie ; il en fait rouler, dans sa main, trois bagues en diamants.*)

MONSIEUR JO. Tenez... Regardez, Suzanne !

SUZANNE. Quoi ?

MONSIEUR JO. Des diamants.

SUZANNE. Des diamants... Pourquoi des diamants ?

MONSIEUR JO. Comme ça... pour vous les montrer... Ils viennent de ma pauvre mère...

(*Suzanne en prend une, l'enfile, la regarde.*)

Elle les aimait à la folie...

SUZANNE. Combien elle vaut, celle-ci ?

MONSIEUR JO. Je ne sais pas... 20.000 francs, peut-être.

SUZANNE, *écrasée, se renverse en arrière contre le talus.* 20.000 ! C'est effrayant !

MONSIEUR JO. C'est celle-ci qui vous plairait le plus ?

SUZANNE. C'est la plus chère qui me plairait le plus.

MONSIEUR JO. Vous ne pensez qu'à ça.

SUZANNE. La plus chère... Si vous me la donniez, on la vendrait tout de suite, c'est pourquoi.

MONSIEUR JO. Si vous m'aimiez, Suzanne...

SUZANNE. Pourquoi m'avez-vous montré cette bague ?

MONSIEUR JO. Mais...

SUZANNE. Pour que je parte à la ville avec vous, c'est bien ça ?

MONSIEUR JO. Mais non, voyons, Suzanne.

SUZANNE, *dressée.* Je ne vous la rendrai pas. Je ne partirai pas avec vous, mais je ne vais pas vous la rendre. (*A nouveau étendue contre le talus, prête aux larmes.*) Tenez ! (*Elle tend la bague à M. Jo qui la reprend du bout des doigts.*)

MONSIEUR JO, *implorant.* Suzanne !

SUZANNE, *se retenant mal de pleurer.* C'est terrible. Il ne fallait pas me montrer ce diamant.

MONSIEUR JO. Je m'excuse, Suzanne, mon amour...

SUZANNE. Je voudrais que vous vous en alliez.

MONSIEUR JO. Non, c'est impossible, je ne peux pas vous voir pleurer comme ça.

SUZANNE. Un jour je trouverai bien un chasseur de passage, ou un planteur... Je voudrais que vous vous en alliez pour toujours, Monsieur Jo.

MONSIEUR JO. Ne dites pas ça ! Non, non, Suzanne, je ne le supporterai pas, je ne peux pas, je ne peux pas.... Je deviendrai fou... (*Subitement délivré, se lève, exultant et généreux, il crie.*) Suzanne ! je vous la donne !

SUZANNE, *avec une espèce de honte et de tristesse.* Je la prends.

MONSIEUR JO. Je vous aime, Suzanne !... Gardez-la, je suis heureux... Au revoir, Suzanne. (*Il s'éloigne.*)

SUZANNE, *criant derrière lui, qui est sorti.* Je ne vous aime pas, Monsieur Jo... Vous m'entendez ?...

(*Passe le Caporal. Elle l'appelle.*)

SUZANNE. Regarde !

(*Le Caporal rit. Elle hurle.*)

20.000 francs !

(*La mère arrive, suivie de Joseph.*)

Tenez, regardez.

JOSEPH, *pas surpris.* C'est une bague.

SUZANNE. Un diamant. Ça vaut 20.000 francs.

JOSEPH. 20.000 francs !

SUZANNE. 20.000 francs.

LA MÈRE. Montre. (*Elle prend le diamant, le considère longuement au creux de sa main, et en devient saoule.*) Oui, c'est un diamant. Pas de doute. Un instant. Je reviens.

(*Silence assez prolongé. Joseph fume nerveusement.*)

JOSEPH. Pourquoi tu le lui as montré ?

SUZANNE. Quoi faire d'autre ?

JOSEPH. C'est vrai.

SUZANNE. Et maintenant, si M. Jo voulait le reprendre il faudrait d'abord qu'il nous égorge.

(*La mère revient, muette, d'une humeur dangereuse, reste debout, immobile, l'air saoule ou ailleurs.*)

LA MÈRE. En somme tout est en ordre. (*Aux enfants.*) Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

JOSEPH. On ne te regarde pas. Il est l'heure de manger. On a faim.

LA MÈRE. Il y a dix-neuf ans que tu as faim. Pour une fois, figure-toi, cela m'est égal.

JOSEPH. Il fait très chaud. On devrait rentrer.

LA MÈRE. Cela aussi ça m'est bien égal.

SUZANNE. Ce n'est pas un soleil pour les blancs, tu sais bien.

LA MÈRE. C'est un soleil pour moi. (*Un temps.*) Je vous préviens : cette bague, je ne la rendrai pas.

JOSEPH. Qui te parle de la rendre ?

LA MÈRE, *un peu égarée*. Qu'est-ce qu'une bague, au fond ? A notre place, tout le monde la garderait.

JOSEPH. Mais oui, tout le monde... Viens, maman, il faut préparer le dîner.

LA MÈRE, *colère montante*. Je ne préparerai pas le dîner, parce que je suis vieille et que je suis fatiguée, et que j'en ai assez d'avoir des enfants comme j'en ai..., une saleté de fille pareille, une sacrée saleté de fille, qui accepte tout, qui prend tout...

JOSEPH. Ecoute, maman...

LA MÈRE. Mais je ne la lui rendrai pas, ça non... dans ma situation, il faudrait être fou... Ça fait trop longtemps que j'attends, à la longue on ne peut plus attendre... Le sale petit avorton avec sa Léon-Bollée, ses compartiments pour indigènes, son petit costume bien repassé... et il en a encore 50, des pareils, 50 qui dorment dans des coffres-forts..., qu'il y vienne un peu... qu'il essaye de me la reprendre !... Reste là, Suzanne !

SUZANNE. Oui, maman.

LA MÈRE. Ça ne se passera pas comme ça, mauvaise fille ! (*Elle la frappe.*) Une bague de vingt mille francs, c'est une honte ! Depuis le temps que je me tue de travail... Ils ne me prêteront plus rien à la banque si je ne les rembourse pas... Et même s'ils m'accordaient l'hypothèque sur les cinq hectares du haut, ça ne sert plus à rien... Je suis trop vieille, malade, finie. Mais c'est mon droit de la garder, et je la garderai. (*Ferme.*) Suzanne, je voudrais que tu me dises la vérité.

SUZANNE. Je n'ai pas couché avec lui, maman.

LA MÈRE, *frappant*. Menteuse, si tu crois pas que je ne le sais pas !... Quinze ans j'ai attendu, eux, ils ont mis dix ans à faire cette piste, ils mouraient dessus comme des mouches... Une bague, à côté, c'est à mourir de rire, c'est rien, rien. (*Faussement raisonnable.*) Mais qu'au moins, au moins, mon enfant me dise la vérité.

SUZANNE, *pleurant*. Je ne lui ai rien demandé. Il me l'a donnée comme ça, pour rien.

LA MÈRE. Ce n'est pas vrai... Ces gens-là ne donnent jamais rien pour rien, jamais... Personne ne te croira... Mais dis-le-moi donc, dis-le et je te laisserai.

(*Suzanne se tait. La mère recommence à frapper avec tout ce qui lui reste de force.*)

SUZANNE. Je te dis que je ne l'ai pas fait...

JOSEPH. Oh ! arrête, maman... Tu le sais bien qu'elle n'a pas couché avec lui.

LA MÈRE, *faisant face, égarée*. Et si je veux la tuer ? Si ça me plaît de la tuer, moi ! (*Elle frappe encore plus faiblement.*)

JOSEPH. Et puis même si elle a couché avec lui, qu'est-ce que ça peut te faire ?

LA MÈRE, *aveugle, têtue*. Rien, ça ne me fait rien, mais je veux que mon enfant me dise la vérité... (*Frappant.*) La vérité, tu entends ! (*Calme.*) Jamais je ne la rendrai, cette bague.

JOSEPH. Une bague, qu'est-ce que c'est, au fond ? Rendre une bague, la garder, quelle différence ?

LA MÈRE, *cherchant à se convaincre*. Oui, il y a des cas où une bague, on a le devoir de la garder, quoi qu'il arrive.

JOSEPH. Le devoir, mais oui..., regarde-moi..., moi j'en suis sûr. Rien que pour cette petite certitude, je pourrais me faire tuer.

LA MÈRE, *lentement*. Tu en es sûr parce que je te l'ai appris. Mais moi, qui te l'ai appris, je l'ai appris toute seule et j'y ai mis beaucoup de temps... Cette bague-là, je l'ai bien gagnée, c'est vrai.

JOSEPH. On la tient maintenant, elle est de notre côté... il ne faut pas chercher plus loin.

LA MÈRE. On a gagné tout de même..., on a gagné... (*Un temps.*) Avec l'argent, attends, d'abord...

SUZANNE, *qui a eu le temps de se remettre, reniflant*. On pourrait commencer par changer l'auto...

LA MÈRE, *dangereuse*. On ne changera pas l'auto. On paiera la banque... et puis il y a aussi la toiture. On fera ce que je voudrai, moi.

SUZANNE, *faible*. Bon. On paiera la banque. On remettra une toiture.

LA MÈRE, *à nouveau ivre*. C'est moi qui décide. Tu n'as rien à dire, toi, que la vérité. Et tu ne me l'as pas encore dite... saleté, fille à vendre ! (*Elle frappe.*)

SUZANNE, *relève la tête et la regarde*. Eh bien oui ! j'ai couché avec lui et il me l'a donnée.

LA MÈRE, *qui était de nouveau prête à bondir, laisse retomber ses bras et dit avec calme*. Ce n'est pas vrai. Tu mens.

JOSEPH. Si tu la touches encore une fois, maman, je m'en vais avec elle pour toujours. Tu es une vieille folle. Maintenant, j'en suis tout à fait sûr.

SUZANNE, *pleurant*. Oh ! Joseph, Joseph !...

LA MÈRE, *se laisse tomber, complètement hébétée*. Je n'en peux plus, Joseph..., tu ne peux pas savoir.

JOSEPH. Il faut aller te coucher.

LA MÈRE. Et... Suzanne ?

JOSEPH. Ne t'inquiète pas. Va dormir. Elle n'a pas couché avec lui.

LA MÈRE, *pleurant*. Je le sais bien, hélas ! je le sais bien.

JOSEPH. Ne sois pas triste, maman. On va vendre cette bague.

LA MÈRE. Oui, tu as raison. Je suis une vieille folle.

JOSEPH. Va dormir, maman... Et pour M. Jo, elle lui dira de ne plus revenir.

LA MÈRE. Plus jamais ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?

JOSEPH. Sur les plateaux c'est plein de chasseurs, dans le Nord aussi... Il faudra voir...

LA MÈRE. Mais les chasseurs crèvent de faim. Qu'est-ce que tu en penses, Suzanne ?

SUZANNE. J'aime mieux un chasseur.

LA MÈRE. Toujours vos chasseurs de misère... Toujours la misère...

JOSEPH, *ferme, inattendu.* De toutes façons, il ne faut plus s'en faire pour elle, elle peut avoir qui elle veut.

SUZANNE. Joseph, qu'est-ce que tu racontes ?

JOSEPH. Qui elle veut, quand elle veut, maintenant j'en suis sûr.

LA MÈRE. C'est vrai que je m'en fais tout le temps. Mais peut-être que rien n'est perdu.

JOSEPH. Il n'y a pas que les riches, à la fin ! Il ne faut pas se laisser faire comme ça par le premier riche venu.

LA MÈRE. Oui, Joseph...

JOSEPH. Si on veut, on est riches, nous, aussi riches que les plus riches, pourquoi pas ?
(*Rires.*)

LA MÈRE. C'est vrai, pourquoi pas ?
(*Joseph l'a reconduite vers le fond. Suzanne est restée assise par terre, il revient vers elle.*)

JOSEPH. Demain, on part à la ville tous les trois pour vendre ce diamant. On descendra chez Carmen, à l'Hôtel Central. Elle t'a fait mal ?

SUZANNE. Oh ! non, non, c'est pas ça.

JOSEPH. Tu as couché avec lui, ou pas ?

SUZANNE. Non, je n'ai pas couché avec lui.

JOSEPH. Je te crois... Va dormir, toi aussi. Un jour on partira d'ici.

SUZANNE. Un jour !... Quand ?

JOSEPH. Maman ne quittera jamais la concession.

SUZANNE. Alors, nous ?

JOSEPH. Nous, il n'y a plus qu'à attendre.

SUZANNE. Attendre... qu'elle meure, tu veux dire ?

JOSEPH, *lent, pour lui-même.* Attendre d'avoir le courage de la tuer.

SUZANNE, *pleurant.* Joseph !

JOSEPH. Ne fais pas attention. Je me parlais pour moi tout seul.

tableau 5

Le hall de l'Hôtel Central.
Carmen au bureau de la réception.

La mère dans un fauteuil, entourée de bottins, consultant des listes.

Allées et venues de clients qui prennent ou déposent leur clef et que Carmen salue aimablement..

CARMEN, *lisant un journal.* Tenez, dans le *Petit Echo* de ce matin, il y a une annonce qui vous intéresserait, Madame. Je l'ai soulignée en bleu. (*Elle va vers la mère tout en lisant.*) « Achat et vente bijoux, meubles anciens. Prix exceptionnels. »

LA MÈRE. Fais voir. Où est-ce ?

CARMEN. Dans le quartier chinois.

LA MÈRE. C'est à l'autre bout de la ville, ça..., je suis fatiguée... Et puis j'y ai déjà été dans le quartier chinois... attends, comment s'appelait-il... Sun Wang..., quelque chose dans ce genre, un petit nabot, il m'en offrait dix mille.

CARMEN. C'est toujours ça, un diamant qui a un défaut, vous n'en tirerez pas plus.

LA MÈRE. Dix mille, c'est une honte ! Carmen, tu n'as pas de nouvelles de Joseph ?

CARMEN. Non. L'autre, le Russe de l'avenue du Parc, il ne vous en offrait même pas ça.

LA MÈRE. Un escroc celui-là, un receleur... Il était persuadé que je l'avais volé, mon diamant.
(*Le téléphone sonne.*)

CARMEN, *y va et répond.* Oui, l'Hôtel Central... Oui, elle est ici.

LA MÈRE. C'est Joseph ?

CARMEN, *tout en faisant des signes de dénégation à la mère.* Je vous l'appelle tout de suite. (*A la mère.*) C'est le diamantaire de la rue Neuve. (*Dans l'appareil.*) Ne quittez pas, elle arrive.

LA MÈRE, *s'est soulevée péniblement du fauteuil et se déplace vers l'appareil.* La rue Neuve... La rue Neuve..., lequel est-ce celui-là... ? (*Dans l'appareil.*) Allô ! oui c'est moi... Comment ?... Ah ! Alvarès, oui je vois... Véritable ! je pense bien... Comment ? Mais, monsieur, j'en veux vingt, je vous l'ai dit... Je sais, oui, je sais. Un crapaud. Comme vous dites. Vous pensez si je suis bien renseignée... A l'œil nu c'est invisible d'ailleurs... Vingt, oui, vingt mille, pas un sou de moins... Moi aussi. (*Elle raccroche et va se rasseoir.*)

CARMEN. Alors ?...

LA MÈRE, *pour elle-même.* On ne peut quand même pas alerter le commissariat.

CARMEN. Le commissariat ?

LA MÈRE. Quand on perd son enfant dans une ville inconnue... Dix jours maintenant... S'il était plus jeune, je l'aurais déjà retrouvé.

CARMEN, *comprenant.* Ah ! Joseph !

LA MÈRE. A moins qu'il ne soit parti pour de bon..., mais sans argent...

CARMEN. Ne vous faites donc pas de souci pour Joseph. Ça ne marche pas avec Alvarès ?

LA MÈRE. J'ai dressé toute une liste... Je finirai bien par en trouver un qui me l'achète son prix... Carmen, où sont mes lunettes ? Suzanne n'est pas là ?

CARMEN. Elle a été faire un tour en ville. C'est bien son droit, après tout.

LA MÈRE, *consultant sa liste.* Lévy, Monater..., Mong... Tout ça est fait... Ah ! Nordmann. Sois gentille, Carmen, téléphone à ce Nordmann de ma part... Tu lui diras... enfin, comme d'habitude... Et surtout tâche qu'il vienne me voir ici. Le tramway me donne mal au cœur.

CARMEN, *prenant le papier.* Faites voir... (*Elle forme le numéro.*) Ça ne répond pas... Allô ! Ici l'Hôtel Central... M. Nordmann, s'il vous plaît, la bijouterie Nordmann... Comment ?... Excusez-moi..., excusez, je ne savais pas... Merci, Madame. (*Elle raccroche. A la mère.*) C'est une pâtisserie.

LA MÈRE. Comment, mais là-dessus...

CARMEN. Les annuaires ne sont jamais à jour.

LA MÈRE. J'ai relevé aussi l'adresse de tous les hôtels enfin pas ceux de première classe, bien entendu. Tu crois que les numéros sont bons.

CARMEN. Pourquoi faire, les hôtels ?

LA MÈRE. Je suppose qu'il doit bien dormir quelque part...


LES BATISSEURS D'EMPIRE
BORIS VIAN
T.N.P. THEATRE RECAMIER



LE T. N. P., SOUS LA DIRECTION DE JEAN VILAR, A PRÉSENTÉ

« Les Bâtisseurs d'Empire ou Le Schmürtz »,

A PARIS LE 22 DÉCEMBRE 1959

DISPOSTIFS SCÉNIQUES ET COSTUMES DE ANDRÉ ACQUART

MUSIQUE DE GEORGES DELERUE

RÉGIE DE JEAN NÉGRONI

DISTRIBUTION :

HENRI VIRLOGEUX (LE PÈRE)
ISAAC ALVAREZ (LE SCHMÜRTZ)
YVES PÉNEAU (LE VOISIN)
MADELEINE CHEMINAT (LA MÈRE)
DANY SAVAL (ZÉNOBIE)
ARMANDE NAVARRE (CRUCHE)



En haut à gauche :
LE VOISIN (*Yves Péneau*) : « Je la trouve charmante. Mon fils est un heureux gaillard. »

Au milieu :
PÈRE (*Henri Virlogeux*) : « Cruche... Vous n'oubliez rien ? »

Ci-contre :
CRUCHE (*Armande Navarre*) : « Tu n'es pas bien. Tu es en mauvaise santé. Tu présentes des symptômes avant-coureurs de désordres. Ton état ne semble pas satisfaisant. »

Page suivante :
MÈRE (*Madeleine Cheminat*) : « Chéri, tu mimes si bien. Mais parle, ne te borne pas à mimer. A quoi bon te priver d'un moyen d'expression dont tu as la maîtrise complète ? »

Photos Agnès VARDA



UN BORIS VIAN INSOLITE ET GRINÇANT

Boris Vian, ce touche-à-tout inspiré, revit plus que jamais dans sa pièce posthume, **Les Bâtisseurs d'Empire,** que Jean Vilar a eu l'heureuse idée de nous offrir, en cadeau de nouvelle année. Cette comédie insolite, grinçante et parodique, à la fois, est à la limite du pastiche du Ionesco de **Comment s'en débarrasser** ou du Beckett de **Fin de partie.** Mais, depuis **J'irai cracher sur vos tombes,** Boris Vian n'était-il pas un maître de la mystification ? Sa mort subite, peu après avoir terminé, dans l'isolement né de la maladie, **Les Bâtisseurs d'Empire,** apporte une tragique réponse à cette question.

Comment, en effet, ne pas identifier l'auteur à ses personnages, traqués d'étage en étage par un bruit infernal qui préfigure la fin du monde ? Mais la fin du monde, ne la portons-nous pas en nous-mêmes, soigneusement préparée et amoureusement attendue ? Tâchons, cependant, de résumer cette histoire à mourir debout. Papa, maman, la bonne (Cruche) et la jeune Zénobie sont victimes d'une hallucination collective. A peine sont-ils installés, tant bien que mal, dans un appartement, que le « schmürtz » — que que l'on ne nomme jamais mais qui est toujours là sous sa forme bestiale — se manifeste. Par un bruit terrifiant. Par une peur panique, ensuite, qui les oblige, tous, à se précipiter dans l'escalier qui relie un étage à l'autre et à s'installer dans l'appartement du dessus, toujours plus petit, toujours plus inconfortable, en oubliant, chaque fois, une partie du mobilier, du linge, ou de la famille...

De fil en aiguille, d'appartement en appartement, de peur en peur, le père finit par se retrouver, seul, dans la mansarde, sans escalier, sans porte, avec pour unique compagnon le « schmürtz » insensible et inévitable. Dans son inconscience emphatique, le père essaie bien de se persuader qu'il est maître de lui comme de l'univers, qu'il peut encore se défendre (contre qui ?), qu'il peut même attaquer. Il tire sur le « schmürtz ». Geste insensé. C'est lui qui est touché. Il ne lui reste plus qu'à se jeter par le balcon, dans le vide, tandis que le bruit sinistre monte, monte....

Tel est l'argument. Mais ce que le résumé ne donne pas, c'est l'humour noir dans lequel baigne toute la pièce, la suffisance du père, la bêtise de la mère, l'insolence de la fille, la faconde de la bonne. Comme il ne le dit pas, non plus, la performance d'acteur d'Henri Virlogeux (le père), la drôlerie d'Armande Navarre (Cruche), la grâce acidulée de Dany Saval (la fille), l'insignifiance remarquable de Madeleine Cheminat (la mère). Et la solidité de la régie de Jean Négroni, et l'efficacité de la musique de Georges Delerue et du décor d'André Acquart. Les « Bâtisseurs » de Boris Vian, bien que terriblement « destructeurs », constituent, en projection sur le théâtre de demain, une soirée enrichissante. Et constructive.

André CAMP.



ZÉNOBIE (*Dany Saval*) : « Moi, je veux redescendre. »

PÈRE (*Henri Virlogeux*) : « Calme-toi, ma bonne... Les enfants finissent toujours par quitter leurs parents. C'est la vie. »



Carmen. Ah ! Joseph ! Joseph n'ira jamais prendre une chambre ailleurs que chez moi... Non, il a peut-être été loger chez un ami... De toutes façons il reviendra, Joseph...

La mère. On dit ça, Carmen... et puis c'est comme le diamant, rien n'arrive comme on croyait... Je suis fatiguée. Pourquoi est-ce que Suzanne ne rentre pas ?... Dire qu'il a fallu qu'elle tombe sur le seul diamant qui avait un crapaud.

Carmen. Tout le monde a ses ennuis. Tenez, même de vieux clients me lâchent pour l'Hôtel du Levant. C'est depuis qu'ils ont repeint la façade... Mais les chambres sont plus petites qu'au Central et ils ont des ennuis avec la tuyauterie. Ça ne durera pas, je les verrai tous revenir... N'empêche qu'en attendant...

La mère, *toute à sa liste.* Péchel..., Provinski... J'arrive au bout.

(*Suzanne entre, chaussée de hauts talons qui résonnent sur le dallage, fardée, dans une robe de Carmen un peu criarde, à la main un sac à main usé. Elle est dans une fureur rentrée et toute proche des larmes.*)

La mère. D'où viens-tu, Suzanne ?

Suzanne. Des beaux quartiers.

La mère. Tu n'as pas vu Joseph ?

Suzanne. Non. Je n'ai rien vu. Rien et rien. Des palmiers dans des pots et des hommes dans des habits... et ils me regardaient tous, parce que... (*Elle commence à défaire sa robe avec rage. Elle lance son sac à main sur la table.*) ... je ne veux plus de ton sac à main, personne n'en a un comme ça.

Carmen, *pacifiante.* Ne pleure pas, ma colombe, ce n'est rien... Tu ne vas pas ôter cette robe dans le hall, tout de même... Viens, monte dans ma chambre..., je t'en passerai une autre, de robe, si celle-ci ne te plaît pas.

Suzanne. Je n'y retournerai plus..., je n'irai plus qu'au cinéma...

Carmen, *calmante.* Mais oui, ma belle, allez, viens... (*Elles vont monter. C'est la voix de la mère qui les arrête.*)

La mère, *subitement réveillée.* Suzanne, j'ai une idée, il faut que tu le retrouves.

Suzanne. Qui ? Joseph ?

La mère. Ne me parle pas de Joseph. Non..., ce crapaud, M. Jo.

Suzanne. M. Jo !

La mère. Tu lui dirais : « Je me suis trompée, j'aimerais mieux un autre diamant... » Sans engagement de ta part, bien entendu, sans aucun engagement... Enfin, tu inventerais quelque chose, je me fie à toi. Tu n'as qu'à le chercher. Il est quelque part en ville.

Suzanne. Non, je ne le chercherai pas.

La mère. Bon, eh bien ! c'est moi qui le chercherai... Quand je pense qu'on l'avait là, à portée de la main, et qu'on l'a laissé partir avec tous ses diamants, avec tous les cadeaux qu'il avait peut-être envie de te faire...

Burner, *appelant au loin.* Mademoiselle Carmen !

Carmen. Voilà, j'arrive. (*Elle se dirige vers Burner.*) Ah ! Monsieur Burner !... Vous voilà de retour. Ça fait plaisir de vous revoir ici !

Burner. De passage, comme d'habitude.

Carmen. Les affaires marchent ?

Burner. On se défend.

Carmen. Vous êtes là pour longtemps ?

Burner. Trois jours.

Carmen, *complice.* Et la perle rare, vous l'avez trouvée ? (*Elle l'entraîne plus au fond pour lui parler.*)

La mère. Tu pourrais le revoir une fois, une seule... Lui expliquer notre situation... Il comprendrait, j'en suis sûre.

Suzanne. Non, maman.

La mère. Une seule fois, et on serait tirés d'affaire.

Suzanne. Maman, je t'en supplie.

Carmen, *revenant à l'avant-scène.* C'est entendu, Monsieur Burner, je ferai de mon mieux. Vous prendrez la huit, comme d'habitude ?

Burner. Oui, Mademoiselle Carmen.

Carmen. Alors, voici la clef. (*Elle lui donne la clef.*)

Burner. Ne vous dérangez pas, Mademoiselle Carmen, je connais le chemin.

Carmen. A tout à l'heure, Monsieur Burner.

Carmen, *s'approchant de la mère.* Vous avez vu ce monsieur ? Un bon client de l'Hôtel Central, représentant d'une filature de Calcutta. Une situation stable. Il cherche à se marier, il donnerait trente mille de dot.

Suzanne. Trente mille ?

La mère. Moi, je préférerais renouer avec M. Jo. Lui, on le connaît, au moins. S'il faut tout recommencer encore une fois... (*Elle bâille et se laisse aller.*)

Carmen. Vous feriez mieux de monter. Vous dormiriez un peu...

La mère. Je n'ai pas sommeil. Il faut que je téléphone. (*Elle se dirige lourdement vers le téléphone.*)

Suzanne. Depuis le départ de Joseph, elle se bourre de pilules.

Carmen, *l'entraînant en avant-scène.* Viens par ici. J'ai des nouvelles.

Suzanne. Joseph ?

Carmen. Oui.

La mère. Allô ! Donnez-moi l'Hôtel de la Gare... Oui, place de la Gare.

Suzanne. Tu l'as vu ?

Carmen. Ce matin.

Suzanne. Où ?

Carmen. Rue du Théâtre..., avec une femme.

La mère. C'est au sujet de mon fils... Vous avez bien un registre des entrées... Appelez-moi le gérant...

Suzanne. Et après !... Ce n'est pas nouveau. Toutes les putains de la ville, il les transporte dans sa B 12.

Carmen. Celle-là n'était pas une putain. Et ils n'étaient pas dans la B 12, mais dans sa Delage à elle.

La mère. Allô ! J'ai demandé le gérant...

Suzanne. Et alors ? Il t'a parlé ?

Carmen. Il m'a dit : « Carmen, dis-leur que je ne peux pas venir encore, qu'elles ne s'inquiètent pas, que je reviendrai. »

La mère. Mais puisque je vous dis qu'il s'agit de mon fils, Monsieur... Allô !

Suzanne. Comment est-elle ?

Carmen. Belle, élégante. Riche sûrement.

Suzanne. Ah ! riche... Et lui ?

Carmen. Drôle, il est drôle. Il n'est pas comme d'habitude.

La mère, *raccroche avec bruit et recommence.* Allô ! La bijouterie Van Ruys..., c'est au sujet de mon fils.

CARMEN. Je ne pourrais pas te dire, mais ce n'est plus le même.

LA MÈRE, *au téléphone.* Excusez-moi, il s'agit d'un diamant...

SUZANNE. Il se fout bien de nous, Joseph.

CARMEN. Hé ! ma petite amande, c'est normal.

LA MÈRE. Vous ne l'avez même pas vu... Appelez-moi votre expert...

CARMEN. Tu verras quand ce sera ton tour.

LA MÈRE. Oui, oui, j'attends...

CARMEN. Seulement il ne faut pas te laisser dévorer par elle. Ses malheurs, après tout, ce ne sont pas les tiens, tu comprends ?

SUZANNE. Oui.

CARMEN. Non. Mais tu comprendras plus tard. Enfin, Joseph, au moins, lui, il a trouvé, j'en suis sûre.

LA MÈRE. C'est bien, je rappellerai dans une heure. (*Elle raccroche et va s'asseoir.*)

SUZANNE. Oh ! Joseph... ce n'est pas pareil, Joseph.

CARMEN. Mais si, c'est pareil, Joseph...

(*Burner descend de l'étage.*)

Ah ! Monsieur Burner...

BURNER. Je vous dépose la clef, Mademoiselle Carmen.

LA MÈRE. C'est à croire que tous les bijoutiers de la ville se sont donné le mot.

CARMEN. Permettez que je vous présente... C'est la jeune fille dont je vous ai parlé... Madame, voici M. Burner.

LA MÈRE. Vous... désirez vous marier ?

BURNER. Je suis l'un des représentants les plus estimés d'une usine de filature, Madame... Position stable, revenus nettement supérieurs à la moyenne... Toute ma vie j'ai attendu...

LA MÈRE. Vous aussi, mon Dieu...

BURNER. J'ai attendu la jeune fille idéale, pure, honnête, dont je ferais ma compagne et ma collaboratrice et... la mère de mes enfants.

LA MÈRE. Oui, oui... Ainsi, vous vendez du fil ?

BURNER. Oui... Je représente une usine de filature à Calcutta.

LA MÈRE. Vous avez de la veine d'avoir réussi. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Et vous avez l'intention de vous marier ?

BURNER. Oui.

LA MÈRE, *à mi-voix, retombant dans son idée fixe.* Peut-être qu'il est mort, tout de même... Pourquoi ne serait-il pas mort ?...

SUZANNE. A force d'attendre comme ça, vous devez être de moins en moins difficile.

BURNER. Au contraire... (*Sourire aimable.*) ... De plus en plus difficile.

LA MÈRE. Sous un tram..., quelque chose me dit qu'il est sous un tram.

SUZANNE. Sous un tram ! Penses-tu. Ça je peux te jurer que non. Là où il est, il est plus heureux que toi, n'aie pas peur.

BURNER. J'adore les toutes jeunes filles, c'est si vif, si gai...

LA MÈRE, *essayant en vain de prendre un peu d'intérêt.* Ainsi, vous vendez du fil ?

BURNER, *désorienté.* Oui. Je prends de grosses commandes dans le monde entier pour le compte de cette usine de Calcutta dont je vous ai déjà parlé.

SUZANNE, *avec un vague espoir.* Mais alors, vous êtes toujours en voyage ?

BURNER, *aimable.* La maison assure le transport de ses agents accompagnés de leurs épouses.

SUZANNE. Ah !... Accompagnés de leurs épouses.

LA MÈRE. C'est tout de même un drôle de métier... Vendre du fil, toujours du fil... Moi, je ne sais pas... Enfin, Joseph aurait peut-être une opinion... Donne-moi mes pilules, Suzanne, je suis fatiguée...

SUZANNE. Non. Ce soir. Tu en auras ce soir.

BURNER, *tandis que la mère somnole à demi.* Madame votre mère est souffrante ?

SUZANNE. Elle attend que mon frère revienne, ça la rend malade. Il est parti quelque part avec une femme.

BURNER. Oh ! laisser ainsi sa mère !... Jamais je n'aurais été capable de ça... Il est vrai que ma mère, c'est une sainte.

SUZANNE. La mienne, non. Moi, à la place de Joseph, j'en aurais fait autant. Mais dites donc, si vous pensez que c'est une sainte, il faudrait le lui prouver.

BURNER. Lui prouver ? Mais je le lui prouve.

SUZANNE. Il faudrait lui faire un cadeau, un beau cadeau une fois pour toutes. Après vous seriez tranquille.

BURNER. Je ne comprends pas... Et pourquoi tranquille ?

SUZANNE. Vous pourriez lui donner une belle bague, ensuite ce ne serait plus la peine de rien lui donner.

BURNER. Une bague ? Pourquoi une bague ?

SUZANNE. Je dis par exemple une bague.

BURNER. Ma mère n'aime pas les bijoux. Tous les ans je lui achète un terrain dans le Sud anglais, et c'est ce qui lui fait le plus plaisir.

SUZANNE, *sur le ton de Joseph.* Moi je préfère les diams. Les terrains, vous savez, c'est souvent de la merde.

BURNER. Oh !...

LA MÈRE, *se réveillant.* Il n'est pas venu ?

SUZANNE. Qui ?

LA MÈRE. Joseph.

SUZANNE. Non. Mais M. Burner est toujours là.

LA MÈRE. Alors, Monsieur, vous...

BURNER, *résigné.* Oui, je représente une usine de filature à...

LA MÈRE, *dans un élan d'humour.* A Calcutta. Je sais. Non. J'allais vous demander si réellement vous aviez l'intention d'épouser ma fille.

BURNER *gêné, mais patient.* C'est exact, Mademoiselle est charmante..., un peu fruste, n'est-ce pas, une belle petite plante sauvage.

LA MÈRE. C'est bizarre, je n'ai pas d'avis.

BURNER. Il y a longtemps que je cherche, mais, comme on dit, tout vient à point à qui sait attendre.

LA MÈRE. Au fond, je ne suis ni pour, ni contre, c'est ça qui est curieux.

BURNER. J'aimerais assez, si c'était possible, être fixé avant mon départ.

LA MÈRE. Je vais y réfléchir.

(*Sonnerie.*)

CARMEN. Monsieur Burner, au téléphone !

BURNER. Excusez-moi... (*Il entre dans la cabine téléphonique.*)

LA MÈRE. Tu as un avis sur lui ?

SUZANNE, *s'accroupit près de sa mère.* Je préfère un chasseur. (*La mère ne répond pas.*) Et puis je partirai pour toujours.

LA MÈRE. Pour toujours ?

SUZANNE. Pour... trois ans.

LA MÈRE. Mais si Joseph ne revient pas ?

SUZANNE. Joseph reviendra... Et puis même... je préfère un chasseur.

(*La mère sourit, se détend, lui caresse les cheveux.*)

LA MÈRE. Pourquoi toujours un chasseur ?

SUZANNE. Je ne sais pas.

LA MÈRE. Quand même, un chasseur, tu pourras l'avoir. (*Elle bâille, se lève.*) Je monte me coucher. Demain je lui parlerai.

SUZANNE. Non. Je peux le faire.

(*La mère sort. Burner revient.*)

BURNER. On n'est jamais tranquille avec ce téléphone.

SUZANNE, *soudain très coquette.* Alors, je vous plais ?

BURNER, *dérouté.* Les jeunes filles, je l'ai toujours dit, c'est la meilleure et la pire des choses.

SUZANNE. Je ne vous parle pas des jeunes filles, je vous parle de moi !

BURNER. Délicieuse et piquante..., piquante ! (*Il s'approche d'elle, peut-être pour l'embrasser.*) Comment vous appelez-vous ?

SUZANNE. Suzanne.

BURNER. Suzanne !... (*Il lui prend la taille.*)

SUZANNE, *sans le regarder et sans coquetterie.* Vous la trouvez comment, ma taille ?

BURNER. Mais... je la trouve belle... Vous êtes belle, Suzanne.

SUZANNE, *même jeu.* Et mes jambes, elles sont belles ?

BURNER. Je..., mais oui... oh ! mon Dieu, je ne sais plus où j'en suis.

SUZANNE, *même jeu.* Et mes seins, là, comment ils sont, mes seins ?

BURNER. Tu as de beaux seins, Suzanne. Je t'aime.

SUZANNE. Comment vous dites ?

BURNER. Je t'aime.

SUZANNE, *se dégage vivement.* J'avais envie de me l'entendre dire, c'est tout.

BURNER. Mais je... je ne comprends plus.

SUZANNE. C'est comme ça. Je voulais qu'on me le dise une fois. Mais pour le mariage, c'est non.

BURNER, *reculant vers les étages.* Mais voyons, jamais je n'ai vu... Vous êtes une..., c'est horrible et moi qui croyais... (*Il voit la pancarte pendue au bureau de la réception : « A vendre magnifique diamant. »*) C'est à vous, ça ? C'était ça ?

SUZANNE. Oui, c'était ça.

BURNER, *suffoqué.* Oh !... Oh !... Quelle honte... Vous êtes... vous êtes un monstre. (*Il sort.*)

CARMEN, *arrive en courant, se précipite au bureau, tire une clef, ouvre un tiroir et saisit le diamant.* Joseph est là devant la porte. Il attend. Il l'a vendu !

SUZANNE. Vendu ! A qui ?

CARMEN. Je ne sais pas. A cette femme, sans doute.

SUZANNE. Il repart ?

CARMEN. Pour deux jours. Puis il revient vous prendre. Vous repartez tous les trois jeudi pour Banté. (*Elle sort rapidement.*)

SUZANNE, *exaspérée, près des larmes.* Et si je n'ai pas envie de partir, moi ! Je me plais bien ici, moi ! Jamais je ne me suis autant plu quelque part !

CARMEN, *revenant avec une liasse de billets.* Tiens, montre-lui l'argent, à ta mère. C'est une chance, hein ?

SUZANNE, *morne, les billets en main.* Oui.

CARMEN. Et dis-lui qu'elle règle toutes ses affaires d'ici jeudi.

SUZANNE, *allant lentement vers l'escalier.* Vingt mille francs... Je n'aurais jamais cru que ça pouvait ne pas faire plaisir d'avoir ça entre les mains...

On entend la voix off de Joseph avant le début du sixième tableau.

VOIX DE JOSEPH, *très simple, presque chuchoté.* C'est au cinéma que je l'ai rencontrée. Depuis quelque temps, j'aimais moins le cinéma. Il me semblait toujours que j'avais quelque chose de mieux à faire, mais je ne trouvais pas ce que c'était. Elle est arrivée en retard, elle s'est assise à côté de moi. J'ai pensé : « Tiens, voilà une femme à côté de moi. » C'est tout. Je regardais le film. Elle a tiré un paquet de cigarettes de son sac. C'était des 555. Elle m'en a offert une et elle m'a demandé du feu. J'ai allumé une allumette et je la lui ai tendue. Alors j'ai vu ses mains, et aussi ses yeux. Elle me regardait. Sa bouche était rouge, du même rouge que ses ongles. Comme si elle avait été blessée aux doigts et à la bouche et que c'était son sang que je voyais, un peu l'intérieur de son corps. Alors j'ai eu très envie de coucher avec elle. Elle m'a dit qu'elle était à la colonie depuis deux ans. Elle était riche, elle s'y ennuyait beaucoup, beaucoup. J'ai pris sa main dans la mienne : si mince, j'en faisais le tour avec deux doigts, et souple, souple, une nageoire. Et tellement douce et soignée qu'elle donnait envie de l'abîmer. En sortant du cinéma on a pris sa Delage, on est allé boire de l'alcool dans une boîte. Tout le monde la regardait. Elle était très belle, avec des yeux très clairs. On aurait dit qu'elle était aveugle. Lorsque ce n'était pas moi qu'elle regardait, elle paraissait ne rien voir. Il me semblait que j'étais devenu intelligent en une nuit. Intelligent et cruel, à force de la désirer comme jamais je n'avais désiré une femme.
Je l'embrassais par-dessus les verres sur la table. J'ai pensé aux agents de Kam. Je me suis dit qu'un jour il me faudrait les connaître de très près, qu'il me faudrait entrer dans leur combine, connaître cette saloperie sans en souffrir, et garder toute ma méchanceté pour mieux les tuer. J'ai pensé à toi, à la mère, et je me suis dit que c'était fini, de toi et d'elle. Que je m'en irais. Elle se penchait en avant et on s'embrassait. Complètement décoiffée, les lèvres pâles, elle n'était plus belle que pour moi seul qui avais mangé son rouge et qui l'avait décoiffée. On a marché en tremblant jusqu'à la Delage. C'est là qu'on a fait l'amour, dans l'auto, sous la boîte de nuit. Au-dessus de nos têtes l'orchestre jouait toujours et on entendait le piétinement des danseurs.

(*On entend « Ramona » sur un rythme trépidant, puis plus lent, très lent et assourdi au début du 6e tableau.*)

tableau 6

Le Caporal est seul dans le bungalow. Il balaye. De temps en temps il examine le toit d'où tombe la vermine.

Suzanne entre, regarde faire un moment le Caporal.

SUZANNE. Qu'est-ce que tu ramasses là, Caporal ?

LE CAPORAL. Vermine. Descend de là-haut.

SUZANNE, *sans chercher à se faire entendre.* Le chaume est pourri.

LE CAPORAL. Tombent partout... cheveux, jarres, café

SUZANNE. Ça devait arriver.

LE CAPORAL. Faut balayer tout le temps.

SUZANNE, *au Caporal.* Laisse, Caporal, va, ça suffit... on s'en moque qu'il y ait des vers.

LE CAPORAL, *sortant.* Revenir balayer plus tard. (*Fausse sortie.*) La maman réveillée ?

(*Suzanne fait non de la tête. Le Caporal sort. Suzanne se dirige vers la cabine de douche. Elle est fermée à clef.*)

SUZANNE. Joseph ! Tu n'as pas encore fini ?

JOSEPH, *de la cabine.* Je me rase.

SUZANNE. Tu y mets le temps...

(*Joseph sort, propre, correctement habillé, mais l'air fatigué et absent. Suzanne le suit des yeux un moment.*)

Tu portes des cravates maintenant ?

JOSEPH, *absent.* Oui.

SUZANNE. Qu'est-ce que tu regardes ?

JOSEPH, *toujours gentil et distant.* Rien.

SUZANNE. Regarde-moi.

JOSEPH, *la regarde, mais comme s'il ne la voyait pas.* Il faudra lui expliquer, toi...

SUZANNE, *exaspérée.* Joseph, je t'ai dit de me regarder. Et les vers tu les as vus ? Ça pleut du toit. Tout est pourri. Qu'est-ce qu'il y a à expliquer ?

JOSEPH. Ecoute, Suzanne, je n'aurais pas cru que ça pouvait m'arriver, mais c'est comme ça. Et maintenant je sais que j'étais né pour ça, pour rien d'autre.

SUZANNE. Alors, c'était vrai, ce qu'elle disait Carmen ?

JOSEPH. Qu'est-ce qu'elle disait ?

SUZANNE. Que tu avais trouvé une femme et que tu n'était plus le même qu'avant.

JOSEPH. Tu expliqueras à maman, Suzanne. Moi, je pars, je ne suis plus un enfant, c'est fini. Et nous, il ne faut pas qu'on vive comme elle. Surtout pas. A attendre, à espérer, à faire des barrages qui s'écroulent. Moi, je pars parce que j'aime une femme et quand je suis auprès d'elle, j'oublie tout le reste. (*Un temps.*) Non, ce n'est pas vrai... la mère je ne peux pas l'oublier, je ne l'oublierai jamais. Ce serait comme si j'oubliais qui je suis. Mais vivre avec elle, ça je ne peux plus. Et il faut que je sois méchant... ça aussi, tu comprends ?

SUZANNE. Oui, Joseph.

JOSEPH. Elle va venir me chercher en voiture. Bientôt. Je lui avais demandé dix jours, rien que dix jours ici.

SUZANNE. Pourquoi ?

JOSEPH. Je ne sais pas. Il fallait que je revoie tout ça encore une fois, pour être sûr...

SUZANNE. Tu n'as rien dit à maman ?

JOSEPH. Ça ne sert à rien. Elle le sait bien que je pars.

SUZANNE. Peut-être ce soir, Joseph... déjà ce soir, tu crois ?

JOSEPH. Peut-être, oui. Ecoute il y a une chose que je veux te montrer avant de partir.

SUZANNE. Quoi ?

JOSEPH. Une lettre. Oui, une lettre d'elle aux agents de Kam.

SUZANNE. Tu ne l'as pas envoyée ?

JOSEPH. Non. Celle-la, je la garde. La dernière, tu comprends. Maintenant elle n'en écrira plus.

(*Il passe directement sur un ton monocorde, et sans aucun « effet », à la lecture de la lettre.*) « Monsieur l'agent cadastral, Je m'excuse de vous écrire encore... le seul espoir qui me reste c'est qu'une fois, une seule fois, vous réussissiez à lire une de mes lettres...

« Ce que je vous demande, vous le savez, c'est très peu de chose : l'accord en concession définitive des cinq hectares du haut, les seuls qui soient cultivables. Vous m'avez vendu, contre quinze ans de ma vie, un désert de sel et d'eau. Dans chacune de mes lettres, je vous le rappelle, c'est que je ne m'habituerai jamais à votre vilenie. Jusqu'à mon dernier souffle je vous redirai mot par mot tout ce que vous m'avez fait, tout ce que vous faites chaque jour à d'autres que moi, et cela dans la tranquillité, dans l'honorabilité. Je sais votre puissance et que vous tenez la plaine entre vos mains. Je sais aussi que toute la connaissance que j'ai de votre ignominie ne me servirait à rien si j'étais seule à l'avoir. Alors ce que je m'efforce de faire, sur cette concession inutilisable, c'est d'expliquer qui vous êtes aux paysans de la plaine, d'expliquer dans le détail votre méthode et pourquoi et comment vous l'appliquez. Je parle au Caporal, à d'autres, à tous ceux qui sont venus faire les barrages avec moi. Quand un petit enfant meurt, je leur dis : « Voilà qui ferait plaisir à ces chiens du cadastre de Kam. » — « Pourquoi ? » demandent-ils. Et je leur dis que plus il mourra d'enfants dans la plaine, plus la plaine se dépeuplera et plus votre mainmise sur la plaine se renforcera. Je ne leur dis, comme vous voyez, que la vérité, et devant un petit enfant mort je la leur dois bien. Vous ne le savez peut-être pas, mais il meurt tellement d'enfants qu'on les enterre à même la boue des rizières, ce qui fait que ces terres que vous convoitez et que vous leur enlevez, les seules terres douces de la plaine, sont grouillantes de cadavres d'enfants...

« ... Je suis vraiment très pauvre maintenant et mon fils, dégoûté de tant de misère, va probablement me quitter pour toujours... Alors, il faut m'accorder ces cinq hectares, ou bien un jour on retrouvera vos cadavres dans les fossés qui longent la piste, car il faut bien vivre de quelque chose et si ce n'est pas de l'espoir, même très vague, de nouveaux barrages, ce sera de cadavres, même des méprisables cadavres des agents cadastraux de Kam... »

SUZANNE. Attention. La voilà.

(*La mère entre. Elle a vieilli, mais pour l'instant elle joue l'optimisme.*)

LA MÈRE. Il n'y a pas de lettre ?

SUZANNE. Non. Rien.

LA MÈRE. C'est égal, ils finiront bien par le savoir, au cadastre, que j'ai payé tous les arriérés d'intérêt. Ça fera le meilleur effet.

SUZANNE, *ailleurs.* Oui.

LA MÈRE. Oh ! je sais bien que ça les ennuie de me donner la pleine propriété des cinq hectares, mais il faudra bien qu'ils y arrivent. Je suis dans mon droit.

SUZANNE. Ne parle donc pas toujours de tes droits, maman. Pour finir, tu n'as jamais droit à rien.

(*La mère fait un mouvement pour frapper Suzanne. Suzann lui prend la main et l'immobilise sans rien dire. La mère la regarde, hausse les épaules et renonce. Puis, elle reprend plus bas.*)

Si c'est mon droit, je l'aurai. Surtout maintenant que j'ai régularisé ma situation à la banque. Qu'est-ce que tu en penses, Joseph ? (*Joseph se tait et ne la regarde pas.*) Toutes les dettes payées, c'est quelque chose ça. J'ai toujours aimé les situations

nettes... Tu es sûre qu'il n'y a pas de lettre de Kam ou de la banque ?

SUZANNE. Mais non, il n'y en a pas. On n'en reçoit jamais.

LA MÈRE, *s'affaissant peu à peu.* Peut-être que j'aurais mieux fait de le garder tout cet argent... Je croyais qu'après ça ils allaient me prêter une cinquantaine de mille francs au moins... Ils m'ont tout pris. J'ai tout payé, et je n'ai plus rien... Vous avez raison, je suis une imbécile, une vieille folle !

SUZANNE. Tais-toi, maman.

LA MÈRE, *pleurant.* Si, si, une vieille folle... Quand je pense que Joseph a de si mauvaises dents...

JOSEPH. Ne t'en fais pas pour mes dents. Arrête de pleurer.

LE CAPORAL, *entrant avec le balai.* ...

LA MÈRE. J'irai à Kam. Oui, j'irai. Pour les insulter. Une dernière fois.

LE CAPORAL. Madame... quoi faire pour semis ? Mettre tout partout ?

LA MÈRE. Non, non, juste les cinq hectares là autour.

LE CAPORAL. Marée de juillet pas inonder cette année. Les paysans ils ont dit : marée de juillet pas forte, rien abîmer.

LA MÈRE. On croit ça tous les ans. Les cinq hectares et c'est tout ! Ça fait quatre ans que je jette des semis en pâture au Pacifique. Ça suffit. D'ailleurs, je n'ai plus un centime.

(*Le Caporal sort.*)

Plus un centime, rien, rien... (*Elle fait des yeux le tour de la pièce.*) A moins que... à moins qu'on ne se décide à liquider le phono de M. Jo ? Ecoute, Joseph, ça fait longtemps que j'y pense. Dans notre situation, un phono c'est déjà beaucoup, mais deux phonos, alors ça, personne ne le croirait... Et puis, ne discute pas, c'est décidé, je vends ce phono. Avec l'argent, je pars pour Kam huit jours, pour les insulter tout mon saoul !...

JOSEPH, *il sort quelques billets de sa poche et les tend à la mère.* Tiens, je l'ai vendu ce matin. Au père Bart. Ça valait le double, mais je n'ai pas pu en tirer plus.

LA MÈRE, *écrasée.* Joseph... tu l'as vendu !

JOSEPH. Ce n'est pas ce que tu voulais ?

LA MÈRE. Tu as vendu le phono, toi !... Alors c'est vrai tu pars... (*Dans un cri.*) Suzanne, il a vendu le phono...

JOSEPH. Je l'ai vendu pour qu'il n'y ait plus rien à vendre ici. Et si je pouvais brûler le bungalow, je te jure que je le brûlerais...

LA MÈRE, *regardant les billets.* Je n'irai pas à Kam. Je n'irai pas voir ces chiens du cadastre. Cet argent-là, je vais le garder.

JOSEPH, *doucement.* Garde-le. C'est ce qu'il y a de mieux.

LA MÈRE. Oui, ça ne servirait à rien d'aller à Kam. Je vais le garder pour moi. (*Pleurant.*) Pour moi seule, pour une fois, pour moi seule...

JOSEPH, *avec douceur.* Assez, maman. Ne recommence pas. Tiens, d'ailleurs, il y a encore quelque chose à vendre. (*Il sort de sa poche le diamant et le lui tend.*)

SUZANNE. Le diamant !...

LA MÈRE, *accablée, sans le prendre.* Le même, le crapaud !...

SUZANNE. Joseph !...

JOSEPH, *attendant avec patience que la mère le prenne.* On me l'a rendu, après me l'avoir acheté. Ne cherche pas à comprendre.

SUZANNE, *bas à Joseph.* C'est elle, Joseph ?

JOSEPH. Oui.

(*La mère tend enfin la main, prend le diamant et recommence doucement à pleurer.*)

SUZANNE. Pourquoi pleures-tu encore ? On le revendra.

LA MÈRE. Justement ça va recommencer... Il va falloir tout recommencer.

SUZANNE. Ne te plains pas !...

LA MÈRE. Je ne me plains pas... C'est seulement que je n'ai plus la force de recommencer encore une fois.

LE CAPORAL, *entrant avec le balai et une pelle.* Brûler sale vermine. Grand feu tout nettoyer.

LA MÈRE, *sort de son cou la ficelle où est pendue la clef de la réserve et y attache le diamant.* Comme ça, au moins, je ne le verrai pas.

(*Le Caporal regarde le diamant de tous ses yeux avant qu'il ne disparaisse.*)

Il me dégoûte à la fin, ce crapaud.
(*Les enfants se taisent.*)
Il fait nuit déjà. Allume, Suzanne.

(*A ce moment, par la fenêtre, passe le long pinceau d'un phare de voiture. Obscurité. Un long coup de klaxon. Joseph fait un bond comme s'il avait reçu une décharge dans le corps. Il sort en courant. La mère se lève lentement et va s'étendre avec précaution sur la chaise longue.*)

LA MÈRE. Ça y est. Maintenant, ça y est.

SUZANNE. On ne l'a même pas entendue arriver.

LA MÈRE, *un long moment, elle a l'air de somnoler.* Mets-moi la couverture. J'ai froid.

(*Joseph rentre, les yeux brillants, le visage en sueur. Une sorte de grand rire irrépressible. Il est arrivé en courant. Il s'arrête devant la mère.*)

JOSEPH. Je m'en vais. Je ne peux pas faire autrement.

LA MÈRE, *lève les yeux sur lui et avec calme.* Pars, Joseph.

JOSEPH. Je reviendrai... Bon Dieu, oui, je reviendrai, je le jure...

LA MÈRE. Ne dis rien. Ne parle pas.

(*A ce moment les pinceaux des phares tournent dans la pièce, éclairant Joseph qui rit toujours du même rire silencieux. La voiture, dehors, est en train de tourner sur la piste. Elle s'immobilise. Les phares s'éteignent.*)

JOSEPH. Je reviendrai, maman. Je laisse tout ici, même mes fusils.

LA MÈRE. Les fusils, tu n'en as plus besoin. Pars, Joseph.

(*Elle ferme à nouveau les yeux. Joseph la prend par les épaules et la secoue.*)

JOSEPH. Puisque je te le jure... même si je voulais te laisser, je ne pourrais pas.

LA MÈRE. Embrasse-moi, Joseph. Et pars.

JOSEPH, *à Suzanne.* Dis-le-lui, toi, que je reviendrai.

SUZANNE, *docile.* Ne t'en fais pas, maman, il reviendra.

LA MÈRE. Pars, Joseph.

(*Joseph monte en courant vers les chambres. Il revient rapidement avec un petit paquet de vêtements et des espadrilles à la main. Il va à la mère, l'embrasse avec violence. Il regarde un instant Suzanne, sans aller vers elle. Puis il sort brusquement. Les phares, quelques secondes après, s'allument. L'auto démarre doucement. La lumière des phares tremble, puis disparaît. Silence absolu. Rien que la respiration de la mère, rauque et désordonnée.*)

LE CAPORAL, *il entre avec un bol de riz et du poisson.* Voilà poisson avec riz... il faut manger...

(Comme personne ne songe à prendre les plats, il les dépose doucement sur une table. Il sort chercher la lampe à acétylène qu'il allume. Puis donne rapidement quelques coups de balai en silence. Il va enfin s'accroupir dans un coin et ne dit plus rien. Il fixe de loin la mère.)

LA MÈRE. Suzanne... Tu es là ?

SUZANNE. Oui. Je vais t'apporter du café et tes pilules. *(Elle y va et rapporte un bol.)* Tiens, bois. C'est tout de même moins terrible que s'il était mort.

LA MÈRE. Je ne me plains pas... Il n'avait plus rien à faire ici... J'ai beau chercher... plus rien.

SUZANNE. Il reviendra de temps en temps.

LA MÈRE, *parlant avec effort, comme si elle allait vomir.* Ce qui est terrible, tu vois, terrible... c'est qu'il n'a aucune instruction. Alors, je ne vois pas ce qu'il peut faire... Je ne vois rien.

SUZANNE. Elle l'aidera.

LA MÈRE. Il la quittera. Il partira toujours de partout comme il est parti de toutes les écoles où je l'ai mis. C'est avec moi qu'il sera resté le plus.

SUZANNE. Viens dans ta chambre. Je vais t'aider à te déshabiller.

(Elle aide sa mère à se soulever. Une fois debout, la mère avance puis s'arrête plein centre, écartant Suzanne du bras. Elle est à bout, proche des sanglots.)

LA MÈRE. Ce qu'il aurait fallu, c'est qu'il me fiche un coup de chevrotine avant de partir... Il sait si bien le faire... Un coup de chevrotine et c'était fini...

(Elle va s'affaisser. Suzanne la retient. Le Caporal accourt pour l'aider.)

tableau 7

Quelques jours plus tard. L'intérieur du bungalow. Le Caporal est accroupi dans un coin. Agosti entre et appelle du seuil.

AGOSTI. Suzanne, Suzanne !...

(Il écrase quelques vers, les repousse du pied, contemple le chaume. Constate que les vers sont tombés dans divers récipients.)

SUZANNE. Bonjour, Agosti. Maman est plus mal.

AGOSTI. C'est à cause de Joseph ? Il est parti avec cette femme ?

SUZANNE. Oui. Maman voulait te parler au sujet de ce diamant.

AGOSTI. Fais voir... Vous l'avez récupéré ?

SUZANNE. Oui.

AGOSTI. Après l'avoir vendu ?

SUZANNE. Oui... c'est Joseph... Une combine à Joseph. La mère pense que tu pourrais le vendre au père Bart.

AGOSTI. D'où ça vient exactement ?

SUZANNE, *elle rit.* C'est quelqu'un qui me l'a donné.

AGOSTI. Le type à la Léon-Bollée ?

SUZANNE. Bien sûr, qui veux-tu d'autre ?

AGOSTI. Hé bien, dis donc...

SUZANNE, *riant.* Je ne couchais pas avec lui, tu sais.

AGOSTI, *riant.* Oui, oui...

SUZANNE, *avec toujours le même rire, légèrement provocant.* Il croyait que je coucherais avec lui. Ce n'est pas pareil.

AGOSTI, *sérieux, il fait encore sauter le diamant dans sa main, puis le rempoche.* Combien vous en voulez ?

SUZANNE. Elle a dit : 10.000... Ça en vaut plus, mais maintenant tout lui est égal.

AGOSTI. D'accord pour 10.000. Je m'arrangerai avec le père Bart... *(Un léger temps.)* Tu es libre, maintenant ? Tu n'as rien de spécial à faire ?

SUZANNE. Non. Seulement m'asseoir au pont pour guetter les autos sur la piste.

AGOSTI. Toujours pareil, alors ?

SUZANNE. Je veux m'en aller.

AGOSTI. Avec n'importe qui ?

SUZANNE. N'importe qui, oui... Je verrai après.

AGOSTI. Et ta mère ?

SUZANNE, *butée.* Si quelqu'un voulait m'emmener, je partirais. Je partirais quand même, tout de suite.

AGOSTI, *un léger temps.* Tu viens ? Ça me ferait plaisir de te montrer ma plantation d'ananas.

SUZANNE. Je veux bien.

AGOSTI. Comme ça, tu n'auras pas besoin d'attendre près du pont.

SUZANNE. Ce n'est pas toi que j'attends.

AGOSTI. Tu n'en sais rien.

SUZANNE. Fais comme tu veux.

(Il l'entoure d'un bras, et la dirige lentement vers le dehors.)

AGOSTI. Viens. On sera de retour avant la nuit.

(Un temps. La lumière décroît. Le Caporal met un peu d'ordre, puis retourne s'accroupir dans son coin.)

LA MÈRE. Suzanne, Suzanne !... *(Elle descend. Paraît défaite, vieillie, enroulée dans une vague robe de chambre, ayant perdu tout souci d'elle-même. Elle appelle encore une fois.)* Suzanne ! *(Un temps.)* Caporal !

(Le Caporal se relève en sursaut dans son coin.)

Où est-elle, Suzanne ?

LE CAPORAL. Partie, avec fils Agosti.

LA MÈRE. Ah !... le fils Agosti. *(Pour elle-même.)* Agosti... pourquoi pas ? *(Elle hausse les épaules, va s'installer sur la chaise longue. Le Caporal entoure ses jambes d'une couverture.)* Et puis d'ici je pourrai regarder les rizières.

LE CAPORAL, *approuvant avec joie.* Oui, oui, venir voir les rizières. *(Il désigne le fond de la scène.)*

LA MÈRE. Pas maintenant. Je me relèverai tout à l'heure pour les voir.

LE CAPORAL. Beau temps. Belle récolte.

LA MÈRE. Ça m'est égal. Je ne la verrai pas, la récolte.

LE CAPORAL. Repiquer les cinq hectares bientôt si y a pluie.

LA MÈRE, *sans s'occuper du Caporal.* Je partirai. Parfaitement. Avec l'argent du diamant... Ou bien, je ne partirai pas... Je crois que je vais dormir... J'aurais mieux fait de ne pas bouger de mon lit. Là-haut, je ne l'attendais plus. Je n'attendais plus rien. *(Un temps. Au Caporal.)* Ecoute, la récolte de riz, tu pourras toujours la vendre sur pied. Ça te permettra de chercher du travail ailleurs.

LE CAPORAL. Vendre ?

LA MÈRE. Oui, vendre.

LE CAPORAL. Et manger alors ?

LA MÈRE, *geste d'impuissance.* Je ne peux plus rien. Je ne peux plus rien pour toi, Caporal... Pour personne.

(*Le Caporal prend le balai et balaye. La mère s'endort. Il fredonne en balayant. Il vient la voir dormir, arrange un coin de la couverture. Va chercher à la cuisine un bol de riz et le place à portée de la mère. Il va à la fenêtre du fond, fait des signaux signifiant qu'il ne vient pas. Va enfin s'accroupir assez loin de la mère, mais de façon à la surveiller. Il la regarde. Elle dort. Noir sur la scène. Bruit du ressac.*)

SUZANNE, *entrant, à Agosti.* On va monter la voir, si tu veux, Agosti...

(*Le Caporal s'est levé rapidement. Il leur fait signe de se taire, désignant le coin où dort la mère. Suzanne et Agosti s'approchent sans bruit. Le Caporal sort.*)

SUZANNE, *à voix basse.* Pourquoi est-elle descendue ?

AGOSTI, *de même.* Elle va peut-être mieux.

SUZANNE. Je ne crois pas.

AGOSTI. Tu lui donnes des médicaments ?

SUZANNE. Toutes les trois heures.

AGOSTI, *la prend dans ses bras.* Suzanne...

SUZANNE. Oui.

AGOSTI. Tu préfères que ce soit arrivé, ou tu préférerais pas ?

SUZANNE. Je préfère.

AGOSTI, *avec douceur.* Tu as les pieds blancs de poussière. Donne, je vais te les essuyer. Pourquoi es-tu toujours pieds nus ? Tu n'as pas eu mal sur la route ?

SUZANNE. Non. Et puis je l'ai bien voulu.

AGOSTI, *souriant.* Tu aurais suivi le premier venu, hein ?

SUZANNE. Oui. Je crois.

AGOSTI. Ce qu'on peut être fauchés, tout de même.

SUZANNE. Oui.

AGOSTI. N'empêche, le type à la Léon-Bollée, il ne t'avait pas eue.

SUZANNE. Avec lui, je n'aurais jamais pu.

AGOSTI. Moi, je n'ai pas de diamant à te donner.

SUZANNE, *dans un soudain désespoir.* Oh ! Agosti, il ne fallait pas me ramener. Il fallait me laisser n'importe où, dans le champ d'ananas, dans la forêt...

AGOSTI. C'est vrai que ce n'est pas drôle pour toi.

SUZANNE. Je ne regrette rien, tu sais. Je suis contente que ça soit arrivé. (*Regardant vers la mère.*) Elle se réveille.

(*Ils s'approchent.*)

LA MÈRE. Ah ! vous voilà. Bonjour, Agosti.

SUZANNE. Pourquoi es-tu descendue, maman ?

LA MÈRE, *hausse les épaules.* Je dors aussi bien ici. Et puis, ça fait plaisir au Caporal.

AGOSTI. Il ne faut pas vous en faire tellement pour Joseph.

LA MÈRE. Je ne m'en fais pas. C'est autre chose. L'ennui c'est qu'il fasse tant de fautes d'orthographe. Ça me rend malade. Suzanne en fait aussi, mais tout de même moins, nettement moins.

AGOSTI. Rappelez-vous l'autre, avec sa Léon-Bollée... sûrement qu'il ne faisait pas de faute d'orthographe, celui-là. N'empêche, ça n'était qu'un pauvre type...

LA MÈRE. Tu parles comme Joseph. Bien sûr il n'était pas beau, M. Jo, mais ce n'était pas un mauvais garçon, pas méchant.

SUZANNE. Agosti va vendre le diamant au père Bart.

LA MÈRE, *suivant son idée fixe, avec un sursaut de la même vieille colère de toujours.* Un garçon qui est incapable d'écrire convenablement une lettre, c'est comme s'il lui manquait, je ne sais pas moi, un bras, par exemple...

SUZANNE. Pour ce que ça t'a servi à toi de leur écrire pendant quatre ans, aux agents de Kam... Un coup de chevrotine tiré en l'air ça a fait plus d'effet que toutes tes lettres.

LA MÈRE, *dans une grande agitation.* Vous ne pouvez pas comprendre. Tirer des coups de chevrotine, ça, tout le monde en est capable. Mais pour se défendre contre les salauds, c'est autre chose... Joseph se fera rouler par tous les salauds. Quand je pense à ça, c'est pire que s'il était mort.

AGOSTI. Et il faut quoi pour se défendre, à votre avis, quoi au juste ?

LA MÈRE, *un temps. Faiblement.* Je ne sais pas, moi. Je ne l'ai pas trouvé non plus. (*Elle ferme les yeux, épuisée. Un temps.*) Joseph a eu raison de partir. Ce n'est pas à cause de lui que je reste comme ça couchée à dormir tout le temps.

SUZANNE. C'est à cause de quoi, alors ?

LA MÈRE, *impuissante et exaspérée.* Oh !... c'est qu'il n'y a plus rien à faire... plus rien... plus de barrages, plus de semis, plus de lettres à écrire, rien... Dormir, voilà tout.

AGOSTI. Excusez-moi, Madame, mais il faut que je parte, à présent.

LA MÈRE, *anxieuse et insistante.* Au revoir... Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu reviendras encore chercher Suzanne ? Tu ne la laisseras pas toute seule ?

AGOSTI. Sûrement. Meilleure santé, Madame. Au revoir, Suzanne.

SUZANNE, *le suit vers la sortie et le prend à part.* Ne fais pas attention à ce qu'elle raconte. (*Tranquille.*) Je n'épouserai jamais un type comme toi, c'est sûr.

AGOSTI. Ah ! toi, alors, tu es drôle.

SUZANNE. Moi, c'est partir que je veux.

AGOSTI. Je n'avais pas l'intention de t'épouser, tu sais. Mais toi, tu n'as jamais pensé que tu pourrais vivre avec moi ?

SUZANNE. Non.

AGOSTI. Jamais ?... Même dans la forêt, tout à l'heure ?

SUZANNE. Vivre ? Non.

AGOSTI, *tranquille.* Je crois vraiment que tu es aussi folle que ton frère. Je ne sais pas si je reviendrai.

(*Agosti la regarde un moment comme s'il hésitait à parler, puis il sort rapidement. Suzanne retourne vers la mère.*)

SUZANNE. Ça va, maman ?

LA MÈRE, *faiblement, avec effort.* Ça va... au fond, il n'est pas mal, ce fils Agosti... ; il ne faut pas être difficile, dans notre situation... C'est un garçon sérieux, qu'est-ce que tu en penses ?

SUZANNE, *une brève caresse.* Dors, maman. Il est comme tout le monde.

LA MÈRE, *se relevant brusquement.* Je ne veux pas... je ne veux pas dormir. (*Dans un cri.*) Joseph ! (*Elle s'affaisse.*)

SUZANNE, *criant.* Maman !

tableau

8

La mère est morte. On l'a couchée sur son lit. Joseph, de dos, parle aux paysans invisibles.

JOSEPH. Vous pouvez venir la voir. Les chiens de Kam ont eu raison d'elle pour finir. Tous, si vous voulez. Même les enfants.

LA FEMME ANNAMITE, *s'avançant.* Vous allez partir ?

JOSEPH. Pour toujours. Ceux qui peuvent doivent s'en aller. Moi je peux et je m'en vais. Je vous laisse tout. Je vous laisse les fusils. Les agents de Kam remettront en vente la concession. Vous, il faudra que vous disiez la vérité au nouvel arrivant : tout, la marée de juillet, les barrages, les cinq hectares à sec, les cent hectares incultivables, les inspections. Toute la saleté des agents de Kam. C'est après ça que les fusils serviront. Mais si vous le faites, faites-le bien. Que jamais aucun de vous ne s'accuse. Ou alors tous. Si vous êtes mille à l'avoir fait ils ne pourront rien contre vous. Voilà, venez la voir. Je l'emmène à Kam ce soir. Je la ferai enterrer là-bas. (*A Suzanne.*) Suzanne, Agosti m'a parlé. Il voudrait te garder avec lui, c'est à toi de décider.

SUZANNE. Emmène-moi, Joseph.

JOSEPH. Elle part, Agosti.

AGOSTI. Je crois que, pour finir, je m'étais mis à t'aimer, Suzanne. Mais je ne peux pas t'empêcher. A ta place, je ferais pareil. Vous partez tout de suite ?

JOSEPH. Oui.

AGOSTI. Je vous accompagne à Kam.

SUZANNE. Je monte rassembler les affaires.

JOSEPH, *l'arrêtant.* Reste. On n'emportera rien d'ici. Rien.

LA FEMME ANNAMITE, *fermement.* Nous ne laisserons personne s'installer ici après vous. Vous pouvez partir tranquilles.

(*On entend s'élever un chant de paysan indochinois, tandis que Joseph, Suzanne et Agosti s'éloignent.*)

FIN

ABONNEMENTS : L'AVANT-SCÈNE, 27, RUE ST-ANDRÉ-DES-ARTS - PARIS 6e - DAN 67-25 - C.C.P. 7353.00

FRANCE ET COMMUNAUTE, NF **ETRANGER** N.F.	36,00 41,00	**ITALIE** : Dott. Carlo DI PRALORMO, Via Lambruschini 12, TORINO Lires	5.700
BELGIQUE, CONGO BELGE, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. van SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES, C. C. P. 2364-99 Francs belges	390	**LIBAN** : Mlle J. NADAL, immeuble Dandan, rue de Lyon, BEYROUTH Lib.	27
BRESIL : R. F. BESNARD, 91, av. Almirante-Barroso RIO-DE-JANEIRO et 131, rue Marconi, SAO-PAULO Cruzeiros	1.930	**PORTUGAL** : LIVRARIA BERTRAND, 73, rua Garret, LISBOA Escudos	220
CANADA : J. DURAND, 1481 Mansfield, MONTREAL Dollars C.	9	**MEXIQUE** : Librairie Française, A Paséo de la Reforma 12, MEXICO D. F. Pesos	1.612
NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Française, Bragegatan 8, STOCKHOLM 5, Postg. 3507-57 Couronnes suédoises	45	**SUISSE** : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE, C.°C. P. 1.6390 Francs suisses	35
ETATS-UNIS : George SINCLAIR, 505, Fifth Avenue NEW YORK 17 N.Y. Dollars	9	**VENEZUELA** : Max BLOT « Le Carnet de Caracas », Apartado 10.430, CARACAS Bolivars	35
		YOUGOSLAVIE : Centre Culturel Français, 11, Zmaj Jovina, BELGRADE Dinars	2.500

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER : Pour les pays autres que ceux indiqués ci-dessus, règlement à Paris, par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné.
RELIURES : Pour un an (23 numéros). France : **N F 17.** Etranger : **N F 19.**
NUMERO : France : **N F 2.** Etranger : **N F 2,40.**

Les demandes de changement d'adresse qui ne pourront être satisfaites que dans un délai de deux semaines, ne seront acceptées qu'accompagnées de la somme de 100 francs (1 NF) et de la dernière étiquette d'adresse.

La présente revue a adhéré à l'Arrangement International des Abonnements-Poste.

Comédie-Française

Comédie en un acte de Julien Luchaire

LE CHEVAL ARABE

Distribution

	Création :	Première reprise :	Deuxième reprise :
Richard, 30 ans	Louis Seigner	Jean Davy	Jacques Eyser
Messire François, 40 ans	Jean Martinelli	Jean Piat	Jacques Toja
Hermeline, 25 ans	Giselle Casadessus	Giselle Casadessus	Françoise Engel

Le Cheval Arabe est un conte de Bocace que Julien Luchaire a adapté pour la scène comme il le fit naguère avec *Boccaci Conte 19* qui fut ensuite transformé en opéra-comique par Marcel Delannoy sous le titre de *Ginevra.*

J'ai le privilège d'être l'ami de Julien Luchaire que j'ai connu voici déjà de nombreuses années lors de la création d'*Altitude* 3.200 interprétée par une toute jeune troupe inconnue dont j'étais le doyen d'âge (j'avais 24 ans) ; ces inconnus étaient Jean Chevrier, Odette Joyeux, Bernard Blier, Gaby Sylvia, Gilbert Gil et Jean Mercanton et la petite-fille de l'auteur, Corinne Luchaire, disparus.

Il y a en Julien Luchaire une étroite parentée avec le premier grand conteur européen, un des premiers humanistes, merveilleuse étoile du ciel de la Renaissance. Il est comme lui des plus aimables, porte à voir le bon côté des hommes et des choses, désireux de plaire, affectueux, modeste et même timide. Un doux mal à l'aise dans un monde brutal.

Lorsque dans la préface de son livre sur Bovau il dit : « Il a beaucoup aimé les femmes, une grande partie de ses écrits ne sont qu'histoires d'amour. Il a été très sensuel, très sentimental aussi », ne se décrit-il pas lui-même. Je l'aime affectueusement.

JEAN DAVY

La scène est à Florence, au XIVe siècle.
Une salle de la maison de Messire François. A gauche, fenêtre. Au fond, porte donnant sur l'escalier. Un buffet. A droite, porte donnant dans les appartements. Au premier plan, une table, un fauteuil, une chaise, un métier à tapisserie. Sur la table, écheveaux de soie de diverses couleurs.

scène 1

MESSIRE FRANÇOIS, HERMELINE

Hermeline est assise dans le fauteuil, à droite de la table, et travaille à la tapisserie.

HERMELINE. Mon cher mari, à quelle heure partez-vous ?

FRANÇOIS, *debout devant elle.* Dans une heure, Hermeline. Les envoyés de Milan viendront me prendre avec l'escorte.

HERMELINE. Quel honneur d'être le gouverneur d'une si grande ville. Quand viendrai-je le partager avec vous ?

FRANÇOIS. Dès qu'un appartement digne de toi sera prêt dans le palais qui m'est destiné. J'espère dans une quinzaine de jours.

HERMELINE. Les femmes de Lombardie sont belles. Ne vont-elles pas vous faire oublier votre épouse fidèle ?

FRANÇOIS. Les Florentines sont aussi charmantes et tu es la plus charmante des Florentines.

HERMELINE. Je serai fière de paraître belle à vos côtés. Je vais avoir à peine le temps de me faire faire quelques robes.

FRANÇOIS. Je suis tranquille : tu fais des miracles. As-tu fait mettre dans ma valise mon pourpoint bleu ?

HERMELINE. Oui ! Je crois avoir pensé à tout. François, maintenant que vous êtes dans les grandeurs, je pourrais, peut-être, me faire habiller par un bon couturier ?

FRANÇOIS. Mon traitement paraît élevé, mais j'aurai de grands frais. (*S'asseyant.*) Ouf ! quelle journée ! Toutes ces visites, tous ces pourparlers... Le voyage me reposera.

HERMELINE. Je me contenterai donc de ma petite ouvrière. Vous serez très occupé, là-bas, penserez-vous à moi ? Et même quand je vous aurai rejoint, aurez-vous du temps pour moi ?

FRANÇOIS. Un mari et une femme qui s'aiment doivent faire quelques sacrifices à leur gloire commune.

HERMELINE. Songez, François, que je n'ai dans la vie d'autre intérêt que vous-même.

FRANÇOIS. Cet intérêt va s'accroître de celui des affaires publiques dont j'ai désormais la garde.

HERMELINE, *se levant et allant à lui, tendrement.* Cher, c'est vous que j'aime et non pas le public.

FRANÇOIS. Je pense qu'après quelques années de mariage une femme doit être heureuse que son mari, outre ses caresses, lui donne en plus de l'orgueil.

HERMELINE. Vous avez sans doute raison. Cependant, vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je vous avoue que l'orgueil seul ne me suffirait pas ?

FRANÇOIS. Cet aveu n'a rien qui puisse me déplaire, ni... hum... m'inquiéter. Ah ! ma chaîne d'or ! Je suis sûr que tu as oublié ma chaîne d'or.

HERMELINE. Mais non, mon ami. Il faut donc que je me préoccupe d'être en tous points digne de vous, non seulement à mes yeux, mais à ceux de tout le monde. François, quelle somme me laisserez-vous pour mes dépenses de toilettes ? Il me faut, non seulement une robe de cérémonie... vous savez que je n'en ai pas une seule, mais un manteau. Le mien est fort usé, mes souliers sont dans le même état. Je ne parle pas de mon linge, personne d'autre que vous ne le voit, et si vous vous contentez de celui que j'ai, je peux attendre. Mais il faut que j'habille ma femme de chambre.

FRANÇOIS. Ta femme de chambre ?

HERMELINE. La femme de chambre de la femme du gouverneur ne doit pas avoir l'air d'un souillon. Le bruit en courrait vite dans tout Milan et votre dignité en souffrirait.

FRANÇOIS. Je ne dois pas non plus choquer mes administrés par un luxe exagéré.

HERMELINE. Je n'ai pas lieu de le craindre. Ce n'est pas un reproche, mais vous avez toujours été... plus économe que notre fortune ne le commandait.

FRANÇOIS. Voudrais-tu dire que je suis avare ?

HERMELINE. Mon Dieu... je n'y ai pas pensé jusqu'à présent... Mais puisqu'il s'agit maintenant de paraître, je crois que vous devriez faire en sorte de ne pas paraître avare.

FRANÇOIS. Sois tranquille ! Je sais ce qui convient désormais à mes hautes fonctions. (*Il va à la fenêtre.*)

HERMELINE. Mais encore, François !

FRANÇOIS. Encore quoi ?

HERMELINE. J'aurais besoin d'un peu d'argent pendant votre absence.

FRANÇOIS. La somme que je te laisserai dépendra d'une visite que je vais recevoir à l'instant.

HERMELINE. Quelle visite ?

FRANÇOIS. Le jeune Richard.

HERMELINE. Le beau Richard, dit « Quatre Epingles » ? Qu'a-t-il à faire avec l'argent de ma toilette ?

FRANÇOIS. Tu sais qu'il a le plus beau cheval arabe de tout Florence. Il me faut ce cheval pour mon voyage, ou plutôt pour mon entrée solennelle à Milan.

HERMELINE. Mais voudra-t-il le vendre ? Comment le plus élégant des jeunes freluquets de la ville se passerait-il de ce noble coursier ? Il perdrait la moitié de son charme. Il serait déshonoré.

FRANÇOIS. Il a besoin d'argent en ce moment.

HERMELINE. Riche comme il est ?

FRANÇOIS. C'est à ceux-là qu'il arrive de n'avoir plus le sou. Seulement, je crains qu'il ne me demande un prix que je ne pourrais payer. Tu pourrais m'aider à l'obtenir à meilleur compte.

HERMELINE. Et comment cela ?

FRANÇOIS. Tu as toujours été avec lui moins qu'aimable, ou, pour mieux dire, désagréable.

HERMELINE. Vous n'ignorez pas que cet étourdi est amoureux de moi, du moins qu'il le raconte à tout Florence, sauf à moi, qui ne le lui ai jamais laissé dire. Est-ce cela que vous me reprochez ?

FRANÇOIS. Certes, non. Mais il faut de la mesure en tout.

HERMELINE. Si je lui avais fait un seul sourire, Dieu sait ce que les médisants en auraient conclu. (*Elle va à la fenêtre.*)

FRANÇOIS. Quand il sera ici tout à l'heure, si tu le reçois avec gentillesse, tu me faciliteras cette affaire à laquelle je tiens beaucoup.

HERMELINE. Et j'aurai pour récompense une partie du bénéfice que je vous aurai procuré ?

FRANÇOIS. Je ne vois pas où serait le mal. Ne sommes-nous pas associés ? Quand tu seras à Milan la femme du Gouverneur, il te faudra sourire à beaucoup de gens auxquels tu aurais envie de tirer la langue, ma chère petite.

HERMELINE, *se retournant.* Je n'ai pas envie de tirer la langue à Monsieur Quatre-Epingles. Je veux qu'il me laisse en paix. Pour cela, le seul moyen est que je ne lui fasse ni sourire, ni grimace.

FRANÇOIS. Allons, Hermeline, je n'ai pas beaucoup de faiblesses. J'ai celle d'avoir envie de ce cheval.

HERMELINE. Je dois convenir que c'est une bête splendide.

FRANÇOIS. A-t-on jamais vu pelage d'un plus beau gris ? Et ces attaches. Et ce port de tête ! Tu me vois passant, à la tête de ma garde, le pont-levis du château de Milan. J'ai belle prestance, que sera-ce sur un pareil palefroi ?

HERMELINE, *redescendant.* J'ai vu hier Quatre-Epingles caracoler sur la place du Baptistère ; il n'était pas mal non plus.

FRANÇOIS. Je l'entends qui frappe à la porte cochère. Fais un effort, sers-lui de notre bon muscat, et dis-lui quelques mots. En ma présence, que Diable ! tu ne te compromettras pas.

HERMELINE. Excusez-moi. Le muscat est dans le buffet. Ma femme de chambre m'attend pour raccommoder mes chemises qui sont déchirées.

(*Elle va vivement vers la porte de droite.*)

FRANÇOIS. Hermeline !

(*Elle ne répond pas et sort en fermant la porte avec un peu de bruit.*)

scène 2

MESSIRE FRANÇOIS, RICHARD

Richard, entrant. Il est extrêmement élégant et tout sourires.

RICHARD. Messire François, vous m'avez fait l'honneur de me prier de passer vous voir. Je suis heureux de vous féliciter de la haute mission que vous avez reçue. Toute la ville en est flattée, bien qu'on regrette votre départ, et celui de votre charmante femme.

FRANÇOIS. Mon cher ami, je vous remercie. Cette nomination imprévue et l'obligation où je suis de rejoindre mon poste sans tarder, m'ont mis dans un grand embarras ; je pars tout à l'heure et je n'ai pu me procurer la moitié du bagage indispensable à mon nouvel état.

RICHARD. Si je puis vous rendre quelque service, disposez de moi à votre gré.

FRANÇOIS. Vous allez au-devant de mes désirs et, franchement, si je me suis permis de vous appeler, c'est que j'ai une grande faveur à vous demander. Asseyez-vous, je vous prie.

(*Richard s'assied dans le fauteuil de gauche et François dans celui d'Hermeline.*)

RICHARD. Vous m'en voyez ravi. Je sais que les gouvernements ne remboursent qu'avec retard les dépenses qu'encourent les fonctionnaires nouveaux pour leur installation. Ne craignez pas de me dire la somme dont l'avance vous serait nécessaire, quelle qu'elle soit.

FRANÇOIS. Mon cher ami, je ne voudrais vous gêner en rien...

RICHARD. Me gêner ? Vous plaisantez. Je suis très en fonds en ce moment. Et quand il en serait autrement... Je vendrais une de mes terres pour vous obliger.

FRANÇOIS. Je ne sais comment vous remercier... J'avais cru... enfin... je suis heureux de savoir... Mais en vérité, ce n'est pas d'argent dont j'ai besoin. Certes, je ne suis pas riche. Mes moyens sont des plus modestes. Mais j'ai toujours vécu modestement. Les dépenses auxquelles va m'entraîner mon nouvel état seront tout juste couvertes par mes émoluments. Cependant...

RICHARD. Mon cher François, il n'est rien que je ne fasse pour vous.

FRANÇOIS. Vous m'avez dit que vous vendriez au besoin une de vos terres. Je ne vous en demande pas tant. Mais je voudrais vous acheter... je dis bien acheter... un objet de votre propriété... un objet... enfin, un être vivant.... En un mot, votre cheval arabe...

RICHARD. Si j'avais un harem, je vous le cèderais tout entier. Mais mon cheval arabe...

FRANÇOIS. Je comprends... Il y a beaucoup de jolies femmes dans Florence. Il n'y a qu'un cheval comme celui-là.

RICHARD. Lorsqu'on est sur cette bête, on est plus qu'un homme.

FRANÇOIS. Qu'est-ce qu'une femme en comparaison !...

RICHARD. A une seule exception près, Messire François.

FRANÇOIS. Je vous entends.

RICHARD. Nous blasphémons... Mais, mon cher ami, vous voulez avoir à la fois la plus belle femme du monde et le plus beau cheval !

FRANÇOIS. Je dois conquérir tout un peuple : il faut que je lui apparaisse comme un dieu ! (*Il se lève.*) Ah ! Cher ami, à mon tour de vous dire, que ne ferais-je pas pour vous si vous me vendiez ce cheval.

RICHARD. Tant de passion me touche.

FRANÇOIS. A un prix qui ne dépasse pas mes moyens, naturellement.

RICHARD. Cher ami, mon cheval n'est pas à vendre.

FRANÇOIS. Vous me désespérez !

RICHARD. Je ne le vends pas, mais je peux le donner.

FRANÇOIS. Dois-je en croire mes oreilles ?

RICHARD. Pardon ! Le donner... en échange !

FRANÇOIS. Hé ! En échange de quoi ?

RICHARD. Vous ne l'avez pas deviné ?

FRANÇOIS. Ceci pourrait dépasser les bornes de la plaisanterie...

RICHARD, *se levant.* Messire François, vous offensez votre femme et moi-même. Rien que de pur — en ce qui la touche — ne peut traverser la pensée d'un honnête homme, et surtout la mienne. Ce n'est un secret pour personne que je lui porte depuis longtemps le plus respectueux amour.

FRANÇOIS. En effet, il n'y a là rien d'offensant pour moi.

RICHARD. Je n'éprouve aucun embarras à vous le dire. Bien qu'un mari ait peut-être quelque peine à imaginer qu'on puisse aimer sans espoir la femme qu'il possède — s'il lui plaît — tous les soirs.

FRANÇOIS. Ma femme est digne d'un hommage tel que celui que vous lui rendez. En un certain sens, j'en suis flatté.

RICHARD. Alors, nous allons nous entendre. Je ne vous demande rien que votre honneur ne puisse admettre. Votre femme a toujours évité une conversation particulière avec moi. Je n'attribue pas cela, Dieu m'en garde, à la crainte qu'elle pouvait avoir, mais à sa vertu, ou plutôt — hélas ! — à son insensibilité envers tout autre que vous.

FRANÇOIS. Cher ami, sans me vanter, je crois qu'elle m'aime d'un grand amour.

RICHARD. Hélas ! une femme comme elle ne peut se donner que tout entière ! Vous êtes un homme heureux. Ayez donc pitié de moi. Accordez-moi une toute petite miette de votre festin.

FRANÇOIS. Une miette ?

RICHARD. Rien que cela, vraiment. Un quart d'heure de tête à tête avec elle. Une fois seulement, ici même. Vous étant dans la maison. Je dirais : toutes portes ouvertes ou même en votre présence, si cette précaution n'était pas lui faire injure. Est-ce demander un trop haut prix pour le plus beau cheval du monde ?

FRANÇOIS. Franchement non ! Et j'admire une passion qui pousse à de telles prodigalités. Je n'en aurais pas eu l'idée. Quelle belle chose que la jeunesse.

RICHARD. Entendre de sa bouche quelques mots de gentille consolation sera un soulagement immense, peut-être même ma guérison.

FRANÇOIS. Topez-là, cher ami.

RICHARD. Vous vous engagez à la légère. Sans doute ne voudra-t-elle pas et serez-vous obligé d'insister.

FRANÇOIS. N'ayez crainte. Ma femme fera ce que je lui dirai. Elle fait toujours ce que je lui dis. Mais la voici.

RICHARD. Ah ! Je ne voudrais pour rien au monde la mettre dans l'embarras. Je m'éloigne. Vous me rappellerez si elle consent. (*Il sort.*)

scène

3

FRANÇOIS, HERMELINE

FRANÇOIS. Quel... quel ingénu ! il me donne son cheval pour rien, si je lui accorde un quart d'heure de conversation avec toi.

(*Hermeline reste silencieuse.*)

Hé bien, qu'en dis-tu ? Je n'espérais pas tant.

HERMELINE. Vous appelez ça pour rien ?

FRANÇOIS. Un quart d'heure ici, en ma présence, si je veux. Quelque prix que tu puisses attacher à chaque minute de ton temps, avoue que ce n'est pas cher.

HERMELINE. Et vous y avez consenti ?

FRANÇOIS. Naturellement.

HERMELINE. Vous auriez pu me demander d'abord mon avis.

FRANÇOIS. C'est ce qu'il m'a prié de faire. Il n'était pas sûr que tu accepterais.

HERMELINE. C'est un garçon délicat.

FRANÇOIS. Veux-tu dire que j'ai manqué, moi, de délicatesse ?

HERMELINE. Ce n'est rien sans doute. Mais il y a là quelque chose qui me choque.

FRANÇOIS. Voyons, Hermeline...

HERMELINE. Oui ! en vérité, cela me déplaît. Et j'ai grande envie de refuser.

FRANÇOIS. Tu ne feras pas ça ?

HERMELINE. Est-ce un ordre que vous me donnez ?

FRANÇOIS. Non, certes. Mais tu ne me feras pas manquer cette magnifique affaire pour quelques minutes de bavardage que tu aurais pu lui accorder pour rien, et même sans m'en demander la permission.

HERMELINE. Je le lui aurais accordé pour rien, si tel avait été mon bon plaisir. Mais pour un prix, et conclu par vous, c'est vraiment une autre affaire... C'est une affaire, comme vous dites. Je n'admets pas que vous fassiez commerce de moi.

FRANÇOIS. Ma foi, voilà un bien grand mot.

HERMELINE. Mon cher, vous avez vendu quelque chose de moi. Ce cheval vaut beaucoup d'argent.

FRANÇOIS. Qu'est-ce que tu vas inventer ? Tu me confonds. Les femmes sont vraiment folles.

HERMELINE. Nous sommes un peu susceptibles. François je vous appartiens, mais il m'est pénible que vous en fassiez état avec d'autres qu'avec moi-même. Non ! non... plus j'y pense, moins je puis accepter ce marché, si avantageux qu'il soit. Vous dites que ce n'est pas cher. C'est donc une question de prix. S'il vous avait offert toute sa fortune, vous m'auriez sans doute donnée tout entière.

FRANÇOIS. Je ne te permets pas...

HERMELINE. Vous ne comprenez pas qu'un petit manque d'égards comme celui que vous venez de commettre peut faire qu'une femme regarde tout à coup l'homme qu'elle aime avec d'autres yeux. Qui vous assure que lorsque je serai, par vos soins, en face de ce jeune homme, je ne dirai pas qu'au fond il m'aime peut-être plus que vous ? Il n'y a pas une femme, même la plus attachée et la plus fidèle, qui ne soit sensible à cela. Est-ce que je sais pourquoi je m'étais si fort gardée de lui adresser jamais la parole ? N'était-ce pas parce que j'avais peur de le trouver à mon goût ? Vous êtes bien imprudent si vous êtes plus sûr de moi que je ne le suis moi-même.

FRANÇOIS. Hermeline... Je renonce à ce cheval.

HERMELINE. Vous attendez-vous à ce que je vous en remercie ? Vous ne le faites que par peur, et parce que tout d'un coup vous ne me croyez plus incapable d'une infidélité.

FRANÇOIS. Je fais ce sacrifice à ton émotion et à tes scrupules qui t'honorent. Je vais de ce pas dire à Richard...

HERMELINE. Il attendait en bas le résultat de votre petit marchandage ? Hé bien ! mon ami, épargnez-vous ce dérangement, car je recevrai votre cher « Quatre-Epingles ».

FRANÇOIS. Comment !

HERMELINE. Je ne veux pas nous rendre tous deux ridicules, vous pour n'avoir pu obtenir de votre femme une chose aussi simple, et moi pour l'avoir refusée.

FRANÇOIS. Hermeline, je ne veux pas que tu le reçoives !

HERMELINE. Voici un acte d'autorité qui vient trop tard, et fort mal à propos. Avez-vous pensé que ce jeune homme triomphera de m'avoir inspiré une telle crainte et que toute la ville en jasera ? Il est plus fin que je ne le croyais. Il se moquerait ainsi de vous et de moi, et par-dessus le marché il garderait son cheval ? Mon ami, vous ne pouvez pas y consentir et vous voyez bien qu'il faut que je le voie.

FRANÇOIS. Hé ! Je ne puis te donner tort. Après tout, je ne risque rien, car je te connais. C'est toi qui te moqueras de lui et j'aurai le cheval.

HERMELINE. Nous voici bien d'accord. Je vous avertis cependant que je ne suis pas sûre de pouvoir le traiter aussi mal que je le voudrais. Son amour peut être sincère, et tout en le repoussant comme je le dois, il me sera sans doute difficile, en ce cas, de ne pas lui dire que je compatis à son chagrin, et que j'apprécie la dévotion qu'il a pour moi.

FRANÇOIS. Je t'avais moi-même priée d'avoir pour lui quelques mots d'amitié.

HERMELINE. Je les aurai donc. Ce ne serait pas nécessaire, car Dieu merci, vous lui avez promis seulement que je le recevrais et non pas que je serais aimable. Mais puisque nous faisons avec lui un marché, il est convenable de donner la bonne mesure. D'ailleurs, il mérite des égards. Chacun sait qu'il tient à ce cheval plus qu'à tous ses autres biens. Le donner pour quelques minutes passées avec moi, sans même savoir si je lui donnerai le bout de mes doigts à baiser, c'est un geste que sans doute aucun autre homme n'aurait fait. Son amour pour moi doit être surhumain.

FRANÇOIS. Surhumain... surhumain...

HERMELINE. Quand un homme aime à ce point, il est vraiment plus qu'un homme ordinaire. (*Elle regarde longuement son mari.*) Vous devez en convenir, François.

FRANÇOIS. Ecoute, Hermeline, je ne lui ai pas promis que tu le verrais seule. Il m'a dit lui-même que je pourrais assister à la conversation.

HERMELINE. Cette précaution lui donnerait le droit d'imaginer ce qui n'est pas. Vous serez dans une chambre voisine, et s'il faisait mine de dépasser les bornes de l'honnêteté, je vous appellerais. Mais il est, je le vois, beaucoup trop habile pour le faire. Cependant, je dois m'attendre, pendant ce quart d'heure unique pour lui, aux déclarations les plus passionnées. Votre présence ne le gênerait pas, mais c'est vous qui seriez gêné de l'entendre.

FRANÇOIS. Ah ! Je me suis mis dans un singulier embarras, Au diable ce cheval !

HERMELINE. Ce n'est qu'un quart d'heure à passer. Il sera beaucoup plus embarrassant pour moi. Voyez-vous, j'ai moins peur de ce qu'il me dira que de ce que je serai obligée de répondre.

FRANÇOIS. Comment cela ?

HERMELINE. Naturellement, je lui dirai que je ne l'aime pas, que j'aime mon mari et que j'entends lui rester fidèle.

FRANÇOIS. A la bonne heure ! Et c'est tout ce qu'il faut.

HERMELINE. Mon cher mari, il ne m'est jamais arrivé, depuis que je suis votre femme, d'écouter une déclaration d'amour, et je ne sais pas très bien de quel ton il convient de faire cette réponse-là. J'ai peur de la dire, par maladresse, d'une façon qui ne lui laisse croire tout le contraire.

FRANÇOIS. Il croira ce qu'il voudra.

HERMELINE. Je suis beaucoup plus jeune que vous et je n'ai pas votre expérience. Mais quand je lui aurait dit cela dès la première minute, que lui dirai-je ensuite ?

FRANÇOIS. Hé bien, tu le lui répéteras.

HERMELINE. J'aurai l'air un peu sotte.

FRANÇOIS. Voilà qui ne fait rien.

HERMELINE. Je le veux bien. Mais même si j'étais sûre de la façon dont je le dirai la première fois, je le serai moins de la seconde, et encore moins de la troisième. Je sens, s'il est touchant, qu'il me sera difficile de ne pas montrer un peu de pitié — la pitié peut être confondue avec la tendresse — et si je m'en aperçois, et que j'essaie de me rattraper, je risque de lui donner de l'avantage. Et si je ne m'en aperçois pas, qui sait quelles paroles imprudentes pourraient m'échapper. Vous me direz que le quart d'heure fini, tout finira du même coup. Mais je ne pourrai m'empêcher d'y repenser et d'en être troublée. Tout cela restera entre lui et moi, quoi que je fasse, comme un lien secret, qu'il me fera sentir chaque fois que je le rencontrerai. Ah ! je suis inquiète et malheureuse ! Comme je voudrais pouvoir ne rien lui dire.

FRANÇOIS. Ma foi, Hermeline, c'est une bonne idée !

HERMELINE. Quelle idée ?

FRANÇOIS. Je lui ai promis qu'il te verrait et qu'il te parlerait à son aise, mais non pas que tu lui parlerais.

HERMELINE. Je devrais rester muette devant lui ?

FRANÇOIS. N'est-ce pas ce que tu souhaitais à l'instant ?

HERMELINE. Il ne me plaît guère de faire cette comédie. Et il pourra se plaindre que nous l'ayons joué.

FRANÇOIS. Il se gardera bien de le publier. Ne nous a-t-il pas le premier tendu un piège avec son offre insensée ? Il y restera pris, et ce sera bien fait.

HERMELINE. Mais que pensera-t-il de moi ?

FRANÇOIS. Que tu veux lui faire sentir son inconvenance.

HERMELINE, *riant.* Ah ! Ah !

FRANÇOIS. N'est-ce pas drôle ?

HERMELINE. Ah ! Ah ! Je ris à l'idée d'être changée en statue. Et à l'idée de la figure qu'il fera. François, je vous remercie d'avoir tourné en plaisanterie une histoire qui commençait à me donner sur les nerfs.

FRANÇOIS. Je te l'envoie. Mais n'oublie pas ton rôle.

HERMELINE. Il n'est pas difficile. Cependant regardez bien l'heure. J'aurai de la peine à tenir un quart d'heure sans éclater de rire.

(*François sort. Hermeline s'installe dans un fauteuil devant sa tapisserie. Puis elle se relève vivement, va se regarder dans la glace, arrange ses cheveux et se rassied en hâte. Son fauteuil est à la droite de la table; de l'autre côté de cette table un autre fauteuil. Elle place son métier de tapisserie de façon à n'être plus vue de Richard qui sera assis dans ce fauteuil, si elle baisse la tête.*)

4
scène

HERMELINE - RICHARD

(*Richard allant rapidement vers Hermeline et lui faisant un profond salut.*)

RICHARD. Madame, je n'ai qu'un quart d'heure. De ce quart d'heure dépend toute ma vie. Je ne m'excuserai donc pas de la façon cavalière dont j'ai forcé votre porte. Cavalière est vraiment le mot, n'est-ce pas ? Madame, je vous aime. Vous le savez. Mais vous ne savez pas comment. Tout est dans la manière. Vous me direz que je suis connu pour mes mauvaises manières. Non, ne me le dites pas. Je vous en supplie, ne m'interrompez pas. J'en ai trop long à vous dire. Vous me répondrez à la cinquante-neuvième seconde de la quinzième minute par un oui ou par un non. Ce sera par un oui. Au nom du ciel, ne faites pas un signe, pas un battement de paupières qui me laisse croire que vous avez pris parti avant de m'entendre... Vous me troubleriez. Je n'ai jamais eu peur de ma vie comme en ce moment. (*Il la regarde.*) A la bonne heure ! (*Il s'assied. Hermeline plonge derrière sa tapisserie pour rire.*) Je vous dirai d'abord pourquoi je vous ai aimée. Ce n'était pas parce que vous êtes belle. Ce n'était pas parce que vous allez dans la vie comme une danseuse sur les marches d'un temple. Ce n'était pas pour vos yeux, bien qu'ils soient, quand ils s'ouvrent, comme une volière d'oiseaux chanteurs réveillés tout d'un coup par le soleil du matin. Ce n'était pas non plus parce que les mots que vous dites sont toujours adorablement absurdes, n'ayant jamais le sens que vous voulez qu'on y trouve, mais mille autres auxquels vous n'avez pas pensé. Non. Je vous ai aimée parce que j'étais sûr que je ne vous possèderais jamais. Voilà ce qui a fait de Richard, dit « Quatre Epingles » votre esclave. Toutes, toutes, je pouvais les avoir, et souvent, je les avais. C'était trop facile. Le vrai luxe, c'est ce qu'on ne peut se permettre. Vous avez été ma folle prodigalité. Pendant deux ans des flots d'amour ont coulé de mon cœur vers vous en silence, tandis que je n'avais pour les autres que des mots et des gestes vides. Vous seule me faisiez souffrir. Souffrir ! C'était ravissant. Vous assaisonniez de sel, de poivre, de moutarde, de gingembre, des plus brûlantes épices des tropiques la fadeur du plaisir que je prenais dans les bras des

autres femmes. (*Nouveau plongeon d'Hermeline qui rit.*) Vous allez penser : ehé bien ! Quatre Epingles, mon ami, excellente combinaison, parfait. Continuons. (*Il la regarde : elle a repris une attitude impassible.*) Mais vous n'avez pas l'air de le penser. Vous avez raison. Car, voyez-vous, on se lasse des meilleures choses. Je ne suis pas las de souffrir par vous, seulement, avec votre permission, c'est dans vos bras que je voudrais souffrir. Ailleurs je ne suis plus assez torturé. J'ai besoin de sentir l'angoisse de n'être pas à la hauteur de votre attente, et le désespoir, vous possédant, de ne pas vous posséder tout entière. Je veux me sentir mourir de palpitations de cœur. (*Hermeline n'a pas eu le temps de dissimuler un sourire.*) Vous avez ri ! Si, je l'ai vu. C'est un progrès. Mais si je ne vous fais pas pleurer maintenant, j'aurai perdu. Si vous riez, c'est que je ne vous suis pas antipathique. Quand vous pleurerez, c'est que vous commencerez à m'aimer. Il y a une nuance. Comment vous faire sentir que tout ceci est terriblement sérieux ? Il n'y a pas que moi qui sois en jeu, ici, malgré les apparences. Hermeline... quand un homme dit à une femme comme vous qu'il l'aime, il entre dans sa vie. Il la gêne, mais il est là. Comprenez-vous maintenant pourquoi il fallait que je vous parle ? Vous pouvez maintenant me mettre à la porte d'un mot... Vous ne le dites pas ?... Vous ne l'avez pas dit. Il est trop tard. Je suis entré. Je ne sortirai plus. (*Il s'arrête un instant. Hermeline se lève, va au buffet, en tire un flacon de vin et un verre, les pose devant lui, le sert et se rassied.*) Merci ! (*Il boit.*) Hermeline, je n'ai plus une seconde à perdre. Je vais au fond de votre cœur tout droit. Vous aimez et vous respectez votre mari. Vous êtes une femme honnête et fidèle à la foi jurée. Etes-vous tout à fait contente de votre vie ? Vous ne répondez pas à ceci, c'est plus que je ne pouvais espérer. A une femme comme vous, quelque chose manque, il y a dans un cœur comme le vôtre un petit vide : celui qu'y remplirait un homme qui n'ait pas d'autre raison d'être que de vous aimer. Un tel homme est comme un enfant malade. Vous n'avez pas d'enfant, Hermeline. Vous n'avez pas auprès de vous un être qui se presse tout entier contre vous, qui s'accroche à vous, qui boive tout le long du jour vos regards et vos paroles, qui ne respire que parce que vous respirez. Oui — au plus profond de vous-même, Hermeline, il est une région obscure et sacrée pour laquelle il n'est pas de différence entre l'enfant et l'amant. (*Il se met à genoux devant elle : elle se dresse toute droite contre son fauteuil.*) Vous avez beau vous raidir et fermer vos yeux : vous le cherchez, l'être qui éveillera en vous la source même de la vie. Vous l'appellerez un jour, ou, si vous avez trop attendu, si vous n'avez pas voulu comprendre, vous vous consumerez en silence du désespoir de l'avoir repoussé. (*Il se relève, s'écarte d'elle qui reste immobile, les yeux fermés. Puis il va se rasseoir de l'autre côté de la table. Il parle maintenant d'un ton tranquille.*) Veuillez imaginer le courage qu'il m'a fallu, en cette seconde, pour ne pas vous prendre dans mes bras. Mais non, ce n'était que la peur de tout gâter. Maintenant le moment est venu que vous me répondiez. Je voudrais pouvoir ne pas vous effleurer, même d'une demande. Mais j'y suis obligé. Hermeline, le quart d'heure va finir : m'en accorderez-vous un autre demain ?

(*Après un instant de silence, Hermeline va droit vers lui. Il y a à côté de lui, sur la table, un paquet de soies. Elle le prend comme sans voir Richard, se rassied, et se remet à sa tapisserie. Pour la première fois, Richard semble décontenancé.*)
Est-il donc si difficile de me répondre oui ou non ? Faites-moi au moins un signe de tête. (*Il se lève et s'approche d'elle.*) C'est encore trop vous demander. Je vais vous aider. Si vous avancez un tout petit peu le pied, cela voudra dire oui. Si vous le reculez, ce sera non. (*Elle reste parfaitement immobile de tout le bas du corps et continue à travailler.*) Diable ! Tenez, votre aiguillée est finie. Si vous prenez une soie rouge, ce sera oui. Bleue ce sera non. (*Hermeline prend ostensiblement un écheveau de soie blanche. Richard se promène, très agité.*) Je n'ai plus qu'un instant, Hermeline ! Je vous en supplie ! Dites-moi quelque chose. (*Il se rapproche d'elle.*) Que ce soit ni oui ni non, mais que j'entende le son de votre voix. (*Hermeline, comme excédée, se lève brusquement et descend, lui tournant le dos, puis s'arrête. Richard la suit puis fait le tour d'elle.*) Faites au moins : hem ! Enfin, Hermeline ! vous pourriez au moins être polie et tenir votre parole. Votre mari m'avait promis que je parlerais à une femme et non à une statue. (*Tout d'un coup frappé d'une idée.*) Ha ! Il m'avait promis que je vous parlerais, mais non que vous me parleriez ! Bien, bien ! (*Il s'éloigne d'elle.*) J'ai compris. C'est enfantin, c'est exaspérant. Est-ce vous qui avez inventé cela ? Ou lui ? Ce doit être lui. C'est bien féminin, cependant, cette petite... lâcheté. Pardon ! Vous avez dû rire tous les deux, Je n'attendais pas cela de vous. Avez -vous cru vraiment qu'il y avait là de quoi rire ? Hermeline, en tout cas, vous vous êtes trompés. Vous ne pouviez me causer une plus grande douleur que de me décevoir sur vous-même. Vous avez fait beaucoup de mal à un homme qui ne vous en avait pas fait d'autre que de vous aimer comme personne ne vous a jamais aimée. (*Sur le visage d'Hermeline qui lui tourne le dos, se lit une envie de pleurer. Richard ne s'en aperçoit pas.*) Que vais-je faire des trois minutes qui me restent. Ha ! il ne sera pas dit que vous n'aurez rien dit. Et que je n'aurai pas eu ma petite vengeance ! (*Il s'approche d'Hermeline et lui parle dans le dos, impérieusement.*) Ne bougez pas ! (*Hermeline se fige dans une expression de crainte. Richard se détourne et parle au fauteuil vide.*) Hermeline, je ne crois pas que vous vous soyez prêtée de bon cœur à ce jeu indigne. (*Il parle pour Hermeline.*) Non, Richard ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée. (*Hermeline, surprise, tourne un peu la tête, puis reprend son immobilité. Voix de Richard.*) Quand Messire François vous a parlé de son petit marché avec moi, n'est-il pas vrai que vous en avez été blessée ? (*Voix d'Hermeline.*) J'ai été un peu surprise. (*Voix de Richard.*) C'est lui qui vous a obligée à jouer la fille de Loth ? (*Voix d'Hermeline*) Oui, c'est lui. (*Hermeline fait un geste comme pour protester, puis se ravise.*) Ce n'est pas la première fois, n'est-ce pas que votre amour se heurte à sa vanité et à son avarice. (*Voix d'Hermeline*) Ce n'est pas la première fois. (*Voix de Richard*) Chaque être humain a ses défauts, mais ceux-là empêchent un homme d'être grand. Vous aviez rêvé d'aimer un homme sans petitesses. Quand vous vous êtes aperçue qu'il n'en était pas ainsi, vous avez eu quelque peine à vous résigner, avouez-le. (*Voix d'Hermeline*) Je l'avoue. (*Hermeline se retourne brusquement. Richard fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Il s'assied sur le bras du fauteuil et se penche tendrement sur la place vide. Voix de Richard*) Pauvre chère. Je ne peux supporter l'idée de votre déception, de vos longs jours de malaise silencieux. Vous vous êtes dit que votre destin était pareil à celui de beaucoup d'autres femmes. Mais vous ne m'empêcherez pas de penser qu'à vous, à vous, cela n'aurait pas dû arriver. (*Voix d'Hermeline.*) Ah ! Richard, comment avez-vous fait pour me faire dire ce que je m'avouais à peine moi-même ! (*Hermeline, comme n'en pouvant plus, fait un pas vers lui. Richard se relève et s'avance*

vers elle.) Madame, après tout, vous n'êtes pas de trop dans ma conversation avec Hermeline, et il n'y a pas d'indiscrétion. Mais je souffre de vous voir debout. (*Il lui avance une chaise à quelque distance du fauteuil. Elle s'y assied, comme subjuguée. Richard s'assied à nouveau sur le bras du fauteuil. Il allonge son bras contre le dossier, de telle façon qu'il semble enlacer la personne invisible.*) Dites moi tout. (*Après un instant de silence, Richard se laisse glisser à la place vide. Il fait mine de travailler à la tapisserie, ce qui agite visiblement Hermeline. Puis il parle, tête baissée d'abord, comme s'il était Hermeline, mais avec une voix plus naturelle, abandonnant toute intonation comique.*) Richard, le cœur d'une femme mariée qui aime, et qui veut être fidèle, est souvent fermé à elle-même. Il est si grave de se dire certaines choses. Il est vrai que j'ai dû à la fin me les dire. Mais quoi ? Rien n'est parfait : le temps cause aux plus belles amours une usure légère, qu'il faut savoir supporter. Je n'ignore pas qu'il est, une fois sur mille, des amours magnifiques, qui échappent à cette loi. Dois-je me laisser prendre à ce mirage ? (*Richard se hisse un instant sur le bras du fauteuil, et parle pour lui.*) Votre mari vous est-il fidèle ? (*Il se rassied.*) Richard, je l'ignore. Je veux l'ignorer. La question est de savoir si je serais, moi, capable de céder à une tentation. Je me le suis demandé. Oui, cela pourrait m'arriver. Oui, j'ai senti le subtil ennui des liens qui me tiennent, et le désir d'un renouvellement de mon âme et de mon corps. A certains moments, je sens que je ne suis plus retenue que par le Devoir. (*Hermeline se lève. Richard a relevé la tête et la regarde en face.*) A ce moment-là, il est terrible de se demander s'il n'y a qu'un seul devoir. Je n'ai jamais connu d'autre homme que mon mari. Est-ce naturel ? Y suis-je obligée, s'il n'y a plus entre lui et moi qu'une habitude où le cœur et les sens se dessèchent, si tout mon être appelle un autre que lui, et si je suis sûre de donner à cet autre homme cent fois plus de bonheur que je n'en donne à mon mari ? (*Il se lève et va doucement à Hermeline, qui recule.*) Hermeline, pardonnez-moi, mais reconnaissez que c'était de bonne guerre. Non, ne dites rien. Je meurs du désir d'entendre votre voix. Mais pas maintenant. Vous ne diriez rien de mieux que ce que vous venez de dire. Rien de mieux que votre silence dans cette minute. Du moins, je le suppose. Quand je verrai cet écheveau rouge suspendu à votre fenêtre, je serai sûr que ce n'était pas moi mais vous qui avez parlé ainsi, et que je peux revenir pour que vous me le répétiez.

scène 5

HERMELINE - RICHARD - FRANÇOIS

FRANÇOIS. Cher ami, je m'excuse. Si je ne devais pas partir à l'instant même, je n'aurais pas interrompu cet entretien.

RICHARD. Vous voulez dire ce monologue. Mais peu importe : en vérité, j'ai dit tout ce que j'avais à dire, et même davantage. Grâce à vous, Messire François, je suis soulagé d'un grand poids. Je crois pouvoir vous dire que vous n'entendrez plus parler de cet amour insense.

FRANÇOIS. Chacun prend son plaisir où il le trouve.

RICHARD. Je vous assure que ce quart d'heure valait bien pour moi mon cheval. Il est à vous. Il vous attend dans votre cour.

FRANÇOIS. J'ai été le voir de près. C'est le plus parfait animal du monde.

RICHARD, *le regardant.* Croyez-vous ? En tout cas, cheval et cavalier feront le couple le mieux assorti.

FRANÇOIS. Vous me flattez.

RICHARD. Je regretterai de ne pas être à Milan parmi la foule sur votre passage le jour de votre entrée triomphale. Mais je ne puis voyager en ce moment.

FRANÇOIS. Nous vous connaissons. Quelque jolie femme vous retient ici.

RICHARD, *se penchant à son oreille.* Je dois vous l'avouer. (*Haut.*) Au revoir, cher Messire François. (*Il va à Hermeline et lui fait un profond salut.*) Adieu, Madame. (*Il sort.*)

FRANÇOIS. Quel fou ! Tu ne t'es pas trop ennuyée ? (*Hermeline ne répond pas.*) Mes gens m'attendent en bas. Il est déjà tard. La première étape est longue. Tu m'excuseras de te quitter si brusquement. Tu m'écriras ? (*Hermeline fait de la tête signe que oui.*) Tu n'es pas bavarde. Enfin, on se retrouvera dans quinze jours. Au revoir, Hermeline. (*Elle lui tend son front à baiser.*) Mets-toi à la fenêtre, tu me verras passer sur mon cheval.
(*Il sort. Hermeline va à la fenêtre. Au bout d'un instant, on la voit faire un signe d'adieu. On voit qu'elle suit les voyageurs jusqu'à ce qu'ils aient disparus. Elle revient lentement à l'intérieur de la chambre. Elle s'assied sur son fauteuil. Elle fait le geste de reprendre sa tapisserie, puis y renonce. Un trouble croissant se lit sur son visage. Enfin, elle se lève, prend l'écheveau rouge, le regarde, va à la fenêtre, et l'y suspend.*)

RIDEAU

Des histoires à dormir debout

La fin de l'année 1959 a été marquée, sur les théâtres parisiens, par une dangereuse offensive du mélodrame. Cette offensive se poursuit, avec des fortunes diverses, en ce début de 1960. Evidemment, l'on ne dispose pas, tous les jours, d'une nouvelle pièce de Jean Anouilh (qui occupe déjà trois scènes à lui tout seul), d'Eugène Ionesco, voire même de Marcel Achard. Certaines salles sont difficiles à remplir et ne supportent pas l'intimité. Sarah-Bernhardt, par exemple. Alors il faut bien se rabattre sur Victorien Sardou ou sur son héritier le plus direct, Jacques Deval. Ce qui n'est pas faire injure à ce dernier, car le père Sardou savait fort bien ficeler une intrigue et la débrouiller prestement. Persuadé que le théâtre est, avant tout, de l'action, encore de l'action, toujours de l'action, il affectionnait les histoires compliquées. Jacques Deval aussi.

Une Histoire de Brigands (Théâtre des Ambassadeurs) mérite bien son titre. Une vraie histoire à dormir debout ! A rendre jaloux les maîtres du mélodrame, Pixéricourt et d'Ennery réunis.

Un prince polonais décavé, un peintre fauché et une jeune personne en quête de protection se rencontrent — comme par hasard — un beau soir dans une villa de la Côte d'Azur provisoirement inoccupée. Le prince et sa complice sont des spécialistes du cambriolage mondain. Bien que ne mangeant pas de ce pain-là, le peintre se trouve entraîné, malgré lui, dans une aventure délicate.

D'autant plus que les propriétaires de la villa arrivent, inopinément de Paris, au petit matin. Le prince ne se trouble pas pour si peu. Il a remarqué l'extraordinaire ressemblance — le hasard, décidément fait bien les choses — du jeune peintre avec le fils de la maison parti tenter fortune aux Amériques, dix ans auparavant. Le prince persuade son associé involontaire de jouer le rôle de l'enfant prodigue, lequel est accueilli avec les transports que l'on devine. Surtout de la part d'une ravissante sœur qui l'accable de baisers éprouvants.

Ce point de départ est, comme l'on voit, passablement mouvementé. L'auteur parvient, néanmoins, à se maintenir sur sa lancée pendant les trois actes que nécessite la durée de la soirée. En effet, pour ne point succomber à l'inceste, le héros avouera à ses victimes la tromperie sur la personne et le détournement d'héritage qui en découlait. Ce qui ne l'empêchera pas de récolter le fruit de son escroquerie. En la personne de sa pseudo-sœur.

Evidemment, *Œdipe Roi* ou *La Tempête* ne sont guère plus cohérents. Mais leurs personnages sont inspirés par Sophocle ou Shakespeare. Ceux de cette *Histoire de Brigands* sont animés par Jacques Deval. Un Jacques Deval qui a oublié qu'il était l'auteur de *Prière pour les Vivants,* ou même de *Ce Soir à Samarcande.* Un Jacques Deval qui finit, à force de complications laborieuses, par se prendre les pieds dans ses propres ficelles. Si la pièce trébuche l'on ne doit guère s'en étonner. Heureusement, pour elle, que la virtuosité de ses interprètes (Philippe Nicaud sympathique, Lucien Baroux savoureux, Brigitte Auber délicieuse) la maintient debout.

Il faut croire, cependant, que le mélodrame garde ses adeptes. Tout au moins parmi les directeurs de théâtre. Sinon, comment expliquer que Victorien Sardou ait deux comédies (historiques) à l'affiche en ce moment, à Paris ?

Le succès de *Madame Sans-Gêne* est inépuisable. A tous les sens du mot. Dans un rôle qui en a vu bien d'autres, Jane Sourza s'y essaie à son tour (Théâtre de l'Ambigu). Après tout, pourquoi pas ? De la maréchale Lefebvre elle a la verve et la vulgarité. La cause qu'elle défend cette fois, vaut largement celle de *J'y suis, j'y reste* qu'elle a soutenue, sans défaillance, pendant si longtemps...

Avec *L'Affaire des Poisons,* toujours du même Sardou, Philippe Clay prend davantage de risques (Sarah-Bernhardt). Fantaisiste apprécié au music-hall il fait ses débuts de comédien aux côtés d'artistes expérimentés comme Raymond Gerôme, Françoise Christophe, Rosy Varte ou Gilbert Gil. Son abbé Griffard, *diabolus ex machina,* est divertissant et roublard..., en diable ! Filiforme, dégingandé, rappelant à la fois Louis Jouvet, par sa diction hachée, Fernandel, par sa denture chevaline, voilà pour le théâtre de boulevard une recrue de choix.

Ceci posé, *L'Affaire des Poisons* se laisse voir. De là à crier au chef-d'œuvre, au modèle du genre, au cousu main, etc., il y a loin. Si un auteur contemporain se permettait le quart de la moitié de tant d'invraisemblance l'on ne trouverait jamais assez de sarcasmes pour l'écraser sous un mépris apitoyé. Mais Sardou bénéficie, au nom du mélodrame, de certaines grâce d'état. Comme Feydeau, au nom du vaudeville... Sans doute, est-ce justice ? Dans le genre du théâtre de carton, factice et en trompe-l'œil, ce sont, tous deux, des maîtres.

Avec Marivaux l'on saisit, immédiatement, la différence entre le vrai et le faux théâtre. En cadeau de Noël, Madeleine Renaud a voulu nous offrir, pour la dernière fois, son interprétation d'Araminte dans *Les Fausses Confidences* (Odéon-Théâtre de France). Coquetterie de grande comédienne, ce rôle qu'elle joue depuis 1936, elle tient à nous le présenter, dans toute sa gloire, avant qu'il ne soit trop tard. Elle s'y montre toujours inégalable. Comme si elle voulait aviver nos regrets.

Jean-Louis Barrault, plus Arlequin que Dubois, Jean Desailly, Simone Valère, André Brunot lui donnent une excellente réplique. C'est un spectacle (complété par la pantomime de *Baptiste*) que tout amateur de théâtre, que tout apprenti comédien, se doit de voir. Et de méditer.

Yves Darriet raconte :

"SOLEIL DE MINUIT"

de Claude Spaak

« Soleil de Minuit »
a été créé le 19 novembre 1959
au Théâtre du Vieux-Colombier
(Direction Roger Dornès)
dans une mise en scène
de Daniel Leveugle
Décors de Roger Harth
avec la distribution suivante :

Lieutenant Hans Fulda	**Marc Cassot**
Walter	**André Chazel**
Sous-Lieutenant	**Jacques Herlin**
Commandant Battenfeld	**Alain Noble**
Anna Vaeroe	**Bernadette Lange**
Ivar Brevik	**Julien Verdier**
Mama Brevik	**Andrée Tainsy**
Le professeur Helmar	**François Maistre**
Maria Holberg	**Héléna Manson**
Eva Sinding	**Odile Mallet**

Un bruit cadencé de bottes.
Un chant.
Pour tous ceux qui avaient l'âge de conscience entre 1940 et 1944, ce chant exprime encore le désarroi et la peur.
Le jeune lieutenant Hans Fulda, au début de la pièce, entend ce chant, qui est le sien, celui de ceux avec lesquels il combat :
« *Alli, Allo, Alla !* »
La Norvège au mois de février 1944. Une petite ville proche de la frontière suédoise : Karasjok.
Le drame commence avec un chant et finit avec un chant.

•

Le commandant Battenfeld rend une visite insolite au lieutenant Hans Fulda : l'agitation des résistants norvégiens inquiète le général commandant les troupes « d'occupation », et des décisions exceptionnelles viennent d'être prises.
Pour mémoire, rappelons que les étudiants d'Oslo, de Trondhjem sont déjà, avec leurs professeurs, derrière l'enceinte super-barbelée de Buchenwald. Sur tous les fronts, la puissance du fascisme allemand s'effrite : à l'Est, les armées russes poussent leur offensive aux confins de la Pologne ; sur le front méditerranéen, les divisions alliées assaillent Cassino ; dans le Pacifique, des actions décisives rejettent les Japonais vers leurs bases.
Le lieutenant Hans Fulda apprend donc du commandant Battenfeld en quoi consiste son étrange mission, et, en quelque sorte, la situe dans le contexte historique dont nous connaissons le destin.

•

Responsable de la sécurité d'un territoire de l'extrême Nord, le lieutenant Hans Fulda a arrêté le professeur Helmar et les résistants qui l'hébergeaient et se préparaient à lui faire passer la frontière suédoise.
Par ordre du gouverneur, il doit faire fusiller quatre sur cinq des inculpés.
Pourquoi seulement quatre ? Parce que le gouverneur, reprenant à son compte un exemple historique, veut faire sentir en même temps à la population norvégienne la

fermeté et la clémence de la Wehrmacht. Le lieutenant Hans Fulda devra choisir lui-même l'homme qui sera épargné. Il se refuse à procéder au tirage au sort et met tout en œuvre pour que son geste est un sens humain. Il est évident que, déjà, le jeune officier s'est enfermé dans le monde des inconciliables qui fait les tragédies. Etre humain et rester fidèle à sa patrie, est-ce possible ? On peut difficilement être juste et généreux quand on tolère la torture.

Hans Fulda essaye pourtant loyalement de résoudre le problème qu'on lui a posé. Il va ainsi faire un étrange pèlerinage qui n'aura d'autre résultat, pour lui, que de lui faire prendre définitivement conscience de sa solitude.

•

La première famille à qui le lieutenant rend visite est celle de l'avocat Vaerve, à ses yeux l'un des plus coupables. Il trouve une jeune épouse accablée de douleur, mais d'une grande dignité, qui lui montre avec une simplicité bouleversante ce qu'est un grand amour. La visite chez les Brevik est plus pénible encore. Ici, c'est le fils, à peine âgé de dix-sept ans, qui est en cause ; le lieutenant reçoit des « offres de service » des parents désemparés, et c'est avec une immense amertume qu'il recevra plus tard le professeur Helmar, responsable en définitive de l'arrestation de ses compatriotes. En quelques minutes, le lieutenant comprend quelle responsabilité il prendrait en faisant mourir un savant dont les études sur le cancer ont une importance universelle. Il lui reste encore à enquêter sur le cas Holberg et sur le cas Sindin. Holberg est un vieil instituteur exalté arrêté sur la foi d'une lettre anonyme. Avec stupeur, le lieutenant Hans Fulda apprend que Holberg est parfaitement innocent et que c'est la vengeance qui a poussé son épouse à rédiger le message. Le problème pourrait être résolu si l'autorité militaire ne refusait pas de revenir sur sa condamnation. La dernière visite du lieutenant le conduit auprès d'Eva Sinding, auprès d'un amour impossible.

Il apparaît maintenant clairement au lieutenant qu'il est nécessairement un bourreau dans le temps des bourreaux. Il refuse son destin en libérant les cinq condamnés et remet son sort entre les mains de la justice militaire de son pays.

Y. D.



Photo Lolita de Ribon.

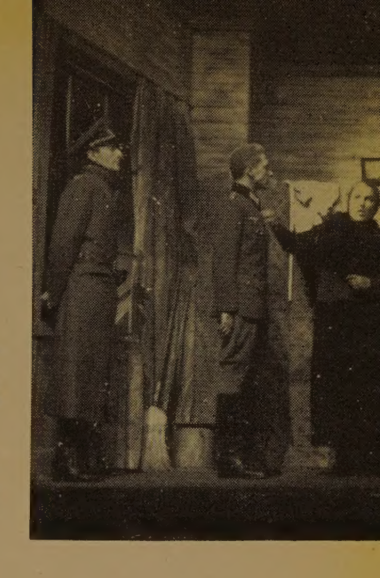
Le 15 décembre dernier dans le Foyer du Théâtre de l'Œuvre, Francis Didelot, président de la Société des Gens de Lettres, remit la croix de la Légion d'honneur à notre ami Ange Gilles. En présence d'une assistance nombreuse parmi laquelle nous avons remarqué les représentants de la R. T. F. et des diverses sociétés d'auteurs ou associations artistiques, ainsi que Emmanuel Bondeville, directeur de l'Opéra ; Simon Gantillon, Pierre Veber, Jean Boitel, de la Comédie-Française ; Henriette Barreau, Mme Ionesco, Françoise Christophe, Jeanne Auber, Paula Dehelly, Judith Magre, Jean Brunil, Anita Soler, Jean Lumière, Fanely Revoil, Robert Murzeau, Gérard Oury, Catherine Erard, Maria Le Hardouin, Dominique Plessis, Louis Velle, et tant d'autres, que nous nous excusons de ne pouvoir citer ici, Francis Didelot rappela la carrière d'acteur, de journaliste et d'auteur dramatique de notre ami.
Cette cérémonie eut lieu près du buste du Lugné Poe dont le nom tient un si grande place dans l'histoire du théâtre, et Francis Didelot, qui est aussi le neveu du fondateur de l'Œuvre, dont il a hérité l'esprit et le goût de la chose théâtrale, fit l'éloge du récipiendaire, avec lequel il a collaboré maintes fois, sur un ton amical et humoristique qui ravit l'assistance. Francis Didelot sut aussi trouver des accents émouvants lorsque, après avoir parlé des efforts du Président des Galas de la pièce en un acte en faveur des auteurs, il rappela ceux du célèbre animateur et souhaite chaleureusement approuvé par d'assemblée, qu'au nom du Théâtre de l'Œuvre soit désormais accolé celui de son illustre créateur : Lugné Poe.
Cette réunion particulièrement cordiale se prolongea tard autour d'un agréable buffet.

R. C.

Yves Darriet a vu " SOLEIL DE MINUIT "



« Le commandant BATTENFELD trinque à la santé de ceux qui vont mourir... »



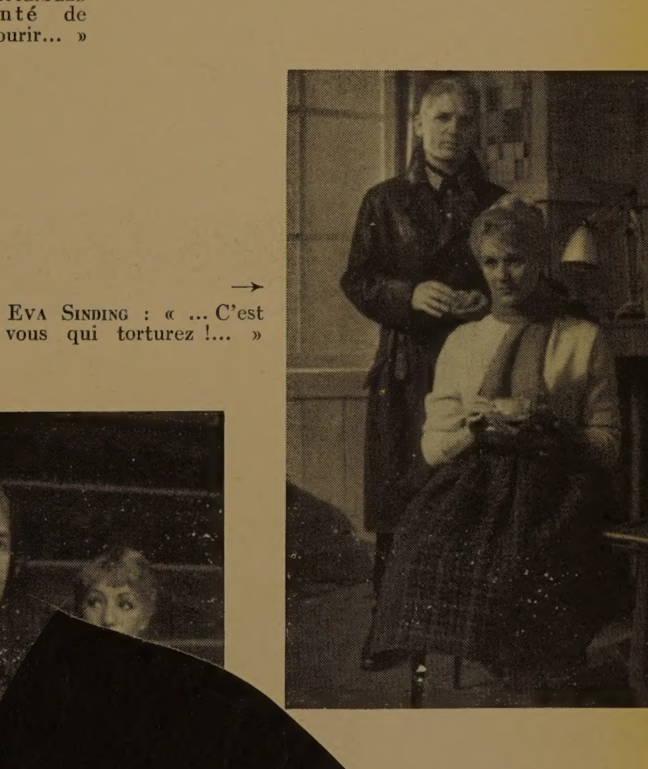
LIEUTENANT HANS FULDA : « Reconnaissez-vous cette voix ? »

MARIA HOLBERG : « Oui, je la reconnaîtrai entre mille, c'est celle du Professeur Helmar. »



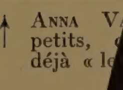
IEUTENANT HANS FULDA : Vous pensez trouver là origine du cancer ? »

ROFESSEUR HELMAR : « Oui. »



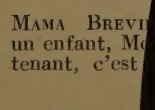
EVA SINDING : « ... C'est vous qui torturez !... »





ANNA V
petits,
déjà « l





MAMA BREVI
un enfant, M
tenant, c'est

MADELEINE RENAUD FAIT DES ADIEUX ÉBLOUISSANTS AU ROLE D'ARAMINTE, DANS « LES FAUSSES CONFIDENCES », DE MARIVAUX. ELEGANCE, SUBTILITÉ, INTELLIGENCE D'UN TEXTE NUANCÉ, SOUS UNE APPARENCE FRIVOLE, MADELEINE RENAUD, AVEC L'AIDE DE JEAN-LOUIS BARRAULT, DONNE AUX SPECTATEURS DE L'ODÉON UNE ADMIRABLE LEÇON... DE THÉATRE FRANÇAIS

Photos BERNAND.



LUCIEN BAROUX, ARISTOCRATE DÉDORÉ, COUVE D'UN REGARD PATERNEL LES AMOURS PSEUDO-INCESTUEUSES DE PHILIPPE NICAUD (SON COMPLICE) AVEC BRIGITTE AUBER (LEUR VICTIME). TEL EST L'UN DES MULTIPLES RESSORTS DRAMATIQUES ACTIONNÉS PAR JACQUES DEVAL DANS « UNE HISTOIRE DE BRIGANDS », AU THÉATRE DES AMBASSADEURS

SPECTACLES DE PARIS

Photos BERNAND.

VICTORIEN SARDOU EST, AVEC JEAN ANOUILH, L'UN DES DEUX AUTEURS LES PLUS JOUÉS, EN CE MOMENT, A PARIS... BIEN QUE CE NE SOIT PAS POUR LES MÊMES RAISONS. ILS ONT, CEPENDANT, CERTAINS POINTS COMMUNS : « L'AFFAIRE DES POISONS », AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT, SE SITUE A LA MÊME ÉPOQUE QUE « LA PETITE MOLIÈRE »; ET LA MARÉCHALE LEFEBVRE DE « MADAME SANS-GÊNE », A L'AMBIGU, NE LE CÈDE PAS AU GÉNÉRAL DE « L'HURLUBERLU ». FRANÇOISE CHRISTOPHE, SOUS LES REGARDS ADMIRATIFS DE PHILIPPE CLAY ET RAYMOND GÉROME, EST UNE ÉCLATANTE MONTESPAN (PHOTO CI-DESSUS). JANE SOURZA, DYNAMIQUE CATHERINE, NE SE LAISSE PAS IMPRESSIONNER PAR LE NAPOLÉONIEN SAMSON FAINSILBER (CI-CONTRE). DEUX VICTOIRES DE PLUS POUR VICTORIEN SARDOU...



DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

TEMOIN A CHARGE,
Agatha Christie - P. de Beaumont.

VIRGINIE,
Michel André.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS,
Henry de Montherlant.

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.

THE ET SYMPATHIE,
Robert Anderson - Roger Ferdinand.

L'AMOUR DES QUATRE COLONELS,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

UN REMEDE DE CHEVAL,
Leslie Sands - F. Valmain.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

OSCAR,
Claude Magnier.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

PATATE,
Marcel Achard.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoïevski - André Charpak.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.

ARDELE OU LA MARGUERITE,
Jean Anouilh.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Réginald Rose - André Obey.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

EDITION DE MIDI,
Mihail Sebastian - P. Hechter.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain - Boileau Narcejac.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodrich - Neveux.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger Ferdinand.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee Williams - R. Rouleau.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

MASCARIN,
José-André Lacour.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoïevski.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner. C.-A. Puget.

LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.

LE VELO DEVANT LA PORTE,
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.

Envoi franco contre 2 NF par numéro

Etranger : 2,40 NF

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« LONG VOYAGE VERS LA NUIT »

DE EUGÈNE O'NEILL

ADAPTATION DE POL QUENTIN

(THÉATRE HÉBERTOT)

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU

27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)

DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00

CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 34

PRIX DU NUMERO :

2 NF — ETRANGER : 2,40 NF